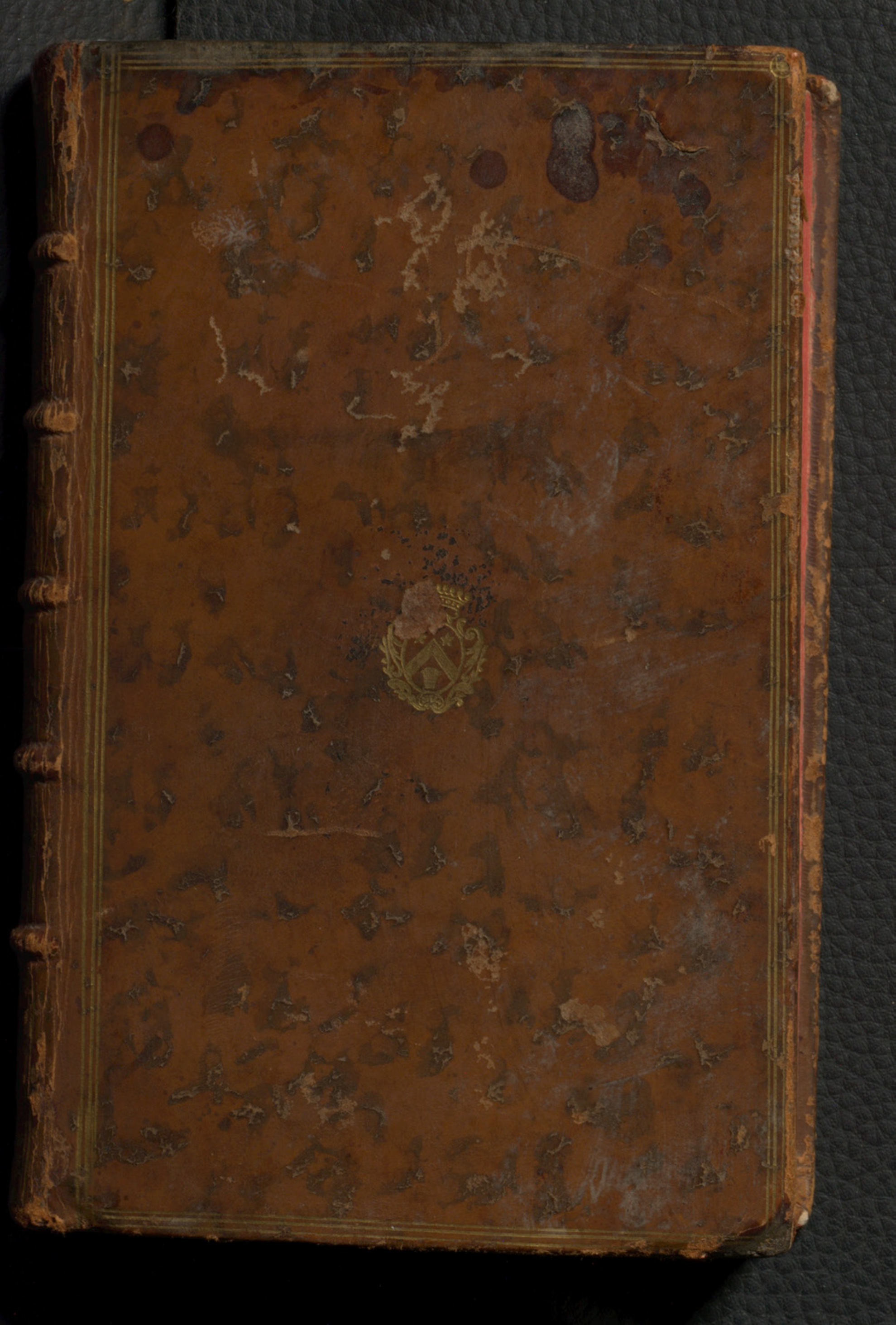
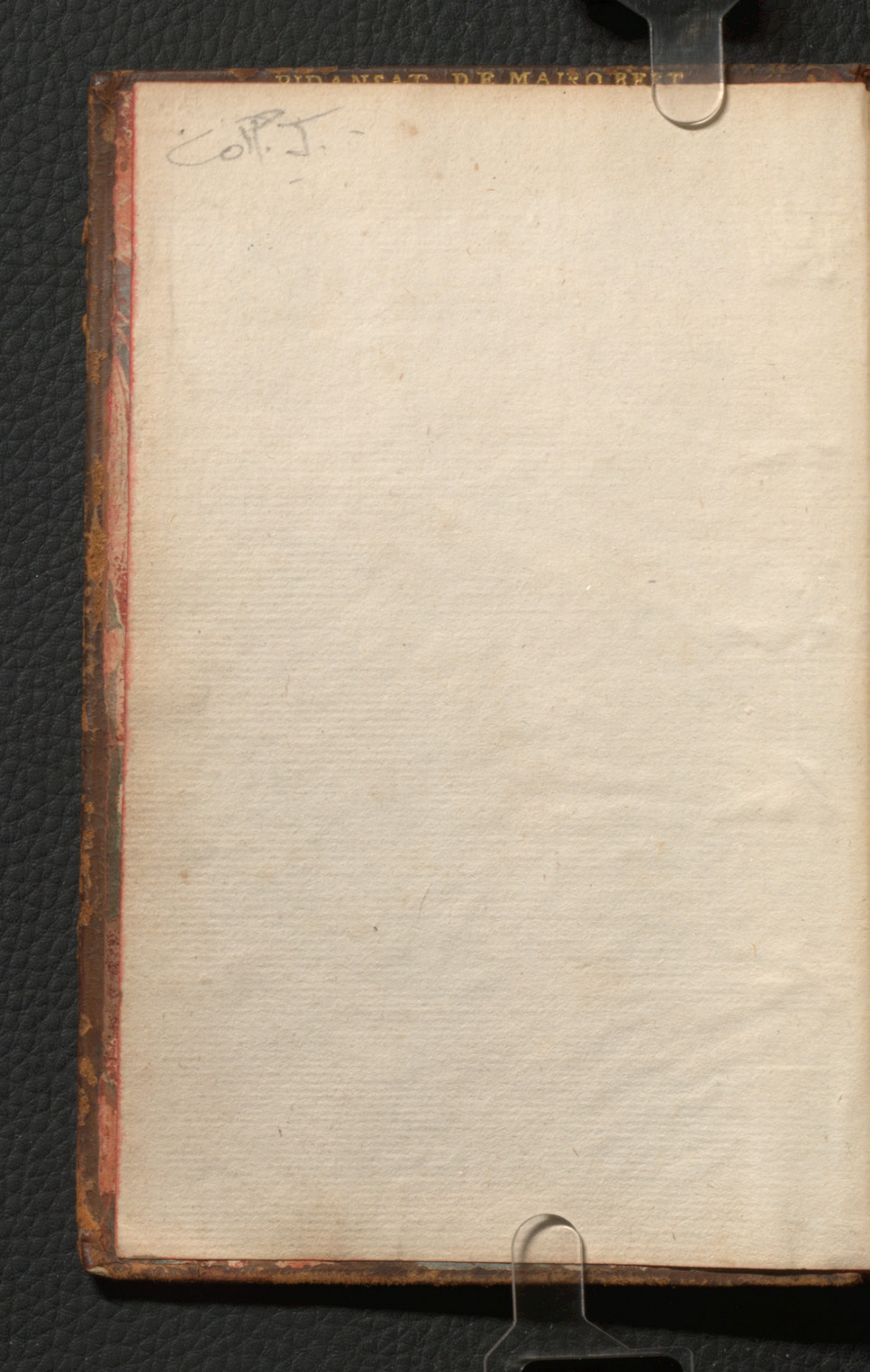


PIDANSAT DE MAIROBERT




Coll. J.

PIDANSAT DE MAIROBERT

EXAMEN
DE LA
RELIGION

La Religion Chretienne Analisée.

Extrait des Oeuvres du Curé de Trepigny.

Des Trois Imposteurs

Sermon des Cinquantes

Bulle de Clement VII. au Cardinal Charles de Lorraine du 20. may 1543

Epitre à Melle ×××

à M^de^ de du ×

AVERTISSEMENT.

Quelles obligations n'avons nous pas à ces écrivains trop rares assez généreux pour ne prendre la plume que dans le dessein d'éclairer nos esprits et d'épurer nos cœurs. Peuples séduits, Politiques barbares, de quel crime ne vous souillez vous pas aux yeux de l'Eternel, quand vous payez par le fer et par le feu ce que la reconnoissance la plus vive devroit consacrer par les titres les plus glorieux et les monumens les plus durables. on vous preche, dites vous, les erreurs les plus dangéreuses. vous vous trompés: on ne veut que détruire celles qui vous rendent si aveugles et si cruels, et quand par impossible ce que vous croyez seroit vrai, on ne se trouveroit encore coupable envers vous que d'une faute puisée dans un zele trop ardent pour vos intérêts. Etes vous capables de générosité et de délicatesse, excusez au moins en faveur du motif.

Nous qui sommes doués d'une âme intelligente et sensible, gardons nous d'imiter une conduitte si déraisonnable et si ingrate. rendons les plus grandes actions de graces aux charitables auteurs de la Religion Chretienne analysée et des Mœurs. si nous ne pouvons ériger à leur gloire des statües publiques, elevons leur des autels dans

le Secret de nos cœurs, et brulons dessus en leur honneur l'encens le plus pur et le plus légitime.

C'est dans la chaleur de ces sentimens que que nous exhortons tous nos freres à faire comme nous leurs méditations les plus chéries des ouvrages divins de ces deux apotres de la vraie ~~Eglise~~ Sagesse. qu'aucune Bibliotheque ne soit dispensée de s'en décorer. qu'ils en fassent la partie la plus importante et la plus chérie; ou même, qu'ils la composent entierre, si nous désirons sincérement notre perfection. unissons les dans un même livre sous un seul point de vüe, qu'ils ne fassent désormais qu'un seul corps de Doctrine sous un seul titre, et qu'en cette forme, ils deviennent à jamais pour nous les deux précieuses parties d'un Manuel feuilleté et refeuilleté sans cesse. L'un porte le flambeau de la Verité dans nos esprits pour en dissiper les ténébres héréditaires qui les offusquent depuis la tendre enfance. L'autre nous présente cette meme Verité dégagée de tout nuage, pour faire éclore en nous ces sentimens d'adoration, d'amour et de reconnoissance dus au Créateur par la créature. l'un sépare de nos idées ces ombres accidentelles qui ternissent leur éclat primitif. L'autre nous offre ces mêmes idées dans toute la

pureté où elles étoient en se formant dans
la premiere âme humaine naissante. =
l'un sappe les fondemens d'une doctrine
nouvellement fabriquée par l'erreur ou par
la fourberie des hommes et bornée à un
extremement petit nombre d'entre eux. L'autre
rétabli une loi aussi ancienne que la nature,
tracée par Dieu même dans la partie immor=
telle de l'humanité, une loi subsistante
en dépit du joug tirannique de la superstiti=
on et du préjugé qui s'étend universellement
à tous les humains, qui les astraint toujours
dans tous les tems, et dans tous les lieux.

L'analyse de la religion chrétienne
nous fait connoitre que la route tortu=
euse dont on ne nous permet pas un trop
scrupuleux examen, et qu'on nous dit être
la seule pour aller à Dieu, n'est capable
que de nous en éloigner et de nous en=
attirer un jour le plus juste châtiment.
le livre des moeurs diametralement oppo=
sé dans ses principes, nous apprend à
faire toujours marcher la raison devant
la Religion, nous conduit à Dieu par un
chemin droit, bref, naturel, éclatant de
lumiere, marqué évidemment au coin de

la divinité. le premier ouvrage déchire le voile qui nous cache toutes les choses que le second expose au grand jour. l'un est l'introduction à l'autre. ce sont en un mot deux sources de lumiere et d'amour qui se réunissent pour établir l'ainée de toutes les religions sur la ruine de toutes celles nées depuis par l'erreur ou par l'intérêt de quelques imposteurs.

Mais dites vous, ces ouvrages ne nous apprennent rien de nouveau: tant mieux pour leur honneur. c'est une démonstration d'un mérite suprême en matière de Religion. les vérités qu'ils offrent ont été exposées de tems immémorial dans mille endroits de tous les auteurs de toutes les nations et de tous les siècles: il n'est aucune créature raisonnable qui ne les ait senti parler plus ou moins distinctement audedans de soi même en différentes occasions. on en convient. cet accord, ce sentiment universel ne marque-t-il pas clairement que ce qu'ils nous disent est écrit du doigt de dieu en caractères ineffaçables sur l'essence même de nos âmes et que quand ils nous parlent, c'est la voix de dieu même qui se fait entendre à nous.

Pénétrés de ces vérités, et enflammés du desir de contribuer à la perfection de notre prochain, nous entreprenons de faire quelques additions qui nous paroissent nécessaires à la Religion

Chretienne analysée. Les Moeurs n'ont besoin
que d'êtres lues pour être goutées. le propre des
sentimens est de subjuguer les âmes à la plus
rapide lecture. il n'en est pas de même dela
Religion chretienne analysée. cet ouvrage est
tout fait pour l'esprit: son objet est de ter=
rasser le préjugé et d'éclairer la raison. —
quelques pressans, quelques victorieux que soient
ses raisonnemens, ils peuvent fonder un doute
légitime aux yeux mêmes des Esprits les plus
sains, quand ils sont appuyés sur des preuves
dont l'auteur se contente seulement d'indiquer
les sources, sans se donner la peine de les
rapporter. nous sommes convaincus par notre
propre expérience et par l'aveu unanime de
plusieurs lecteurs intelligens, que séparer
ainsi la preuve dela chose à prouver, c'est lan=
cer un trait dont on rompt le coup à l'instant
qu'il va être porté; c'est introduire la lumiere
dans un lieu offusqué par d'épaisses ténèbres,
sans les dissiper totalement; c'est se mettre au
hazard de manquer la conversion de deux sortes
d'Esprits qui renferment toutes les autres: des
Esprits bornés capables tous de sentir une preuve
bien dévelopée, sans l'être dela chercher eux
mêmes dans les sources indiquées, et de l'y trou=
ver: et celles des génies en état de chercher et de
démeler ces preuves partout ou elles sont, mais
qui ne se donneront pas la peine de faire=

cette recherche dans les ouvrages qui les contiennent soit par paresse, soit par deffaut de tems soit par la difficulté d'avoir ces ouvrages en leur disposition.

Pour remedier à cet inconvénient, nous osons partager la charité du généreux auteur de l'analyse de la Religion chretienne, en entreprenant de mettre sous les yeux du lecteur toutes les preuves qu'il a simplement indiquées. on verra que cet auteur deffend une cause si bonne, si triomphante qu'il neglige comme il l'insinue lui même en divers endroits, de faire usage de toute la foule des raisons qu'il pourroit alleguer à son avantage. comme la plupart de celles dont il s'est servi, surtout celles tirées de la Bible demandent trop d'espace pour être rapportées en marge, nous avons cru devoir prendre le parti de les rejetter toutes à la fin de l'ouvrage, pour ne les point separer les unes des autres. Elles sont de nature à pouvoir être lues, soit à mesure qu'elles sont indiquées, soit de suite après la lecture de tout l'ouvrage. ce sont des Epines, il est vrai; mais ces épines conservent les fleurs, et ces fleurs sans elles sont dans le cas d'être bientôt flêtries, sans rapporter jamais le moindre fruit. dans cette juste crainte pour n'avoir rien à nous reprocher nous avons mis à la place d'abord le texte qui les fonde, ensuite les observations qu'elles occasionnent. cette précaution nous a semblé n'y devoir rien laisser à désirer.

Nous nous sommes servis, pour rapporter en françois les citations tirées de la Bible, de la traduction la plus parfaite qui en ait sans doute jamais été faite. non seulement elle égale celle de M. de Sacy à tous égards; mais encore elle la surpasse essentiellement de beaucoup par la nature de son plan qui est aussi exacte que plan de traduction puisse jamais l'être. la traduction de M. de Sacy n'est qu'une belle version de la vulgate. celle ci est une traduction faite sur tous les textes originaux tant de la Bible que de tous ceux qui y ont rapport réunis ensemble. écoutons la parler elle même dans son avertissement: „ on a pris
„ le parti de traduire sur les textes originaux. le respect
„ qui est dû à la vulgate que l'eglise a déclarée authenti=
„ que et qu'elle a préférée aux autres versions latines, a
„ engagé à s'y conformer autant qu'on l'a pu. on a renfermé
„ entre deux crochets, mais sans différence de caractère, ce
„ qu'elle a de plus que les textes originaux. on a mis de même
„ entre deux crochets, mais en italique et avec des marques
„ particulieres ce qui est pris du texte samaritain, du grec des
„ LXX. et de celui du nouveau testament, de la paraphrase
„ Caldaïque, de la version syriaque, et même ce qui est par=
„ ticulier au texte hebreu dans les livres historiques „ C'est d'après cette excellente réunion de toutes les sortes de textes originaux que nous avons été chercher par préference toutes nos citations de l'écriture appellée sainte. En voici le titre La Sainte Bible, traduite sur les textes originaux, avec les différences de la vulgate. a cologne 1739. un seul vol in 12 de 880 pages.

Nous nous croyons obligés d'avertir ici que la doctrine prechée dans la religion chretienne analysée, ayant germé dans notre âme, nous nous sommes fait une ferme résolution d'en faire à jamais notre regle de

foi à legard des dogmes de la Religion chrétienne,
et de toutes les autres semblables. C'est pour nous
un enfant d'adoption nous ne la regardons plus
comme étrangère. nous en faisons notre patri-
moine. en cette qualité nous n'avons pas craint d'y
faire quelques légères corrections, que nous nous
flattons devoir être approuvées par l'auteur s'il les
voit jamais. Elles ne touchent en rien au fond des
choses. la haute opinion qu'il nous a donné de son
jugement et de son érudition, fait qu'elle nous -
persuade que son analyse est sortie de ses mains,
sans qu'il ait pu se donner la peine de la revoir, ou
que sujette aux malheurs ordinaires aux manuscrits
Elle est tombée entre nos mains deja la victime de
plusieurs fautes de copistes. la correction la
plus considérable que nous avons cru indispensa:
ble d'y faire est l'addition de quelques lignes au
milieu de l'espèce d'exhortation qui termine
l'ouvrage. nous sauvons par la à l'auteur une -
contradiction ou il semble se trouver avec lui-
même au sujet de sa religion. voici ce qui nous
fonde. L'auteur s'annonce clairement comme
attaché à la religion naturelle en divers endroits
de son livre. Par exemple, pour prouver et établir
la nécessité de l'examen que chacun doit faire de
la religion dans la quelle il est né, il dit: (a) " si
" Dieu nous a créé avec une âme raisonnable et intelligente,
" nous sommes comptables à la divinité des lumières qu'elle
" nous a données, et c'est abuser d'une grace si singulière que de
" n'en pas user dans l'action la plus importante de la vie ";
et ailleurs encore il s'explique d'une manière plus
positive en regardant comme extravagans tous ceux

(a) ci après page 8. lig. 12.

qui ne croyent pas l'existance d'un dieu et d'une récompense après la mort : „ jusqu'ou l'extravagance des „ hommes ne s'est-elle pas portée : on a vu et presque de nos „ jours des martyrs de l'athéisme professer jusqu'au dernier „ soupir une doctrine qui leur ôte toute espérance d'une „ récompense en l'autre vie „ (a) après avoir ainsi arboré la religion raisonnable d'une facon si décidée, on est surpris de voir l'auteur en finissant son ouvrage paroitre rester dans une indécision qui fait douter s'il exhorte au déisme, ou à l'athéisme. il se contentoit de dire „ qu'il faut regarder et observer la religion chré„tienne comme les autres loix civiles de l'état : que l'hom„me est capable de faire le bien par pure élévation de „ sentimens sans avoir pour motif l'espérance ou la „ crainte d'un avenir heureux ou malheureux ; qu'il faut „ fonder sa conduitte sur cette régle, de faire a autrui „ ce que nous voudrions qu'il nous fit, et attendre ensuite „ tranquillement la mort sans la désirer ni la craindre. Ces passages indéterminés du côté de dieu qui bornent toutes les vües de l'homme à l'homme même, nous ont paru combattre la doctrine de ceux que nous venons de rapporter et de plusieurs autres pareils semés en différents endroits. l'idée claire que l'auteur donne dans les premiers de la Religion qu'il adopte, et l'indécision qui regne dans les seconds, nous a forcé à croire qu'il s'étoit glissée en ces derniers passages une faute considérable de copiste. nous n'avons rien imaginé de mieux, ne connoissant point l'auteur que de réconcilier sa doctrine avec elle même et avec nos propres sentimens en y insérant un correctif qui lui rend toute sa netteté, toute son uniformité et toute sa pureté.

Heureux, si la vive lumiére de la Religion Chretienne analysée qui a brillé dans notre Esprit,

(a) cy après page 104. lig. 4.

peut jetter également son éclat dans l'esprit de tous les autres hommes nos frères, & et si les tendres sentimens des moeurs, qui ont enflammé notre coeur pour le vrai culte dû à Dieu, peuvent aussi embraser les coeurs de tous les humains. Toute la nature sera rétablie dans sa beauté primitive.

Nos âmes, Seigneur, ne raisonneront que pour vous connoître, et ne vous connoîtront que pour vous adorer d'une maniere digne d'être couronnée un jour par votre justice, et par votre bonté infinie.

La Religion Chrétienne Analysée.

S'il n'y avoit qu'une seule Religion dans le monde, et que tous les peuples de la terre s'accordassent à rendre à la même divinité un culte uniforme, il y auroit sans doute de la témérité à vouloir examiner et connoi=tre par soi même l'autenticité de cette Reli=gion : ce seroit même le cas de l'impiété ; puisque cet examen n'auroit pour but que de refuser à la divinité un culte que lui rendroit

tout l'univers, et qui par cela même auroit un caractère incontestablement divin; mais il s'en-faut beaucoup que nous soyons dans ce cas là: toutes les Indes tant Orientales qu'Occidentales, la Chine, le Japon, enfin plus des trois quarts dela terre sont plongés dans une Idolatrie grossiere, et quelques-uns même dans l'Athéïs=me, tels que sont une grande partie des peuples del'Afrique, les Groënlandois et plusieurs autres.

Supposons cependant qu'un quart des hommes soit échappé à des erreurs qui paroissent ne venir que de l'ignorance dans laquelle ils vivent; ce quart se trouvera partagé en quatre autres, dont trois au moins sont Mahométans. La Turquie, la Perse, l'Egypte, la Syrie, la plus grande partie del'Afrique sont toutes attachées à l'une des Sectes du Mahométisme; reste donc un sixiéme des habitants dela terre pour la

Religion juive, L'Eglise greque, le Calvinisme, le Luthéranisme, la Religion Anglicane et les autres Sectes qui partagent la Religion Chrétienne. Si l'on considère l'étendüe de l'Allemagne, du Dan=nemarck, de la Suède, de la Moscovie, de l'Angle=terre, et de la hollande, d'où la Religion Catholique Romaine est presque entierement bannie, nous ne trouverons qu'à peine un dixième de restant, ce qui fait la 160.e partie des hommes qui sont sur la terre. On peut dire que ce calcul, bien loin d'être fait à la rigueur, met peut être encore le double de ce qu'il y a de Catholiques Romains; mais sup=posons-le juste, et jugeons nous même s'il est permis à un homme de faire dépendre sa foi et son salut, de ce que le hazard l'a fait naître dans cette 160.e partie de l'univers plustôt que dans toute autre? Vaut-il mieux que ce nombre innombrable d'hommes comme lui qui sont nés

dans des lieux différents? Et peut-il sans injustice regarder comme réprouvés des gens qui ont donné des exemples de vertu qu'on ne trouve point chez les Chrétiens? Un homme raisonnable peut-il donc aveuglément suivre la Religion dans laquelle il est né, sans se mettre en peine si ce grand nombre d'autres ne valent point autant ou mieux que la sienne?

Que sera-ce, si ce Dieu vengeur ou jaloux, comme la pluspart des Religions nous le depei=gnent, lui demande après sa mort compte des lumieres qu'il lui a données? Sera-t-il excusable de ne les avoir pas employées à connoître la volonté de Dieu, et à rechercher le culte qui peut lui être le plus agréable? Suffira-t-il de dire qu'il a suivi la Religion dans laquelle il est né? que par respect et par piété il n'a pas voulu pénétrer les secrets de la Providence? Le Turc et l'Idolâtre

auront la même réponse à faire et à aussi juste titre : ils sont nés, comme nous, dans une loi qui leur défend de rien examiner, et qui leur ordonne de croire aveuglément ce qui leur est enseigné. Avoient-ils quelques moyens de reconnoitre leurs erreurs ? On alloit, dira-t-on, à travers mille périls leur porter la lumiere de l'Evangile : mais leur loi même ne leur deffendoit-elle pas d'écouter ceux qui vouloient leur faire changer de Reli=gion ? ne leur ordonnoit-elle pas de les chasser comme Séducteurs ? Que ferions-nous, nous mêmes, et que devrions-nous faire, suivant ce qui nous est prescrit, à ceux qui viendroient nous éclairer, nous instruire, si en même tems ils nous propo=soient un culte différent du notre ? Nous les rejetterions, et par un principe de dévotion, nous refuserions de les écouter. Peut-on nier que l'éga=lité ne soit parfaite entre ces peuples et nous ?

La Religion Chrétienne analysée.

Ils croient leur Religion, et nous croyons la notre de même: il n'y a aucune raison, si l'on considere la chose en général, de préférer l'une à l'autre.

Que ferons nous donc dans une pareille incertitude? Attendrons-nous dans la froideur la fin de notre vie pour juger, par ce qui suivra la mort, si nous etions dans la voie de la vérité ou non? ne serions-nous pas alors dignes de tous les maux dont on nous menace?

Convenons donc que le seul moyen d'éviter ce malheur, est d'examiner la Religion avec le plus d'attention qu'il nous sera possible. Si Dieu nous a créés avec une ame raisonnable et intelligente, nous sommes comptables à la divinité des lumieres qu'elle nous a données; et c'est abuser d'une grace si singuliere que de n'en pas user dans l'action la plus importante de notre vie. Mais, me dira-t-on, c'est un travail immense que d'entrer

dans le détail de toutes les Religions; et l'on pour=
=roit par cet examen ne parvenir qu'à des doutes
facheux, sans aller jusqu'à une conviction par=
=faite. A l'égard de la premiere objection, on peut
dire que le travail n'est pas si immense. Une
partie des Religions, quoique differentes de la nôtre
à plusieurs égards, ont un principe commun —
avec elle: l'Ecriture sainte en est la base; et l'exa=
=men que nous pouvons en faire nous éclairera
infiniment sur tous les Cultes qui en dérivent.

Pour l'Idolatrie qui regne dans la plus
grande partie de la terre, nous vivons dans un
Siecle trop éclairé pour n'en pas reconnoitre du
premier coup d'oeil toute l'absurdité. On me dira
que les Romains qui avoient autant d'esprit
et de lumieres que nous, avoient eu en vénera=
=tion de semblables absurdités: la réponse en est
facile: le peuple alors ne raisonnoit pas plus

qu'aujourd'hui, et il suivoit aveuglément la Reli=
=gion de ses Peres; mais les Gens de lettres, et ceux
qui étoient tant soit peu au dessus du Vulgaire
avoient des sentiments bien differents. Les auteurs
de ce tems, Lucrece, Cicéron, Virgile, horace,
Juvénal &c. sont remplis de passages qui prouvent
qu'ils ne faisoient de cette Religion que le cas qu'elle
méritoit.

Reste donc la derniere objection qui est qu'on
peut se tromper dans l'examen qu'on fera, et
ne parvenir qu'à un doute affligeant pire que
l'état où l'on etoit auparavant. Commencons
par examiner ce sentiment: n'est-il pas impie
en lui même? Pouvons nous douter, lorsque
nous rechercherons la vérité avec un esprit
droit et un coeur sincere, que nous n'aurons
d'autre but que de nous éclairer sur nos devoirs
envers l'être suprême; pouvons-nous, dis-je,

douter qu'il ne nous prête son secours? peut-il
nous laisser tomber dans l'erreur? s'il exige
un culte de l'homme, n'aura-t-il pas revêtu
ce culte d'un caractère de vérité distinctif et in=
=dubitable? aura-t-il couvert de tenebres le che=
=min par lequel il veut que nous allions à lui?
non, sans doute: ce Dieu qui a créé l'homme —
pour le servir, ne laissera pas tomber dans
l'erreur celui qui n'a d'autre but que de connoi=
=tre sa volonté pour s'y soumettre. Tous les —
hommes sont egalement son ouvrage; il ne les
a pas créés pour les rendre la victime de sa —
fureur: il leur a donné la raison pour se
conduire, et sans doute ç'a été pour leur —
fournir un moyen de reconnoître à des mar=
=ques infaillibles ce qu'il exigeoit d'eux. Mal=
=heur à celui qui par un attachement obstiné
à l'opinion que le pur hazard lui a donnée,

refusera de se servir de ~~cette~~ raison pour la recherche de la vérité? Evitons ce malheur, et tâchons d'exa=
=miner dans toute la sincérité de notre coeur si la Religion que nous tenons de nos Peres, a en elle des marques de la ~~vérité~~ divinité qui nous prou=
=vent qu'elle est l'ouvrage de Dieu, ou si elle a des caracteres d'humanité qui fassent voir évidem=
=ment qu'elle soit de la main des hommes. —
N'hésitons donc plus à entreprendre un examen auquel notre interest particulier et notre conscience nous obligent si indispensablement; et tâchons d'employer les moyens les plus seurs pour con=
=noître l'histoire de notre Religion, c'est-à-dire, les faits positifs qui ont déterminé les hommes avec qui nous vivons, à la préferer à toute autre espéce de culte.

Il n'est point question de la Morale de la Religion Chrétienne: elle est bonne en général;

mais en cela elle n'a rien de particulier: celle des Grecs, des Romains, des Turcs, des Chinois et même de la plus part des Idolâtres est dans le même cas. Elles promettent des récompenses pour les bonnes ~~moeurs~~ oeuvres: elles effraient par la menace des chatimens: enfin elles emploient toutes les mêmes moyens pour affermir les liens de la Société, et pour retenir les hommes dans le devoir. Ce n'est donc point une preuve de la vérité d'une Religion que de recomman=der la pureté des moeurs, et d'annoncer après la mort des chatiments pour les crimes et des récompenses pour la vertu; puisque c'est le dogme fondamental de toutes les Reli=gions dans tous les pays et dans tous les tems.

Remarquons cependant que la Religion juive avoit cela de particulier qu'elle ne pro=mettoit que des récompenses temporelles, et

que l'immortalité de l'ame étoit si peu connue parmi eux[a] que ce dogme étoit une des principales contestations qui étoient entre les Saducéens et les Esséniens; mais sans nous arrêter à cette remarque, qui ne laisseroit pas d'être importante, si nous en voulions faire usage, convenons que la morale austere non plus que les peines et les récompenses dans une autre vie, ne feroient point de préjugé favorable en faveur d'aucune Religion, et qu'elles sont toutes égales en ce point. Voyons donc si celle que nous professons est solidement établie pour composer tout ce qu'elle renferme de mysteres inconcevables.

Ce mot de mystere est imposant. Il faut les croire, dit-on, sans entreprendre de les pénétrer: je l'accorde; mais du moins faut-il être assuré qu'ils nous viennent de Dieu: car ce seroit ouvrir la porte aux extravagances les

(a) Houtteville, pag. 6 et 7.

plus signalées, que de croire tout ce qui seroit avancé à titre de Mystére, sans être convaincu qu'il vient d'une source infaillible. Si donc je viens à m'assurer que la Religion Chrétienne emane de Dieu, j'en croirai aveuglément tous les Mysteres sans chercher à les expliquer. — Ma raison soumise se taira, et adorera la profondeur de la sagesse divine; mais plus je suis résolu à un détachement sincére de moi — même, à un renoncement absolu à toutes mes lumieres, plus je dois être difficile dans l'examen, et plus je dois prendre garde à ne me rendre qu'à des caractéres de vérité qui soient absolu=ment incontestables.

Dans cet esprit j'ouvre le livre de la Loi. Je dois examiner d'abord, si ce livre a en lui même des marques de divinité qui me fassent juger que ses auteurs etoient inspirés de Dieu. Le seul

moyen que j'aie pour en juger, est de comparer ce livre à lui même ; d'en conférer ensemble les divers passages ; d'examiner, s'il n'y a point de ces contradictions frappantes, de ces faits visiblement impossibles ou démontrés faux ; enfin de ces fautes grossieres qui se trouvent si ordinairement dans les historiens des siécles reculés, mais dont ce livre sera certainement exempt, si c'est Dieu lui même qui l'a dicté, et s'il m'est donné comme la base et le fondement de ce que je dois croire pour obéir à sa loi.

Je parcours d'abord les livres de Moïse. Je commence par l'histoire de la création : je trouve qu'elle n'est qu'un tissu de faits qui choquent toutes les lumieres de ma raison. On n'a qu'à consulter le P. Calmet et M. De Saci, l'on verra une partie des objections qui ont été faites par les divers Critiques ;

mais ce qui sans doute causera le plus d'éton=
=nement, c'est la foiblesse des réponses qui ont
été faites à ces objections. Je n'en parlerai point
cependant, et je ne veux m'arrêter qu'à quelques
-unes de ces fautes grossieres et de ces contra=
=dictions auxquelles il n'y a point de réponses.
Je ne ferai même que les indiquer ou en parler
très succinctement, laissant à ceux qui trouve=
=ront que je n'en dis pas assez, le soin de les
chercher dans l'original, et de les examiner par
eux-mêmes.

Après que Dieu, pour punir la désobéïs=
=sance d'Adam et d'Eve, les a chassés du
Paradis terrestre, Caïn tue son frere, et par-
conséquent reste seul dans le monde avec Adam
et Eve, et tout au plus quelques-uns de ses freres
et soeurs dont l'Ecriture ne parle pas. Cependant
malgré cela, il craint que les hommes ne le

tuent, et Dieu lui-même, pour le rassurer, le marque d'un signe qui le met à couvert de ce danger: étrange précaution pour sauver un homme parricide d'un péril imaginaire! tan=
=dis qu'il venoit de condamner à la damnation éternelle ce même homme et tous ses descendans pour une faute que son Père avoit commise avant qu'il fut au monde. Caïn banni et reprouvé bâtit une ville, quoiqu'il n'y eut que lui pour l'habiter: mais ce seroit perdre tems que de re=
=lever toutes les fautes de cette espece qui se rencontrent à chaque page de ces premiers Cha=
=pitres de la Genese.

Je ne m'arrêterai pas non plus à la des=
=cription du Déluge ni de l'Arche de Noë [a] dont les dimensions font voir l'impossibilité qu'il y avoit d'y placer la dixieme partie des Animaux qui devoient y entrer. Passons à des tems moins reculés; nous verrons que Jacob avoit 84 ans

(a) Gener. 34. et 37.

lorsque Lia lui fut donnée en mariage; que Dina n'avoit que 7 ans, quand elle fut violée par Sichem; que Simeon et Levi avoient à peine 11 à 12 ans lorsqu'ils pillerent une Ville dont ils passerent tous les habitants au fil de l'épée.

L'histoire de Juda et de Thamar mérite assurément qu'on y fasse un moment d'attention. On y verra que pendant l'espace de 22 ans, Juda eut 3 enfants l'un après l'autre d'une même femme; que l'ainé fut marié à Thamar, qu'il mourut; qu'après sa mort Thamar épousa le 2.d qui mourut aussi; que dans la suitte Juda eut de sa bru Thamar sans la connoitre deux Jumeaux, l'un desquels fut aussi marié et eut des Enfants. On voit quelle vraisemblance il y a que tout cela se soit passé dans l'espace de 22 ans. Les autres livres ne fourniront pas moins d'exemples de pareilles fautes. Il est dit

au Livre des Rois[a] que Salomon édifia le temple 480 ans après la sortie d'Egypte : qu'on en fasse le calcul soi-même, suivant la durée de la vie et du Gouvernement des Juges et des Rois, on trouvera plus de 600. ans.

Les Richesses de Salomon, si l'on en croit le même livre, montoient à onze milliards après la mort de David : il y en ajouta encore deux depuis ; qui pourra jamais croire que le Souverain d'un aussi petit Etat ait pu rassembler des sommes si immenses, tandisque, de compte fait, tout l'argent de l'Europe entière ne va pas à quatre milliards.

Qu'on tache, s'il est possible, de concilier le 2.d livre des Rois avec lui même. Il est dit dans un endroit (b) que Joram fils d'Achab commença à regner la 2.e année du Regne de Joram fils de Josaphat ; et dans l'autre [c] que Joram fils de —

(a)
(b) Chap. 7. v. 17.
(c) chap. 8. v. 16.

Josaphat commença à regner la 5.e année du Regne de Joram fils d'Achab. La simple exposi=
=tion de ces deux passages suffit pour en faire sentir la contrariété.

Suivant ce même livre Ocathsias etoit âgé de 22 ans lorsqu'il commença à regner, et suivant le 2.d Livre des Paralypomenes il avoit 42 ans lorsqu'il monta sur le trône.

Au 1.er livre d'Esdras il y a une erreur de calcul qui saute aux yeux dans la somme totale des Israëlites revenus de la Captivité; il les fait monter à 42360. et en additionnant cha=
=que somme en particulier, il ne s'en trouve que 29818. Quelque peu importantes que pa=
=roissent ces remarques, elles prouvent invin=
=ciblement que ces livres sacrés sont sujets aux mêmes fautes qui se rencontrent dans les autres historiens, et que par conséquent leurs

auteurs n'étoient point inspirés de Dieu, ou qu'ils ont été altérés depuis, ce que l'on ne doit pas croire, puisque s'ils sont veritablement émanés de Dieu, et s'ils doivent faire la regle de notre croyance, Dieu ne peut pas avoir permis qu'il y soit jamais arrivé aucune altération.

Mais du moins, dira-t-on, regardons les auteurs sacrés comme des historiens de bonne foi qui ont fait des fautes, parceque c'est le caractère de l'humanité: ces fautes ne doivent pas empêcher qu'on n'ajoute foi aux principaux faits qu'ils rap=portent, et dont ils ont été les témoins oculaires. J'y consens; mais alors ils seront soumis à la même critique que les autres Ecrivains, ne les regardant plus comme guidés par l'esprit de Dieu: je demanderai les mêmes preuves pour les croire, que je demande à tous les Auteurs; et je commencerai par examiner quels sont

ces Ecrivains, et s'ils sont assez connus, assez éclairés et assez désinteressés pour que j'aie une confiance aveugle à tout ce qu'ils me disent.

Commençons par l'Ancien Testament. Nous en trouvons deux exemplaires, qui jusqu'au Concile de Trente ont été également respectés dans l'Eglise; l'un est rédigé et traduit par St. Jérôme, et se nomme la Vulgate; c'est à cette traduction que le Concile a donné la préférence. L'autre est la version des Septante. St. Justin nous raconte avec une confiance admirable que 70. Interpretes enfermés chacun séparément tradu=sirent miraculeusement la Bible mot à mot, de la même maniere: je le veux: ces deux versions doivent donc avoir une entiere conformité entr=elles: il s'en faut bien cependant; au contraire elles se contredisent en mille endroits et sur les points les plus essentiels. La Vulgate ne compte

depuis Adam jusqu'au Déluge que 1656 ans; les Septante en comptent 2262. Ils donnent cent ans de vie plus que la Vulgate à chacun des ancêtres d'Abraham, et mettent une génération de plus en introduisant un certain Caïnam dont la Vulgate ne parle pas.

Si l'on examine sans prévention quelle est la cause de cette grande différence; on trouvera que ce ne fut point une erreur d'inadvertance, mais une fraude nécessaire, sans laquelle la Religion Juive étoit à deux doigts de sa perte.

Ptolémée voulut faire traduire la Bible en grec: ce livre alloit paroître aux yeux d'une Na=tion éclairée: il falloit donc en concilier la Chro=nologie avec celle des Grecs; et l'on fut obligé de reculer considérablement le Déluge, parce que les histoires grecques remontant plus haut que le tems auquel il étoit fixé dans l'hébreu, la fausseté

en auroit été demontrée sur le champ. C'est la même raison qui fait qu'encore aujourd'hui les Missionnaires qui vont à la Chine, sont obligés de se servir de la Traduction des Septante, malgré la condamnation du Concile de Trente, parceque les histoires Chinoises sont beaucoup plus anciennes que le tems auquel nous fixons le Déluge suivant la Vulgate.

Disons encore un mot d'un autre Exemplaire des livres de Moïse qui est connu sous le nom de Pentateuque Samaritain; il contient à peu près les mêmes faits que les 5 premiers livres des Septante et de la Vulgate; mais il nous fournit de nouvelles preuves de l'infidélité ou des erreurs répandues en tous ces ouvrages. On y trouve des contradictions sans nombre avec la Vulgate et avec les Septante. Pour n'en rapporter qu'un seul Exemple, nous venons de voir que la Vulgate

ne compte que 1656 ans depuis la Création jusqu'au Déluge, et que suivant les 70. il y en a 2262. Le Pentateuque Samaritain va encore plus loin, et en compte 2307. Ainsi l'on voit le peu de fond qu'il y a à faire sur des ouvrages où il se rencontre si peu d'exactitude.

Examinons maintenant quels sont les auteurs de ces Ecrits si respectables : nous verrons qu'il n'en est presqu'aucun qu'on puisse assurer être l'ouvrage de celui dont il porte le nom. La plus part même de ces livres ont été successivement approuvés et rejettés par differentes Eglises ou par la même en differents tems. Tel a été le sort de Judith, de l'Ecclésiaste, du livre de la Sagesse, de Daniel, d'Esdras. Plusieurs livres du nouveau Testament ont été dans le même cas, comme l'Evangile de St. Jean, l'Epitre de St. Jude, celle de St. Paul aux Hébreux, l'Apocalypse et plusieurs

autres. Aucun Concile avant celui de Trente n'a fixé le Canon des livres sacrés. St Jerôme dit que l'Eglise doutoit de la Catholicité de l'Apocalypse. St Basile et St Gregoire de Nice le rejettoient : Denis d'Alexandrie l'attribuoit à un autre Auteur. Jusqu'à Trajan les Apocryphes etoient confondus avec les autres Evangiles.

St Irenée est le premier qui ait parlé des quatre Evangelistes seulement. On trouve dans le tome premier des Conciles du P. Labbe page 84. une preuve de l'embarras où se trouvoient les Peres du Concile de Nicée pour démêler les Apocryphes. Il rapporte l'extrait du petit livre Synodique qui est la fin des actes du Concile, et on y voit qu'y ayant plusieurs livres apocryphes confondus avec les livres sacrés, les Peres de Concile proposerent de mettre tous les uns que les autres sur l'autel, et de prier Dieu que ceux

qui ne le seroient pas, tombassent dessous; ce qui fut dit, fut fait. Il y a apparence que cet expédient ne décida pas absolument la question; car ce ne fut qu'en 380. que le Concile de Laodicée rejetta entièrement les apocryphes.

Les Alogiens qui étoient une secte du Christianisme naissant, soutenoient que l'Evangile de S.t Jean étoit supposé. Le 3.e et le 4.e Livre d'Esdras qui avoient toujours été au rang des livres Canoniques, ont été rejettés par le Concile de Trente. Parmi tant de différentes opinions et d'incertitudes, pouvons nous vraisemblablement penser que tous les livres compris dans le Canon qui est reçu aujourd'hui soient authentiques? et que ceux qui sont maintenant rejettés, soient faux et supposés? Non, sans doute: il faut les examiner nous mêmes, et proportionner la confiance que nous devons y avoir au degré d'autorité dont ils sont revêtus.

Pour commencer par les 5 premiers livres de la Bible, il est démontré qu'ils ne sont point de Moïse. Premierement on y trouve la fin de sa vie et ce qui est arrivé en Israël depuis sa mort. 2°. Il y est souvent parlé de Moïse à la 3e. personne: son Eloge se trouve en plusieurs endroits: Enfin il est dit dans la Genese (a): „Ce sont „ ici les Rois qui ont regné dans Edom, avant „ qu'aucun Roi regnât sur les Enfants d'Israël. La brieveté m'empeche de rapporter un plus grand nombre de preuves qui font voir que cet ouvrage est beaucoup posterieur au tems de Moïse. Si l'on veut un détail plus circonstancié, on n'a qu'à parcourir le Traité des Cérémonies Superstitieuses des Juifs; on y trouvera amplement de quoi se satisfaire.

Le Livre de Josué est dans le même cas: il a en lui les mêmes preuves de supposition.

(a) Chap. 6.

Celui des Juges, les deux de Samuël ou les quatre livres des Rois sont tout aussi peu des Auteurs dont ils portent le nom. Les preuves de ce que j'avance sont exposées trop clairement dans le livre que je viens de citer pour que j'entre ici dans un plus grand détail. L'Auteur qui étoit Juif (a) et qui cependant connoissoit à fond la Langue hébraïque, y éclaircit une infinité de dif=ficultés qui sont hors de la portée de ceux qui n'en ont pas fait une étude particuliere.

On est dans un doute plus universellement reçu sur les livres des Juges, ceux des Rois, de Judith, d'Esther, de Tobie, de Ruth, de l'Ecclési=aste, de la Sagesse et de la plupart des Prophetes. Nous ignorons absolument quels sont les Auteurs de presque tous ces livres; et je ne veux pour témoins que le P. Sirmond, le P. Calmet, M. Le Clerc et

(a) Spinosa.

tous ceux qui ont travaillé sur ce sujet avec le plus de succès et l'approbation la plus générale.

D'où tenons nous donc ces livres? qui nous les a transmis? qui les a attribués à ceux dont ils portent le nom? Qui est-ce qui les a assemblés et rangés dans l'ordre où ils sont aujourd'hui? Je ne veux pour répondre à toutes ces questions que consulter les livres mêmes.

Esdras nous apprend[(a)] que dans la captivité d'où le peuple d'Israël revint sous sa conduitte, les livres de la loi furent brulés, et que ce fut lui qui avec cinq autres personnes les recrivit tous à la vérité; il ajoute que l'Esprit de Dieu les lui dicta, et qu'il les refit précisément tels qu'ils étoient auparavant. Il est inconcevable qu'une aussi foible autorité soit l'unique fondement du respect qu'on exige de nous pour ces ouvrages merveil=leux. Le livre que nous venons de citer existe

(a) Liv. 4. ch. 14. vers. 21. et suiv.

pourtant et est entre les mains de tout le monde; il est au nombre des livres sacrés et a été regardé comme Canonique jusqu'au Concile de Trente. On en sentit alors la répugnante conséquence, et les deux derniers livres d'Esdras ne furent point insérés dans le Canon publié par le Concile; mais ils se trouvent dans toutes les Bibles soit manuscrites soit imprimées avant le 15.e Siècle; et il est très aisé d'imaginer les raisons qu'on a eües de les supprimer. Voila donc les seuls fondements et la seule autorité sur laquelle est établie l'autorité des Livres de l'Ancien Testament. Je sçai qu'on répond à cela que le Pentateuque Samaritain dont nous avons parlé, justifie Esdras, et fait voir que les livres sacrés ne sont pas de son invention. Je le crois sans peine, et je ne doute pas qu'il ne les ait rétablis le mieux qu'il lui a été possible. Peut-on alors y avoir la

même confiance qu'on auroit à des ouvrages originaux; et les contradictions qui se trouvent entre la Traduction des Septante, la Vulgate et le Pentateuque Samaritain, ne fournissent-elles pas le plus fort argument contre l'exactitude tant des uns que des autres?

Voyons maintenant si l'autorité du Nouveau Testament a quelquechose de plus réel et de moins incertain. Les faits dont il parle se sont passés dans un siècle moins reculé, plus instruit, et nous pouvons facilement nous éclair=cir de la vérité.

J'apprends donc dans ce Livre que le Mes=sie est né d'une Vierge sous le Regne d'Auguste, au milieu de la Judée qui etoit soumise à l'Empire Romain. Je vois que sa vie n'est qu'un assemblage de miracles éclatants, faits aux yeux d'une mul=titude, et non seulement d'un peuple particulier

mais de l'univers entier, puisque je vois une étoile quitter sa route ordinaire pour conduire les Mages, le Soleil s'obscurcir, les morts ressusciter &c. &c. &c. La premiere idée qui se presente à moi, est d'aller chercher les historiens contemporains, de quelle maniere ils racontent des faits si surprenants et quelle raison ils peuvent alléguer pour avoir persisté dans leur aveuglement et s'être refusés à la vérité qui se présentoit à eux d'une manière si éclatante. Mais je suis bien surpris de voir que, quoique ce siecle soit un des plus féconds en historiens et en auteurs de tout genre, aucun ne parle de ces miracles. Ils ignorent même jusqu'au nom de celui que nous disons en être l'auteur. Ces mêmes historiens[a], qui ne nous ont pas laissé ignorer qu'il avoit plû des pierres dans la Syrie, qu'on avoit vu des armées combattre

(a) Val. Max. Joseph. T. Liv.

dans les nües, enfin qui nous ont raconté cent prodiges ridicules qui n'existérent que dans l'imagination des peuples ; ces mêmes gens ne nous ont rien dit des miracles qui s'opéroient de leurs tems aux yeux de toute la terre.

Hérode fait, dit-on,[a] massacrer tous les enfants au dessous de 3 ans ; une pareille inhumanité n'est rapportée par personne : un seul Evangéliste en parle, et St Luc[b] paroit même le contredire, en disant qu'aussitôt après la Purification Joseph et Marie retournerent à Nazareth d'où ils alloient tous les ans à Jérusalem, au lieu que St Matthieu les fait demeurer trois ans en Egypte pour se dérober à la persécution d'Hérode. Dira-t-on qu'une action si folle et si barbare pouvoit être ignorée, ou qu'elle n'étoit pas assez importante pour que les

(a) Matth. chap. 2. vers. 13 et suiv.
(b) chap. 2. vers. 39 et 41.

historiens daignassent la transmettre à la postérité?
Je doute qu'on puisse faire une pareille réponse
de bonne foi, ni qu'on puisse regarder comme
une preuve de ce fait le témoignage de Macrobe
qui n'écrivoit que 400 ans après, et lorsque le
Christianisme étoit connu de tout le monde.

Une piscine miraculeuse existe au milieu
de Jérusalem: un ange vient de tems en tems
troubler l'eau, et le premier malade qui s'y
plonge est guéri. Ce fait mérite quelqu'attention;
et ce ne sera point charger une histoire de
minuties que d'en faire mention: cependant il
n'en est parlé que dans St. Jean; et il le raconte
comme un fait tout simple à l'occasion d'un
miracle de J.C.

Je veux bien supposer, contre toute vraisem=
=blance, que des faits aussi publics ont été
ignorés des historiens Romains, que pourra-t'on

répondre au miracle de Joseph? Cet historien Juif écrivoit cent ans après J.C. et dans les lieux même où toutes ces merveilles avoient été opérées: cependant il n'en dit pas un mot; il ne parle pas même de Jesus, si l'on en excepte deux lignes qui ne disent rien, et qui se trouvent dans les exemplaires de Joseph, mais qui de l'aveu d'un grand nombre des plus zélés défenseurs de la Religion, sont ajoutés au texte, et doivent être mis au rang de ces fraudes pieuses que les pre=miers Chrétiens se permettoient si facilement, et qu'on est contraint de désavouër tous les jours.

Mais, me dira-t-on, les Evangélistes au=roient-ils osé avancer des faits sur lesquels il etoit si facile de les convaincre de mensonge, et n'auroient-ils pas craint de ruiner leur cause en affirmant des choses dont on pourroit démon=trer la fausseté? Il y a deux réponses à cette

La Religion Chrétienne analysée.

objection. 1.° Il ne faut pas croire que les rélations dela vie de J.C. fussent alors aussi publiquer qu'eller le sont devenuër depuis, lorsqu'eller ont commencé à former la base dela Religion Chrétienne; c'étoient des Mémoirer qui se lisoient dans les assemblées des premiers Sectateurs: on les copioit, on les réformoit, on y changeoit, on retouchoit même en entier celler qui s'éloignoient trop grossierement des autrer; ensorte que ce n'est qu'aprés bien des Corrections que les Evan=gilles sont parvenus à nous dans l'état où ils sont. Il sembleroit du moins que représentant toute la vie d'un même homme, eller doivent être entierement conformer les uner aux autres; rien moins que cela: ces différenter rélations ont si peu d'exactitude que, dans les faits les plus positifs, eller ne s'accordent point. Nous verrons dans la suitte plusieurs exempler

très singuliers de ces sortes de contradictions.

La 2.de réponse est que, sitôt que ces ou=
=vrages commencerent à être connus, plusieurs
sçavants les combattirent. La piété industrieuse
des Chrétiens ne négligea rien pour supprimer
ces écrits, et à peine sçavons nous aujourd'hui
les noms de ceux qui se sont opposés à l'établis=
=sement du Christianisme; nous ne les connois=
=sons presque que par les écrits des Chrétiens
qui avoient entrepris de leur répondre, et qui
ne nous ont conservé quelques-unes de leurs
objections que parce qu'ils ont prétendu y
avoir parfaitement répondu. Je crois cependant
que si nous avions les Ecrits de Celse, de Porphire,
de Jamblique, d'Eunape, de Julien et d'une
infinité d'autres dont les noms sont parvenus
jusqu'à nous, Nous trouverions les réponses des
Peres bien foibles, du moins si l'on en juge par

celles qui nous restent, et qu'ils ne nous ont lais=
=sées que parcequ'ils ont cru qu'elles étoient
sans réplique.

Il est vrai cependant que ces objections
ont fait disparoître et regarder comme apocry=
=phes un grand nombre d'écrits qui dans les
premiers siecles etoient au même rang que
ceux qui nous sont demeurés. On comptoit dans
ces premiers siecles du Christianisme jusqu'à
39 Evangiles. On voit même par le 1.er et 3.e verset
du 1.er Chap. de S.t Luc que beaucoup de Gens se
mêloient d'écrire la vie de J.C. Les choses demeu=
=rerent longtems dans cet état, et S.t Irenée est
le premier qui ait parlé des quatre Evangelistes
seulement. Il y avoit pareillement plusieurs
Recueils des Actes des Apôtres, et plus de soixante
Apocalypses. Il nous reste plusieurs fragments
de différents écrits qu'on peut voir dans le Recueil

de Fabricius; mais revenons à l'examen des miracles de l'Evangile, nous venons de voir que les plus éclatants ne sont confirmés par le témoignage d'aucun Ecrivain contemporain; mais supposons que par l'impossible ils les aient ignorés; peut-on croire que les Juifs qui ont du en être témoins oculaires, ne se soient pas rendus à leur évidence, et même aient pu traiter Jesus avec ignominie comme un Séducteur et un perturbateur du repos public? on me répond que cette ignominie même prouve la divinité de Jésus, puisqu'elle est prédite par les Prophêtes, et on ajoute que la vie de J.C. n'est qu'un tissu d'évènemens dont chacun est l'accomplissement de quelques-unes des Prophéties de l'ancienne loi.

Je nie formellement que les Juifs aient jamais pensé que le Messie dût être —

ignominieusement traité et mis à mort : au contraire ils l'attendoient comme un héros qui devoit conquérir toute la terre et lui faire por=
=ter le joug de la Judée. C'est de cette sorte que tous les Prophètes l'annoncent, et cette idée s'accorde parfaitement avec les biens temporels qui doivent être la seule recompense des Justes dans la Loi de Moïse. Je conviens qu'il y a des passages où il est dit que le Messie sera mé=
=connu par son peuple et méprisé ; mais il y a ici une équivoque qu'il faut éclaircir. Le nom de Messie que les Chrétiens ont si hardiment appliqué à J.C. seul, étoit un nom général qui se donnoit à tous ceux qui passoient pour être envoyés de Dieu. Il ne signifie autre chose que Envoyé ; et dans ce sens il s'applique à tous les Prophètes qui exhortoient les Juifs à quitter l'idolatrie et à rentrer dans la loi de Moïse.

Ces pretendus Prophêtes eprouverent souvent la fureur du Peuple; et c'est l'exemple qu'ils en avoient qui leur a fait dire en quelques endroits que l'Envoyé de Dieu seroit en opprobre, afinque, si pareil malheur leur arrivoit à eux mêmes, cela pût être regardé comme un accomplissement de ce qu'ils avoient prédits. Mais le véritable Messie qu'ils attendoient, qui devoit les affranchir pour jamais de toutes les Captivités, devoit, selon eux, etre le vainqueur de toutes les nations, et faire respecter le nom Juif par toute la terre: et il est si vrai que telle etoit l'opinion des Juifs, qu'environ cent ans aprés J.C. un Juif nommé Barckokebas voulant passer pour le Messie, ne manqua pas de se conformer à cette idée. Il se mit à la tête d'une armée, se révolta contre les Romains, et s'il n'avoit pas été vaincu par l'armée d'Adrien,

il auroit sans peine été reconnu pour le Messie; d'autant plus qu'il paroissoit en avoir tous les caracteres: il prophétisoit, il faisoit des miracles, et faisoit quadrer quelques Prophéties avec le tems de sa venüe beaucoup plus naturellement que celles qu'on veut s'efforcer d'appliquer à J. C. Les premiers Chrétiens, pour soutenir leur cause, firent plusieurs écrits contre ce nouveau Messie: ils voulurent le faire passer pour l'Antechrist; et il est possible que l'Apocalypse de St. Jean n'ait pas d'autre objet. Si cet ouvrag[e] extravagant méritoit d'être examiné avec attention, on en trouveroit plusieurs preuves; comme, lorsqu'on reproche à l'Antechrist qu'i[l] mutile ses freres et qu'il les marque au front parce qu'effectivement Barchokebas en usoit de la sorte, afin que ceux qui avoient suivi son parti ne fussent plus en état de l'abandonner sans être connus.

Nous venons de voir que ce mot de Messie n'a aucune application qui soit particu=liere à Jesus: disons la même chose du mot de Christ. Ce mot fait allusion à bien des gens; mais il est une nouvelle preuve que les Juifs attendirent le Messie libérateur comme un Roi; car il ne signifie autre chose que Oint qui est le caractere distinctif de la Royauté ou du Com=mandement. C'est en ce sens que Cyrus est appellé dans l'Ecriture le Christ du Seigneur, et que Jonathas Machabée est visiblement désigné par Daniel sous le nom de Christ, Dux ou Conducteur du peuple. Abraham et Isaac sont appellés du même nom en plusieurs endroits de la Genese. ainsi donc on ne peut pas dire que ce soit Jesus que les Prophêtes ont eu en vüe, lorsquils se sont servis des termes de Christ et de Messie, et je crois qu'on peut

=regarder ce fait comme une vérité incontestable.

Voyons maintenant si ces ecrits sont du moins revêtus de quelque autorité qui puisse les faire reconnoitre comme des histoires exactes. Servons nous donc dans cet examen des mêmes moyens que nous emploirions pour découvrir la vérité d'une histoire ordinaire. Comparons les Evangélistes entr'eux, et entre les mêmes Auteurs contemporains. En fin faisons le plus brièvement qu'il nous sera possible à l'egard du Nouveau Testament ce que nous avons fait à l'egard de l'ancien. Nous n'irons pas loin pour trouver des faussetés prouvées, des im=possibilités physiques, et des contradictions formelles qui détruisent egalement l'autorité des uns et des autres de ces Ecrivains. La Géné=alogie de J.C. qui est certainement un des points fondamentaux de la Religion, nous en

fournit un exemple bien singulier, et si extraor=
=dinaire qu'on auroit peine à le croire, s'il —
n'étoit pas aussi facile de le vérifier. St. Matthieu
et St. Luc en donnent chacun une différente, et
pour qu'on ne croie pas que ce sont des —
différences légeres qu'on peut attribuer à mé=
=prise ou à inadvertance, je les rapporte ici l'une
et l'autre.

Matthieu chap. 1.	Luc chap. 3.
David	David.
Salomon	Nathan.
Roboam	Mathat.
Abdias	Menne.
Aza	Melea.
Josaphat	Eliakim.
Joram	Josia.
Ozias	Joseph.

Matth. ch. 1.	Luc. Chap. 3.
Joathan	Juda.
achas	Siméon.
Ezéchias	Lévi.
Manassé	Mathal.
amon	Jorim.
Josias	Eléazard.
Jéchonias	Jesus.
	hu.
	Elmadan.
	Losan.
	Addi.
	Melchi.
	Névi.
Salathiel	Salathiel.
zorobabel	zorobabel.
abiud	Reza.
Eliachim	Joanna.

Matth. chap. 1.	Luc. chap. 3.
Azor.	Juda.
Sadoc	Joseph.
Achim	Séméï.
Aliud	Mathatias.
Eléazar.	Mathit.
Mathan.	Aaggé.
Jacob	hesbi.
	Nahum.
	Amos.
	Mathatias.
	Joseph.
	Jamra.
	Melchi.
	Levi.
	Mathal.
	héli.
Joseph.	Joseph.

On voit qu'il y a 15 générations de plus dans l'une que dans l'autre, que depuis David, elles se séparent absolument; qu'elles se réunissent à Salathiel, mais qu'après son fils elles se séparent de nouveau, et ne se réunissent plus qu'à Joseph.

Dans la même généalogie St. Matthieu tombe encore dans une contradiction manifeste; car il dit qu'Ozias étoit Père de Joathan; et dans les Paralipomenes, liv. 1. chap. 3. on trouve des Générations entr'eux, sçavoir, Joas, amazia et azaria, desquels St. Luc ne parle pas plus que St. Matthieu. De plus cette Généalogie ne fait rien à celle de Jesus, puisque selon notre Loi, Joseph n'avoit eu aucun commerce avec Marie.

Mais, me dira-t-on, est-ce qu'on ne répond rien à ces difficultés? Etes vous le premier qui

les ait faites? Non, sans doute; elles ont été faites plus d'une fois; et voici quelques-unes des réponses. Les uns ont dit que l'un des deux Evangélistes avoit apparemment donné la Généalogie de la Vierge sous le nom de Joseph; d'autres que l'une des deux Généalogies étoit sans doute, non par filiation, mais par adoption. Plusieurs ont dit que St. Matthieu n'a voulu donner qu'un abregé de la Généalogie de Jesus, et qu'il l'a réduite à trois quatorzaines pour la rendre plus facile à retenir par coeur. On a peine à croire que de pareilles réponses aient été faites sérieusement, ce sont cependant là les meilleures et presque les seules.

St. Luc dit, chap. 2. vers. 1. et 2. que Cirenius avoit le gouvernement de Sirie, lorsqu'Auguste fit le dénombrement de l'Empire. On va voir combien il se rencontre de faussetés évidentes

dans ce peu de mots. 1°. Tacite ni Suétone les plus exacts de tous les historiens ne disent pas un mot de ce dénombrement qui assurément eut été un événement bien singulier, puisqu'il n'y en eut jamais dans tout l'Empire; du moins aucun auteur ne rapporte qu'il y en ait eu: — 2°. Cirénius ne vint dans la Syrie que dix ans après le tems marqué par St. Luc, et elle étoit alors gouvernée par Quintilius-Varus, — comme Tertullien le rapporte et comme il est confirmé par les médailles.

St. Matthieu cite quelquefois à faux des passages de l'ancien Testament, témoin une Prophétie qu'il rapporte pour être de Jérémie et qui ne s'y trouve point, mais dans Zacharie, chap. 11. vers. 12. et qui prouve une altération dans la Prophétie ou dans l'Evangéliste; rien n'est si incertain que l'année de la Naissance

de J. C. on compte plus de 40. opinions différentes sur cette Epoque.

La plus commune est qu'il naquit l'an de Rome 748. ce qui ne peut absolument s'accorder avec St. Luc[a] qui dit qu'il avoit 30 ans lors de la 15e. année de l'Empire de Tibere. Cette difficulté a tellement embarassé les Commentateurs qu'il y en a qui comptent les années de son adoption pour celles de son régne, et qui cependant ne l'accordent pas mieux avec l'Epoque ordinaire. L'heure, le mois, la saison de cette naissance sont aussi peu connus que l'année; et c'est sur une tradition sans fondement qu'on l'a placée la nuit du 25. Xbre.
L'année de la mort de J. C. est encore une source de disputes parmi les Chronologistes. Il est bon de faire voir à cette occasion la fausseté d'un fait

(a) chap. 3. vers.

annoncé par quelques Défenseurs de la Religion. Ils disent que les tenebres arrivées à la mort de Jesus, suivant les Ecrivains Evangéliques, furent apperçües de toute la terre, et que Phlégon en parle dans ses Chroniques. Comme ce point est assez important, il est bon de l'eclaircir autant qu'il me sera possible.

L'Ouvrage de Phlégon ne subsiste plus. Le plus ancien auteur qui en parle, est Julius A=fricanus qui vivoit 86 ans après lui. Il dit simplement que Phlégon rapporte qu'il y eut une Eclypse totale sous le regne de Tibere. — Origene en parle un peu plus au long dans son Commentaire sur S.t Matthieu; mais il n'en designe pas plus l'année; et il ne paroit pas convaincu que cette Eclypse ait aucun rapport avec les tenebres de la mort de Jesus. Il est vrai que dans son traité contre Celse, il change d'opinion

et croit que c'étoit le même phénoméne; mais il n'en rapporte aucune preuve. Eusebe va plus loin dans sa Chronique sur la 4.e année de la 202.e olympiade. Il rapporte le passage de Phlé=gon que voici: „La 4.e année de la 202.e olym=
„=piade il y eut la plus grande éclypse de soleil
„qu'on ait jamais vûe: il faisoit nuit à la 6.e
„heure, et on vit les étoiles: un grand tremble=
„=ment de terre dans la Bithinie renversa
„presque toute la Ville de Nicée.„ Voila tout ce que nous avons de plus précis sur ce passage, et l'on voit que Phlégon regardoit ces ténébres comme une véritable éclypse. Philoponus qui cite aussi ce passage, en parle de la même ma=niere; mais en deux endroits il la place à la 2.e année de la 202.e Olympiade, et en deux autres à la 4.e; au lieu que nous venons de voir qu'Eusebe dit que c'est à la 4.e On ne peut donc assurer par

le témoignage des auteurs qui parlent de cette Eclypse, quelle année elle arriva ; et il importe peu de le sçavoir, puisque Phlégon n'en parle que comme d'un Eclypse ordinaire ; ce qui ne peut avoir aucun rapport avec les ténèbres qu'on dit être arrivées à la mort de J.C. Car selon tous les Evangélistes, elle arriva au tems de la pleine Lune, ce qui ne se peut concilier avec une éclypse de Soleil.

Comme ce fait est un de ceux qui a été le plus débattu, on ne s'en est pas tenu aux éclair=cissements qu'on pouvoit tirer des discussions chronologiques. On a eu recours à l'astronomie ; et suivant les calculs de Kepler, de M. Hogdson, de M. Hassery et de plusieurs autres, il y a eu la 1.ere année de la 202.e Olympiade une éclypse de Soleil à Jerusalem et au Grand Caire, et le Soleil fut entierement dans l'ombre à l'heure

marquée par Phlégon, c'est-à-dire à midi et quelques minutes, ce qui ne laisse aucun doute que ce ne soit de celle là qu'il a parlé; et pour éclaircir entierement cette difficulté, il ne faut que sup=poser que, dans la citation d'Eusebe, ou dans le texte de Phlégon il s'est glissé un Δ pour un A, ce qui fait la 4.e au lieu de la 1.ere Si l'on vouloit examiner l'heure à laquelle arriverent ces tenebres, on trouveroit encore de nouvelles difficultés, par les contradictions qui se rencon=trent entre les Evangélistes. S.t Jean dit que J. C. fut condamné à la 6.e heure, et S.t Marc dit qu'il fut mis en croix à la 3.e Les Peres se donnent bien des peines pour concilier ces deux passages. S.t Augustin répond à cette difficulté en disant que Jesus fut crucifié à la 3.e heure, mais que ce fut par les langues des Juifs qui demanderent sa mort, quoiqu'il ne le fut

réellement qu'à la 6.e Voyez le P. Calmet sur S.t Matthieu : on y trouve un Recueil de toutes les extravagances qui ont été dites à ce sujet.

Je me suis borné à ce petit nombre d'exem=
=ples qui suffisent pour faire voir que les Ecrits Evangéliques ne sont pas émanés de Dieu, puisqu'ils sont remplis d'erreurs, de contradictions et de faussetés manifestes, et qu'on ne les doit mettre qu'au rang des histoires ordinaires : encore ne les doit-on croire que lorsqu'elles nous racontent des choses vraisemblables et qui ne sont point contredites par les Auteurs Contem=
=porains. C'est là tout ce que nous accordons aux historiens les plus dignes de foi ; et c'est en effet tout ce qu'on peut exiger de nous en faveur de l'historien le plus accrédité. Mais voyons si les Auteurs de l'Evangile méritent qu'on ait cet égard pour eux, et si nous devons

avoir aussi pour eux ce même degré de confiance que nous avons pour T. Live, Tacite, Cæsar et d'autres historiens contemporains.

Nous avons 4 histoires de la vie de J. C. qui sont attribuées à 4 différens Ecrivains dont elles portent le nom; mais si l'on examine la chose avec attention, on y trouvera bien des diffi=
=cultés et des incertitudes. On ignore absolument qui étoit St. Marc; et les gens un peu versés le regardent comme un compilateur et un abbré=
=viateur de St. Matthieu dont il a le plus souvent les phrases et les expressions. On croit que St. Luc, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, est auteur de l'Evangile qui porte son nom; mais on n'en a pas la moindre preuve. Une partie des Chrétiens des premiers siècles ont soutenu que l'Evangile de St. Jean étoit supposé. L'ori=
=ginal de l'Evangile de St. Matthieu n'existe

plus depuis longtems, nous n'en avons qu'une
traduction faite par St. Jerôme, et il paroît
par un passage de cet Evangile que l'Auteur
n'a écrit que longtems après la mort de Jesus:
Car il dit[a] que le sang innocent sera imposé
aux Juifs depuis celui d'Abel jusqu'à celui de
Zacharie fils de Barachias qui a été tué entre
le parvis et l'autel. Qu'on lise le P. Calmet
sur ce passage; il prouve qu'il ne peut s'ap=
=pliquer à aucun Zacharie mort avant J.C.
mais à un Zacharie fils de Barachie qui
fut effectivement tué entre le parvis et l'autel
au rapport de Joseph, et pour sauver la difficulté
qui en résulte, il prétend que Jesus dit cela
par un esprit prophétique, et qu'il parle d'un
certain Zacharie qui doit perir de la sorte,
comme s'il avoit déja été tué réellement. Que

(a) Chap. 3. v. 35.

doit-on penser d'une pareille réponse? Et les gens sensés ne croiront-ils pas de ce passage, qu'il prouve invinciblement que l'auteur de cet Evangile est postérieur à la mort de Zacharie?

Nous avons déja dit qu'il y avoit autrefois un bien plus grand nombre d'Evangiles qui sont mis aujourd'hui au nombre des apocryphes: pourquoi ont-ils été d'abord et pendant plusieurs siecles en aussi grande vénération que les autres? et pourquoi ont-ils été rejettés dans la suitte? La morale en etoit-elle moins épurée? Non, voici ce qui les a fait retrancher du canon.

Aprés la mort de Jesus, ses sectateurs ou ses disciples publierent un grand nombre de Rélations de sa vie ou de ses miracles. Le mot d'Evangile ne signifie autre chose que Bonne nouvelle, ce qui n'est pas à dire —

Nouvelle heureuse, nouvelle agréable, mais — Nouvelle véritable, histoire véritable. Chaque Ecrivain paroit sa rélation de cetitre, pour s'at=tirer la confiance des Lecteurs. Ces Rélations se contredisoient néanmoins en une infinité d'endroits : Les plus sages d'entre les premiers Chrétiens[a] soutinrent que cette diversité de témoi=gnages fournissoit contr'eux un argument invincible : ils s'assemblerent, et choisirent — entre toutes ces histoires celles qui avoient le plus de rapport entr'elles ou qui se contredisoient le moins, ils les adoptérent et declarerent les autres apocryphes. On trouve cependant dans plusieurs de ces apocryphes qui sont parvenues jusqu'à nous des passages qui sont cités par les SS. Peres, parcequ'ils etoient alors au même rang que les autres, et que leur zele aveugle

(a) Le Concile de Laodicée.

leur faisoit adopter tout ce qui avoit rapport à l'histoire de Jesus. Quelques-uns[a] même n'ont pas fait difficulté de s'appuyer de l'autorité des Sybilles, qui sont, de l'aveu de tout le monde, un Ouvrage postérieur à Jesus, et fabriqué dans un tems d'ignorance par quelques-uns des premiers Chrétiens. St. Jude parle d'un combat de l'Archange Michel avec le Diable pour le corps de Moïse, ce qui est tiré des Apocryphes. St. Augustin et Saint Epiphanes rapportent le défi que Siméon ou Simon fit à St. Pierre, ce qui ne se trouve néanmoins dans aucun des livres Canoniques. On trouveroit encore, si cela en valoit la peine, un grand nombre d'autres passages qui prouvent que les Peres des premiers Siecles confondoient les apocryphes avec les Canoniques;

(a) Justin martyr. Arnobe. Lactance

avant qu'on eut rejetté les premiers, à cause du peu de fondement et de leur peu de conformité avec ceux qu'on a conservés comme les meilleurs et qu'on a qualifiés de canoniques.

Une autre raison contribua encore à faire rejetter ces écrits par les gens sensés : c'est qu'ils contiennent une infinité de prodiges ridicules et puériles. L'Evangile de l'Enfance nous ra=conte, par exemple, que Jesus punit de mort des enfants de son âge qui se mocquoient de lui, parcequ'il faisoit moins bien qu'eux de petits oiseaux d'argile : il anima ensuite ces mêmes oiseaux et les fit envoler. Il rend à un homme le pouvoir de consommer son mariage qui lui avoit été oté par maléfice. Il rend la premiere forme à un jeune homme qu'une Magicienne avoit changé en mulet. Il allonge en le tirant par les deux bouts un marchepied du

trône d'Hérode que Joseph avoit fait trop court. Il desseiche la main d'une sage-femme qui veut vérifier la virginité de Marie. J'ai honte de rapporter tant de misères : elles etoient cependant aussi respectées dans les premiers Siècles que les miracles qu'on veut nous obliger de croire ; et si les premiers Chrétiens plus raisonnables que nous, n'en eussent pas senti le ridicule, nous croirions ces extra=vagances aussi fermement que les prodiges rapportés dans les autres Evangiles.

Mais du moins les Evangiles qu'on nous donne aujourd'hui pour veritables, sont-ils parvenus jusqu'à nous sans varia=tion et sans alteration ? Il n'y a rien de moins sûr, si l'on s'en rapporte aux anciens auteurs. Celse reprochoit hautement à Ori=genes que les Chrétiens varioient continuel=

=lement dans leurs écrits ; qu'ils changeoient le texte de l'Evangile suivant leurs besoins ; qu'ils se servoient de cet artifice pour nier ce qu'on leur objectoit et pour rétracter ce qu'ils ~~leur~~ avoient dit. Fauste le manichéen leur fait aussi le même reproche. Que répond Origènes à une accusation aussi positive ? Il dit qu'il est vrai que quelques-uns des Disciples de Marcion, de Valentin et d'autres Chrétiens ont osé changer et refondre le texte de l'Evangile, mais que cela n'est jamais arrivé aux véritables Orthodoxes, c'est-à-dire, à ceux qui étoient de son opinion : car le Christianisme étoit dès lors partagé en une infinité de sectes dont cha=cune se disoit seule Orthodoxe et qualifioit les autres d'hérétiques.

St. Epiphane[a] compte l'hérésie de Simon le magicien pour la 21.e et Tertullien en —

(a) Basnage 1690. pag. 200.

rapporte 25 differentes jusqu'à son tems, ce qui prouve l'ambiguité et le peu d'uniformité qu'il y avoit dans les premiers écrits des Chré=tiens.

Mais ne nous appuyons pas du témoi=gnage des Ennemis du Christianisme pour prouver les changements qu'il y a eu dans les écrits Evangeliques. Ecoutons St. Jérôme lui même qui dit[a] que de son tems il y avoit autant de différents exemplaires de l'Ecriture Sainte qu'il y en avoit de copies, parceque chacun y ajoutoit ou retranchoit à sa fantai=sie. Veut-on un témoignage plus formel des variations qu'ont essuyées ces écrits — avant de parvenir jusqu'à nous.

Le sens de ces livres a été encore plus — sujet aux variations que le texte. Les Peres de

(a) Préface sur josué.

de l'Eglise et les premiers Conciles l'ont déterminé diversement, et ont condamné successivement les opinions qui avoient été les plus accréditées. Origénes qui croyoit si fermement l'orthodoxie attachée à ses sentiments, est tombé dans l'erreur, suivant ce qu'on nous oblige de croire aujourd=d'hui. Clément d'alexandrie soutenoit la transmigration des ames, et croyoit la matiere immortelle. Jusqu'au Concile de Nicée, le — Christianisme n'etoit qu'un mélange dela Re=ligion Juive, avec la Philosophie Platonicienne. C'est dans cette secte que les Chrétiens ont puisé le dogme dela Trinité: celui dela présence réelle n'etoit point connu avant le 6.e siecle; Un hermite[a] alors l'imagina, mais sans aucun succés: ce ne fut que dans le 9.e siecle que[b] Paschase le soutint. On peut voir dans la ~~[illegible]~~ dispute de

(a) M.r aimont; Basnage 1700.
(b) Ratbert.

M. Arnault et de M. Claude l'histoire de l'établis=
=sement de ce dogme aujourd'hui si révéré parmi
nous. C'est ainsi que de siècles en siècles de nou=
=velles variations se sont introduites, et qu'elles
se sont étendues tant sur les livres que sur
la façon de les interpréter, et que les divers
Conciles ont déterminé les dogmes qui devoient
en résulter.

Mais examinons sérieusement ce que c'étoit
que ces assemblées qualifiées du titre important
de Conciles qui décidèrent des contestations for=
=mées entre les différentes sectes, et qui fixèrent
les articles de notre foi. On ne pourra sans
horreur en achever l'histoire telle qu'on la
trouve dans nos Auteurs même. Ce n'est qu'un
tissu de mauvaise foi, de cabales, de perfidies,
de crimes les plus atroces. L'Eglise latine est
condamnée dans un Concile de 380. Evêques

que les Orientaux appellent le 8e. Concile Uni=
=versel : les Latins font ensuitte condamner —
l'Eglise grecque par un Concile de 102. Evêques
qu'ils appellent pareillement le Concile Universel.
Dans celui de Constantinople, Photius est —
déposé et sa condamnation signée avec une plume
trempée dans le Calice : dix ans après un nou=
=veau Concile annulle ce qui à fait le premier
et rétablit Photius[a] : c'est l'Empereur Basile qui
dicte les Decrets de ce Concile. Constantin se
fait l'arbitre des démêlés des Evêques dans le
Concile de Nicée : il fixe la signification du
terme de Consubstantialité. Théodose decide
les plus importantes questions sur la Trinité :
il juge les deux factions qui partageoient le
Concile d'Ephese : les démêlés de St. Cyrille avec
Nestorius dans ce Concile ne peuvent se lire —

(a) M. Le Vassor.

sans indignation : c'est ~~pour quoi~~ toujours le parti le plus fort ou celui de l'Empereur qui décide. Enfin le détail de ces premiers Conciles est plus odieux cent fois et plus scandaleux que celui des Conciles des derniers tems, dont on dé=couvre à la vérité les mobiles et les pratiques artificieuses, mais qui sont remplis de moins de noirceurs et d'indignités.

Je n'en dirai pas davantage sur ces Con=ciles dont on peut voir le détail dans l'ouvra=ge du P. Labbe ; mais je puis assurer que l'hom=me le plus prévenu en faveur de la sainteté de ces assemblées ne le sçauroit lire sans trouver à chaque instant des occasions de scandale. Les Evêques de Rome qualifiés du titre de Sou=verains Pontifes fourniroient une ample matiere à nos réflexions. On voit le Pape Formose déclaré hérétique par son successeur : les trois

suivans réhabilitent sa mémoire ; le 4.e le fait exhumer, et traitte son cadavre avec la derniere indignité ; mais ces faits particuliers ne font rien à la cause présente, non plus que les désordres effroyables dans lesquels se sont plongés pres=que de tout tems les Chefs de l'Eglise Romaine, parce que le déreglement des moeurs n'influë point sur la bonté de la doctrine.

Cependant on ne peut s'empêcher de considérer que c'est l'autorité de ces hommes abominables réünie à celle de ces assemblées dont nous venons de parler et que nous — venons de dépeindre qui est la regle de notre foi : ce sont là les organes par lesquels Dieu nous explique sa volonté. C'est en vérité — trop humilier sa raison, trop abbaisser l'hu=manité et trop avilir la divinité, que d'avoir de pareils sentiments. C'est pourtant cet assem=

=blage monstrueux qu'on a revêtu du nom important d'Eglise universelle : et c'est cette Eglise qui nous a assujettis au joug auquel on veut nous faire croire que c'est un crime de résister.

Si nous joignons à ces réflexions les preuves qui ont été rapportées plus haut, du peu de confiance qu'on doit ~~confier~~ avoir aux écrits tant de l'ancien que du nouveau Testament, nous verrons que ce superbe édifice n'est que l'ouvrage de quelques hommes fourbes et ignorants qui, de même que tous les autres fondateurs de toutes les Religions de la terre, ont abusé de la crédulité du peuple, pour le plonger dans la plus hon=teuse superstition.

Loin donc ce respect aveugle qui captivoit notre raison, qui etouffoit la vérité! Pénétrons

La Religion Chrétienne analysée.

ce cahos de Mysteres dont l'incompréhensibilité seule faisoit tout le mérite. faisons un portrait de cet amas d'opinions bizarres qualifiées du nom de Religion Chrétienne. Peignons nous le Créateur de ce vaste univers qui fait sortir le premier homme du néant pour le rendre éternellement heureux. Il place cette créature, l'objet de son amour dans un jardin délicieux dont il lui permet l'usage à l'exception d'un seul fruit. Sans doute lui qui a formé le coeur de l'homme et ses pensées, il n'a pas manqué de lui donner la force de résister à la tentation de gouter de ce fruit: au contraire, il lui en a donné un si violent desir qu'il y succombe malgré tous ses efforts. Mais du moins une peine legere suffit pour expier une faute si pardonnable; point du tout; la mort ne suffit pas: un chatiment éternel n'est point encore assez:

tous ses descendants, sa postérité entière, tous les hommes qui naîtront dans la suite des siecles en porteront la peine et la vengeance: un Dieu si bon, si juste, si miséricordieux, veut qu'une damnation éternelle de tous ceux qui sont nés de lui, en soit la punition. Mais ne leur reste-t'il aucun moyen de se garantir d'un supplice si affreux et si peu mérité! non, jusqu'au tems de Noë ils ne peuvent esperer aucune réconciliation.

Que font-ils donc alors pour mériter cette réconciliation! à quelle pénitence se sont-ils soumis pour fléchir un Dieu irrité? Ils se livrent aux plus grands excès et aux crimes les plus abominables; enfin ils les portent au point que Dieu se repent d'avoir fait l'homme, et qu'il se détermine à les faire tous périr par un déluge universel. Alors la vengeance de

Dieu est assouvie et contente: il va faire une alliance éternelle avec les hommes: il porte dans les nües pour toujours l'arc dont il se servoit contr'eux, et donne à Noë qu'il a sauvé du Déluge avec sa famille le moyen de contracter cette alliance. Ce moyen est aussi puérile que le premier sujet de colere étoit leger: il ne s'agit que de circoncire les enfans mâles; cela efface tout d'un coup le crime de leur premier Pere; mais malheur à celui dont les parents ont négligé cette cérémonie: malheur à celui qui n'est pas né dans le coin de l'univers où cet usage est connu: son arrêt est prononcé, et il est condamné au feu éternel pour n'avoir pas suivi une loi dont il n'a jamais eu ni pu avoir connoissance.

Dieu ayant établi une union aussi solide et aussi respectable entre lui et les hommes,

se repent de sa cruauté passée: il promet qu'il n'exterminera point une seconde fois le genre humain, parcequ'il reconnoit qu'il a un pen=
=chant invincible pour le mal: il accorde au peuple juif une protection particuliere: —
cependant ce malheureux peuple tombe sous la domination des Egyptiens, et pendant —
plusieurs siecles il subit le joug le plus acca=
=blant. Un d'entr'eux que le hazard a fait —
élever à la cour du Roi d'Egypte, entreprend de tirer sa nation d'Esclavage: il étonne l'Egypte par les miracles les plus effrayans pour déter=
=miner Pharaon à laisser sortir les Israëlites; mais Dieu à soin d'endurcir le coeur de Pha=
=raon, ensorte qu'il y résiste. Moyse les em=
=mene cependant, leur fait traverser la mer rouge à pied sec, engloutit l'armée qui les pour=
=suivoit, les nourrit miraculeusement dans les

désert, fait sortir l'eau des rochers ; enfin chaque jour est marqué par un prodige nouveau qui prouve invinciblement que Moïse n'opere que par l'ordre de Dieu. Les Juifs sont sans doute dans une admiration continuelle : ils adorent le Dieu qui leur est annoncé par un homme dont la mission est autorisée par des exemples si frappants. Rien moins que cela ; ils murmurent continuellement contre lui, ils se plaignent, ils regrettent leur esclavage, ils lui demandent des Dieux visibles et palpables, ils fondent un veau d'or ; et aussitôt que Moïse est éloigné d'eux pour quelques jours, ils se plongent dans la plus affreuse idolatrie.

Tel est le caractere de ce peuple choisi de Dieu : peut-on entendre tranquilement de pareilles extravagances ? et ne vient-il pas dans l'esprit de l'homme le moins soupçonneux de demander

La Religion Chrétienne analysée.

Si des faits si incroyables sont revêtus d'une autorité suffisante pour nous obliger à les croire aveuglément? Quoi! sur la seule parole de l'Auteur de ces prétendus miracles; que dis-je, sur celle d'Esdras qui nous a transmis tous les livres de la loi, nous devons croire des histoires si peu vraisemblables! et quoiqu'aucun auteur n'en parle, quoique l'Egypte garde un profond silence, nous étoufferons toutes les lumieres de notre raison pour nous soumettre à des fables aussi ridicules! c'est en vérité trop présumer de la crédulité et de l'imbécillité des hommes.

Suivons ce peuple: nous le verrons à chaque instant renoncer à cette religion authentique pour prendre les Dieux de ses voisins. Ils iront sacrifier dans les hauts lieux: ils maltraiteront les Prophètes: ils résisteront à tous ces miracles quelque frappants qu'on nous les dépeigne;

aux prophéties qu'on nous assure être si positi=
=vement accomplies: enfin ils se plongeront
dans les plus horribles excès de toutes sortes de
débauches et de crimes. Ces abominations ne
suffisent pas cependant pour armer la colere
de Dieu: il se contente de damner éternellement
tous ceux qui sont incirconcis, à cause qu'ils —
descendent d'Adam: il fait périr par la peste
la plus grande partie des Israëlites, parce que
David en avoit fait faire le dénombrement,
sans penser que cela pouvoit déplaire à Dieu;
mais il se garde bien de punir un peuple rebelle
qui, au mépris de sa bonté et de sa patience, ne
cesse point de l'offenser; bien loin de là, voici un
de ces mysteres sublimes qui sont au dessus
de la raison humaine: Ce Dieu avoit de toute
éternité un fils: depuis 4 à 5 mille ans que le
monde etoit créé, personne ne sçavoit que ce fils

existoit : il paroit aujourd'hui : son Pere qui le destine à racheter par sa mort le Salut des hommes, veut qu'il expie toutes leurs fautes et qu'il en porte la peine : il le fait descendre du Ciel pour revêtir la nature humaine. Ce fils emané de Dieu, égal à son Pere, Dieu lui même, doit naitre d'un sang exempt de toute taches : c'est le sang de David qui est choisi : David commet un adultere avec Bethzabée dont il fait tuer le mari : c'est de cette source pure, selon St. Matthieu, que le fils de Dieu prend naissance. Il est vrai que Joseph descendant de David par Salomon, selon les uns, et par Nathan selon les autres, n'est que le mari de la Mere de Dieu ; mais pour faire croire que Dieu a voulu réellement participer au sang de David, on suppose gratuitement que Marie pouvoit être parente de Joseph, et par conséquent descendre

aussi de David, et cela sur le seul fondement qu'ils étoient de la même tribu; c'étoit aussi le seul moyen de le faire descendre de David: car on assure que Joseph n'eut aucune part à la naissance de Jésus, et que ce fut une 3.e portion de Dieu inconnue jusqu'alors qui, par ordre de la premiere, forma la 2.e dans le corps de Marie. Celse raconte cette histoire d'une maniere qui s'accorde un peu mieux avec la bonne Physique. Il prétend que Marie eut affaire à un Soldat nommé Panther; que Joseph couroucé de la grossesse de sa femme, à laquelle il étoit sur par de bonnes raisons de n'avoir pas contribué, la chassa de chez lui; qu'elle se sauva en Egypte avec son fils; que ce fils y apprit l'art des Egyptiens fort connu de faire des prestiges qui en imposerent au peuple, et qui passerent facilement pour des miracles parmi les Juifs dont le caractere dominant étoit

la crédulité et la superstition. Il faut avouër qu'il paroit y avoir bien du naturel dans ce trait historique qu'Origenes n'a pas pu nous cacher, parceque c'étoit un reproche que de son tems on faisoit communément aux Chrétiens.

Enfin donc de quelque manière que ce soit, le fils de Dieu coëternel avec son Père se fait homme; il meurt du dernier supplice pour satisfaire à la vengeance que son pere vouloit exercer sur le genre humain. Quel effet produit le sang d'une victime si chere? Voilà sans doute tous les hommes réconciliés avec leur Créateur pour toujours? La damnation éternelle est révoquée? Nullement. Le péché d'Adam subsiste toujours, et continuë d'être imputé à sa postérité. Jesus substitue seulement le Baptême à la Circoncision: il change le culte établi et suivi jusqu'alors, et forme un assemblage monstrueux des dogmes

les plus contraires à la raison : il emprunte des Payens[a] ses principaux mysteres : ce n'est plus un Dieu seul et indivisible qu'il faut adorer : trois personnes egales en puissance et en tous leurs attributs composent la nouvelle Divinité, et c'est une de ces personnes qui s'est revêtue d'un corps mortel pour expier le crime d'Adam, sans quoi la colere divine n'auroit plus connu de bornes. Mais qu'auroit donc pu faire ce Dieu irrité pour porter la vengeance plus loin ? Il auroit exterminé les hommes, me dira-t-on, mais cela se peut-il comparer au feu eternel auquel il les a condamnés en naissant ? Eh bien, il les auroit tous damnés irrévocablement : c'etoit là ce que sa colere pouvoit imaginer de plus terrible. Qu'on y reflechisse au moins un moment, et l'on va voir combien il s'en faut peu qu'il ne

(a) Platon.

l'ait exécuté. On avouëra que dans les princi=
=pes de l'Evangile, c'est beaucoup si de 20 Chrétiens
il y en a un de sauvé: supposons le néanmoins;
et joignons ce calcul à celui que nous avons fait
plus haut du petit nombre de Chrétiens; nous
trouverons qu'à peine sur quatre mille hommes
il y en aura un seul de sauvé. Voilà donc à
quoi se réduit cette grande bonté du Créateur;
et c'est pour nous obtenir une grace si singu=
=liere qu'une portion de lui même s'est faite chair,
et est venuë perir du dernier supplice: quelle
sublimité de raison! quelle profondeur de sagesse!

Une si auguste victime ne suffit pas
encore pour mériter un tel excès de bonté, il
faut que le même sacrifice se répete encore à
chaque instant. Il est vrai qu'il devient aux
hommes d'une utilité infinie. Le plus chétif
des humains veut-il guérir d'un mal leger?

Veut-il retrouver une chose perdüe? il a recours au même sacrifice. L'appareil est bien plus consi=
=dérable. Un Prêtre le plus souvent noyé de crimes, par le moyen de quatre ou cinq paroles mystéri=
=euses, change un morceau de pain en cette por=
=tion de la Divinité, et l'offre de nouveau à son Pere en sacrifice. On croit peut-être que ce sacri=
=fice est seulement typique ou figuré? non: il est réel: ce pain est effectivement Dieu, et ce Dieu meurt réellement pour obtenir de son Pere qui est la même chose que lui, la guérison d'une misérable créature. Que devient ensuitte ce corps divin? le même Prêtre le mange; et il le fait par jour un million de mêmes sacrifices.

La raison se révolte, quand on examine de sang-froid de pareilles impiétés. Jamais la plus grossiere idolatrie n'a rien imaginé de si indigne de la Divinité: leurs simulacres n'étoient

du moins que l'image d'un Dieu qu'ils adoroient dans le Ciel ; mais chez les Chrétiens, le morceau de pain est Dieu lui même, et ce n'est que par le fer et le feu qu'on doit en convaincre ceux qui ont la témérité d'en douter.

Voilà un portrait naïf mais fidele de la Religion des Chrétiens : mais on a beau en sentir le ridicule : l'homme industrieux à se tromper, met tout en usage pour résister à la raison, et ne lui point sacrifier des préjugés et une opinion à laquelle il s'est accoutumé dez l'enfance. Il se dit à lui même que ces Mysteres inconcevables sont annoncés par des Prophéties claires et visibles ; que l'on trouve dans ces Prophéties tout le plan de la Religion ; et que c'est là une preuve incontestable de sa divinité qui ne permet plus de raisonner sur le ridicule que nous croyons trouver dans ses dogmes et

dans ses mysteres. Eh! bien, forçons donc ce dernier retranchement de la crédulité; et détruisons jusqu'à la dernière pierre ce batiment fantastique. Portons le flambeau de la vérité dans ces tenebres que l'i=
=gnorance et la fraude ont rendües plus épaisses encore que l'éloignement des tems. Examinons en détail les plus fameuses de ces prophéties, et attachons nous particulierement à celles qui por=
=tent les caracteres les plus marqués d'évidence et de Divinité.

Commençons par ce principe de doute et d'incertitude qui s'etend sur tous les livres de l'ancien Testament et que personne ne peut contester. La langue hébraïque s'écrivoit autre=
=fois sans voyelles; il n'y avoit que les seules consonnes, et c'étoit la tradition et l'usage qui apprénoient comment il falloit placer les voyelles pour la lire et la prononcer. Cela est si vrai que

les anciens manuscrits de la Bible sont écrits sans points, c'est-à-dire, sans voyelles; et que plusieurs exemplaires imprimés sont dans le même cas, temoins ceux dont les Juifs se ser=vent aujourd'hui dans les Synagogues. On connoit si facilement combien cela peut pro=duire de différence et de variations entre le sens dans lequel ces livres ont été écrits et celui dans lequel nous les lisons. Les Juifs diffe=rent de nous à cet égard dans plusieurs passages, en nous accusant hautement d'en avoir changé et corrompu le sens. Mais je ne ferai point usage de cet argument qui demande une parfaite connoissance de la langue hebraïque; d'ailleurs on n'a pas besoin d'y recourir pour dé=couvrir la fausseté ou la supposition de ces Prophéties dont on nous veut faire croire que la Religion Chré=tienne tire de si grands avantages.

La Religion Chrétienne Analysée.

Commençons par éclaircir l'opinion attachée à ce mot de Prophète. La seule signification est Prédicateur ou Exhortateur. C'étoit en effet l'unique fonction des Prophètes. Ils exhortoient le peuple à retourner au culte du vrai Dieu, le menaçoient de chatimens, s'il persistoit dans son infidélité, lui promettoient des récompenses, s'il rentroit dans son devoir. Ce sont ces promesses et ces menaces faites au hazard et toujours démenties par l'événement, qui passoient pour des prédictions et dont les Chrétiens ont imaginé d'appliquer quelques-unes à J.C. Il est si vrai que ces promesses et menaces étoient souvent sans effet, qu'on voit dans Jonas qu'il prédit que dans 40. jours Ninive sera détruite; mais comme cela n'arriva point, il dit que Dieu touché du repentir des Ninivites révoqua son decret. Il ajoute ensuitte que lui, Jonas, en murmura contre Dieu, et

que prévoyant le retour de miséricorde, il s'étoit sauvé à Tarsis pour éviter ce reproche de mensonge.

Jérémie promet formellement[a] de la part de Dieu à Sédecias qu'il mourra en paix; cependant on lui creve les yeux après avoir égorgé ses deux fils en sa présence. Veut-on une preuve que les Prophêtes ont éprouvé plusieurs fois cette contradiction entre l'évenement et ce qu'ils avoient annoncé? Ils se ménageoient des excuses en cas qu'ils se trompassent. Ezéchiel dit: s'il advient que le Prophête soit séduit, c'est moi l'éternel qui l'aurai séduit: peut-il y avoir une preuve plus positive de la défiance où ils etoient eux mêmes de ce qu'ils osoient avancer? Mais venons à ces Prophêtes qui désignent à ce qu'on prétend d'une maniere si précise et si claire le tems et les circonstances de la naissance et de la mort de J. C.

(a) chap. 38. vers. 5.

La premiere[a] et qui passe pour une des plus authentiques, est celle de Jacob, qui dit que le sceptre ne sortira pas de Juda que le Messie ne soit venu. Il ne faut pour faire sentir la foiblesse de cette Prophétie, que rapporter quelques-unes des differentes manieres dont on a traduit ou interpreté ce passage. Les uns l'expliquent, que l'autorité sera pour jamais dans Juda, lorsque le Messie sera venu; d'autres que le peuple de Juda sera dans l'affliction jusqu'à ce que l'Envoyé du Seigneur vienne la terminer; d'autres, jusqu'à ce que la ville de Silho soit détruite; d'autres, l'autorité sera dans Juda lorsque l'arche ne sera plus dans Juda; d'autres, jusqu'à ce que l'Envoyé reçoive dans Silho la puissance souveraine. On voit par la diversité de ces traductions combien il y a d'obscurités dans le texte; mais

(a) Gen. chap. 49. vers. 8.

prenons le dans le sens le plus favorable. Cette prédiction toute vague qu'elle est, est visiblement fausse : car les juifs se sont trouvés plusieurs fois sans Chefs et sans Rois pendant leurs diverses captivités, et hérode qui étoit leur Roi lors de la naissance de Jesus, n'étoit pas de leur nation[a], mais Iduméen.

Une des plus fameuses ensuitte est celle d'Isaïe[b] qu'on oppose à chaque instant aux incré=dules. La voici : Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel. On y voit clairement la naissance miraculeuse de Jesus. St. Matthieu[c] n'hésite pas à la citer comme une prédiction formelle qui regarde J. C. On va êtré bien surpris, lorsqu'on ira chercher ce passage dans Isaïe et qu'on y trouvera toute autre chose. —

(a) Josephe.
(b). chap. 7. vers. 14.
(c). chap. 2. vers. 23.

Voici de quoi il s'agit. le Prophete assure Achas quil n'a rien à craindre des desseins des Rois — d'Israel et de Syrie; et il lui dit, pour signe dela vérité de sa prédiction, que le Seigneur lui est apparu et lui a dit, que sa femme concevroit et enfanteroit un fils qui seroit nommé Emmanuel; et qu'avant que cet enfant fut en age de discerner le bien et le mal, le pays d'Achas seroit délivré des Rois d'Israel et de Syrie. On voit combien ce passage a peu de rapport avec la naissance de J. C. et les plus sages Critiques, tels que l'Abbé De houtteville, ont mieux aimé passer cette — Prophétie sous silence que d'en faire mention, sentant que c'etoit abuser trop grossierement dela crédulité des hommes. Peut-on assez admirer que S.t Matthieu ait osé en faire une ridicule ap=plication, et que des gens très habiles d'ailleurs — aient assez de foiblesse pour suivre son exemple?

Le même Isaïe nous fournit encore une de ces prophéties victorieuses. On y voit claire=
=ment, dit-on, la mort et les souffrances de J. C. Qu'on examine ce passage[a] avec attention : on n'y trouvera que le Récit de tous les tourmens que Jérémie eut à essuyer. Grotius, un des plus zélés défenseurs de la Religion, est obligé d'en convenir : mais, pour conserver à ce récit un air de divinité, il ajoute que Jérémie est l'emblême et le type de Jesus, et que ce qui arriva à l'un, étoit la figure de ce qui devoit arriver à l'autre. Voila à quoi l'on est réduit, quand on veut employer son esprit et ses lumieres à soutenir des choses aussi peu raison=
=nables.

La fameuse Prophétie des 70. semaines de Daniel est encore du nombre de celles dont on a

(a) chap. 40. et suites.

ébloui ceux qui craignoient d'entreprendre
une discussion qu'ils croient trop pénible,
et qui aiment mieux croire tout aveuglément
que d'entrer dans le moindre examen. Je
me garderai bien de rapporter les différentes
opinions des Scavants sur cette Prophétie.
C'est une chose singulière que de voir
combien ils se sont donné la torture pour
la faire tant soit peu quadrer avec la
naissance de Jesus. Il y a plus de cinquante
opinions sur ce sujet, sans qu'aucune
puisse satisfaire à l'esprit le moins difficile.
Ce qu'on peut dire de plus vrai du passage
qui contient cette Prophétie, c'est qu'il a été
visiblement ajouté au texte de Daniel
pour faire accroire aux juifs que Jonathas
étoit le Messie ou l'Envoyé de Dieu, ou le
Conducteur qui devoit les faire triompher

de tous leurs Ennemis. Il n'y a qu'à lire ce qui précède et ce qui suit immédiatement cette prétendüe prédiction, pour voir clairement qu'elle a été ajoutée; et pour peu qu'on veuille examiner avec attention et avec bonne foi la Chronologie de ces tems, on trouvera que les 70 Semaines finissent précisément au tems de Jonathas Macha=bée, c'est-à-dire 130. ans avant J. C.

Si l'on consulte sur ce point Abadie, ce zélé Protestant et l'un des meilleurs Défen=seurs de la Religion Chrétienne; on verra qu'il réduit toutes ces différentes opinions à Sept seulement, qui roulent sur le tems auquel doivent commencer les 70. Semaines; et il dit que la Providence l'a permis ainsi, afin que notre foi ne dépendît pas d'une sup=putation de Chronologie. Veut-on de nouvelles

prouver que cette Prophétie n'a aucun rap=
=port avec J.C. et que l'application qu'on en
a faite est nouvelle? C'est qu'aucun Evangé=
=liste n'a imaginé de s'en servir, quoiqu'ils
connussent parfaitement Daniel qu'ils
ont cité pour des minuties. S. Matthieu
qui a été chercher les applications les plus
détournées, n'a eu garde de parler de cette
Prophétie de Daniel, parce qu'il étoit trop
manifeste alors que le tems qu'elle désignoit,
étoit expiré depuis plus d'un Siecle. Par la
même raison les premiers Peres de l'Eglise
n'en ont point parlé; et ce n'est que depuis
qu'un éloignement plus considérable a
augmenté l'obscurité de ces tems reculés,
qu'on a imaginé differents Systemes pour
l'accomoder à la naissance de J.C.

Je n'ai ~~pas~~ voulu rapporter que les

principales et les plus authentiques de toutes les Prophéties ; car ce seroit un trop long détail de les examiner chacune en particulier. Je puis néanmoins assurer avec vérité que j'ai cherché celles qui ont toujours été regardées comme les plus formelles et les plus précises. J'aurois eu bien plus d'avantage à combattre les autres, comme lorsque S. Matthieu prétend que la fuitte en Egypte et le retour de J.C. sont prédits par Ozée[(a)], lorsqu'il dit que Dieu a rappellé son Peuple d'Egypte, et plusieurs autres de la même force : le même Evangéliste va jusqu'à citer des prédictions qui ne se trouvent en aucun endroit de l'Ecriture. Il dit, par exemple[(b)],

(a) Ozée, chap. 11. vers. 2.

(b). Matth. chap. 2. vers. 23.

Jésus vint habiter à Nazareth, afin que cette prédiction fut accomplie : Il sera appellé Nazaréen : cependant cette Prophétie ne se trouve nulle part. Que doit-on penser de pareilles autorités ! et ne faut-il pas avouër que ceux qui se sont appuyés sur ces Prophéties, l'ont fait par ignorance, ou par infidélité ?

Si je n'avois pas résolu de me tenir dans des bornes très étroites, je mettrois ici dans tout son jour le systême d'un très habile homme [a], suivant lequel les Prophéties devroient être rangées, ce qui en rend l'explication fort simple et fort naturelle. Qu'on ne regarde pas comme une témérité de changer l'ordre de la Vulgatte à ce sujet : car il y a déja trois façons différentes de les

(a) M. De Contremoulin Gentilhomme de Rouën.

arranger; la 1.ere Suivant S.t Jerôme ou la Vulgatte; la 2.de Suivant les Rabbins, ou l'usage des Synagogues; et la 3.e Suivant Esdras. — Cette diversité nous autorise à proposer un 4.e arrangement que voici. Nahum, Ozée, amos, abdias, habacuk, Isaïe, Joël, — Daniel, Ezechiel, Barruck, aggée, za=charie, Esdras, Jonas, Malachie. cet arrangement s'accorde avec l'histoire mieux que tout autre. Le but de Daniel et d'Ezéchiel etoit le même: c'etoit de faire passer Jonathas Machabée pour le Messie Libérateur du peuple Juif. Barkokebas longtems après se servit des mêmes Prophéties, et prétendit que les péchés d'Israël avoient suspendu jus=qu'à lui l'effet des promesses de Dieu; mais ayant été défait et son parti détruit, ainsi que l'avoit été celui de Jonathas, les prophéties

de Daniel tomberent dans un mépris géné=
=ral; et elles ne reparurent avec une sorte
d'éclat que lorsque les Chrétiens imaginerent
longtems après J.C. d'appliquer au tems de
sa venûe les 70 semaines de Daniel, et
les 430 ans du sommeil d'Ezechiel.

Je ne dirai rien de plus sur les Prophé=
=ties; mais s'il y en avoit quelqu'une, outre
celles dont j'ai parlé, qui demandat une
explication particulière, j'offre de faire voir
qu'elle est aussi mal fondée que les autres, ou
que c'est une de ces prédictions vagues qui
ne manquent jamais d'avoir leur accom=
=plissement tôt ou tard; comme lorsqu'on
annonse la destruction d'une ville ou la déca=
=dence d'un Empire.

Il est tems maintenant de répondre à
deux objections qu'on ne manquera pas de

me faire. Ces dogmes si bizarres, me dira-t-on, ces mysteres inconcevables si contraires à la raison, ces faits que vous jugez supposés, ont trouvé des sectateurs qui n'ont pas craint la mort pour en soutenir la vérité; qui ont scellé de leur sang la foi qu'ils professoient. Cela est vrai; mais il ne faut pas croire qu'il y en ait eu une si prodigieuse quan=tité: car Origenes convient que le nombre des Martyrs etoit beaucoup moindre qu'on le croïoit. Les anciens Grecs parloient de la même maniere; et ce n'est que dans des tems d'obscu=rité et d'ignorance que des Moines oisifs ont fabriqué des Martyrologes ridicules dont les Scavants découvrent tous les jours la fausseté et la supposition. J'accorde cependant qu'il y ait eu beaucoup de Martyrs: que doit-on conclure? quelle est la Religion miserable qui

n'a pas eu ses martyrs? qu'on lise les histoires, et l'on verra que chaque siecle en fournit mille exemples. Jusqu'où l'extravagance des hommes ne s'est-elle pas portée? On a vu, et presque de nos jours, des martyrs de l'a=théïsme professer jusqu'au dernier soupir une doctrine qui leur otoit toute esperance d'une récompense en l'autre vie. Dira-t-on aprés cela que les martyrs prouvent quel=que chose en matiere de Religion?

Pour derniere ressource on m'objectera les miracles; mais voyons quelles preuves on peut en tirer en faveur de la Religion Chrétienne? 1.° De quelle autorité sont-ils revêtus? Esdras nous atteste la vérité de ceux de l'ancien Testament, puisqu'il nous assure que c'est Dieu lui même qui lui a dicté les Livres Saints tels qu'il nous les a transmis.

Peut-on dire que ce témoignage soit suffisant? Supposons néanmoins que ce Prêtre dela loi ait sçu par coeur les Livres dela loi Sainte; que sa mémoire lui ait été fidele; enfin que tous ces Livres soient des Auteurs dont ils portent les noms, quoique le contraire ait été démontré plus haut: que peut-on conclure? C'est Moïse lui même qui nous raconte les miracles qu'il a faits; Dois-je le croire aveu=glément? Mais, me dira-t-on, ils ont été faits aux yeux detout le peuple: qui nous le dit? ce même Moïse; et je ne veux pour le convaincre d'imposture par lui même, que le récit naïf qu'il nous fait des infidélités continuelles de ce même peuple, qui sans doute n'auroit pas été assez aveugle et assez obstiné pour résister à des signes aussi visibles dela Volonté de Dieu. Mais, ajoute-t-on,

(car il n'y a point d'extravagances auxquelles on n'ait recours) Dieu endurcissoit leurs coeurs, en eteignant jusqu'aux moindres lumieres de leur esprit. C'est en vérité donner à la Divinité les sentiments du plus méchant et du plus extravagant de tous les hommes. Qu'est-ce donc qui nous force à recourir à un si étrange paradoxe? Un anonyme qui nous raconte historiquement des faits dont il prétend être bien instruit.

Les miracles de Josüé sont-ils plus dignes de foi? les murs de Jéricho renversés par le son des trompettes; le soleil arrêté au milieu de sa course; ce sont des evenements dignes de l'attention de tous les hommes: mais si nous ne les apprenons que par l'auteur inconnu du livre de Josüé; si même nous n'avons ce livre que par la copie qu'Esdras en a faite de mémoire,

seroit-il raisonnable de croire ces prodiges sur des témoignages pareils? on sent assez que la même chose se peut dire de tous les autres mi=
=racles de l'ancien Testament.

Sommes-nous donc mieux fondés à croire ceux du nouveau Testament? Des hommes igno=
=rants, dont on connoit à peine le nom, sans qu'on sache même le tems auquel ils ont écrit, nous ont laissé la vie de Jesus. C'est sur leur parole que nous devons croire les prodiges qu'ils nous racontent. Le Soleil obscurci miraculeusement; les Sépulchres ouverts; les morts ressuscités; un astre brillant prenant dans le Ciel une route nouvelle: tous ces événements arrivent dans le Siecle le plus éclairé, le plus fécond en historiens: aucun n'en dit mot: cependant il les faut croire sur la foi de 3 ou 4 Ano=
=nymes qui en parlent très diversement, et dont quelques-uns prétendent avoir été Disciples de l'Auteur de ces miracles.

Croyons donc aveuglément tous les miracles du Paganisme; ils ont un fondement plus réel. Les historiens nous les attestent, et ils ne sont point intéressés à la croyance de ces miracles comme Disciples et amis de ceux à qui ils les attribuent. Ils nous rapportent des miracles que l'évènement à vérifiés et justifiés. T. Live et Val. Maxime nous racontent cent prodiges opérés à la vûe de tout un peuple: pourquoi les revoquerions nous en doute? Appollonius de Tyane fait aux yeux des Romains plus de miracles que Jesus. Il guérit les malades; il ressuscite les morts: il remplit la Grece, l'Italie, l'Egypte, les Indes de son nom: il désigne à Ephese le moment où Domitien est tué à Rome: il ressuscite lui même et apparoit, non à ses Disciples fourbes ou fanatiques, mais en présence de toute l'armée: il se montre à l'Empereur Aurélien et le force à lever le Siége de Tyane: Maxime, Méragene et Damis, trois de ses Disciples —

recueillent les preuves de ces prodiges dont ils ont été les témoins oculaires; et Philostrate par ordres de l'Empereur, en fait l'histoire. Les miracles de Jesus sont-ils plus éclatants? sont-ils revêtus de témoignages plus authentiques? Cependant nous voulons admettre les uns, et rejetter les autres: nous traittons de prestiges et de superstitions les miracles des autres nations et des autres Religions, et nous voulons qu'on croie véritables ceux de la notre. –
N'est-il pas plus raisonable et plus sensé de rejetter également les uns et les autres; puisque sans aller fouiller dans l'antiquité la plus reculée, nous voyons tous les jours les exemples les plus humiliants de la crédulité des hommes. Combien trouvons nous de gens, de la probité et de la bonne foi desquels on ferois scrupule de douter, qui nous attestent tous les jours des guérisons miraculeuses dont ils se persuadent avoir été les témoins! faisons l'application de ce que nous voyons arriver aujourd'hui, à ce qui est vrai=semblablement arrivé dans toutes les Religions, dans tous les pays et dans tous les siecles; et concluons que les Martyrs et les miracles ne fournissent au=

=cune preuve en faveur d'une Religion ; puisque les uns et les autres se trouvent egalement dans toutes.

Qu'a donc la R. C. de plus que les autres pour mériter qu'un homme raisonnable et dépouillé des préjugés de la naissance, lui donne la préférence sur, et à l'exclusion de toutes les autres ? On ne peut plus dire qu'elle est prouvée par l'accomplissement des Oracles, et appuyée sur des faits historiques dont la vérité est évidente : nous avons examiné l'un et l'autre de ces fondements avec assez de détails et de discussions pour être assurés que, pour les Prophéties, elles sont véritablement fausses, soit par l'application forcée qu'on en a faite, soit par le changement des termes ou de la ponc=tuation de l'hebreu, soit enfin par la supposition des passages. On peut même s'étonner de ce qu'a=près avoir mis tous ces moyens en usage, on ne nous présente pas encore des prophéties plus embar=rassantes. Car si on vouloit examiner tous les Oracles du Paganisme qui se trouvent dans les auteurs profanes, on y trouveroit des prédictions

bien plus singulieres et bien plus positives, quoiqu'=
=elles soient l'ouvrage de quelques Prêtres imposteurs
ou l'effet du pur hazard, comme M.M. Vandale et
De fontenelle l'ont prouvé sans réplique dans les
ouvrages qu'ils ont faits sur cette matiere.

Pour ce qui est de l'histoire de la Religion, je crois
en avoir démontré bien clairement la fausseté ou
l'incertitude; l'incertitude, lorsqu'un auteur inconnu
et interessé à soutenir sa cause nous avance des faits
obscurs qui n'ont pu venir à la connoissance de
personne: et la fausseté, lorsqu'il nous raconte des
faits publics et éclatants qui sont ou formellement
démentis par les historiens contemporains, ou passés
sous silence par les auteurs les plus attentifs à rappor=
=ter jusqu'aux moindres minuties qui avoient
quelqu'apparence de Religion ou de prodige.

Eloignons donc pour jamais un respect
servile qui nous faisoit adorer cet assemblage mons=
=trueux de ridicules superstitions; regardons la R. C.
du même oeil que nous regardons les autres: suivons
le culte établi dans le pays où le hazard nous a fait

naître. Regardons ce culte comme faisant partie des loix civiles; et conformons nous à ce qu'il exige, de même que nous en usons à l'égard des loix et même des coutumes que nous trouvons établies. Qu'il soit pour le peuple imbécile et grossier un frein qui l'empêche de s'abandonner au mal; mais nous devons penser d'une maniere plus élevée. Quoi! l'homme raisonnable ne peut-il faire le bien que dans l'esperance d'une félicité eternelle après sa mort, ni éviter le mal que dans la crainte de la damnation? Non: la nature humaine est capable de sentiments plus nobles. Reglons notre conduite à l'égard des autres sur ce que nous exigérions d'eux, s'ils etoient à notre place. Cette loi est de tous les pays et de tous les tems: elle suffit pour maintenir les liens de la Société. Suivons la le plus exactement qu'il nous sera possible pendant tout le cours de notre vie; et attendons en tranquilement la fin sans la desirer ni la craindre.

Fin.

Extrait

Des Oeuvres de Jean Meslier

Prêtre Curé de

Trépigny en Champagne,

Sur les erreurs et Superstitions

des Religions, et principalement

De la Religion Chrétienne,

Addressé à ses Paroissiens.

1757.

Abregé
de la Vie du Sieur Meslier

Jean Meslier, Curé d'Etrepigni et de But en Champagne, natif du village de Mazarin (a) dependant du Duché de ce nom, étoit fils d'un ouvrier en soye.

quoiqu'élevé à la campagne il avoit neanmoins fait ses études, et étoit parvenu à la Pretrise sans vocation.

Lorsqu'il étoit au Seminaire, où il vécut avec beaucoup de regularité il s'attacha au Sisteme de Descartes Irreprehensible dans ses moeurs, il faisoit souvent l'aumo-ne, et il étoit très sobre tant sur le boire et le manger que sur

(a) dans d'autres manuscrits on trouve Mazerni

les Sommes.

Messieurs Voiri et lavaux, l'un Curé de Xa et l'autre de Bouzicourt (b) étoient ses confreres et les seuls qu'il frequentoient.

Rigide partisan de la justice, il poussoit quelques fois trop loin le Zéle qu'il avoit pour elle. En voicy une preuve; le Sieur de Thoüilly Seigneur de son village ayant maltraité quelques païsans, il ne voulut le recomman-der au prône. M. de Mailly archeveque de Rheims devant qui la contestation fut portée, l'y condamna; mais le dimanche qui suivit cette condamnation ce Curé montant en chaire se plaignit en ces termes de la

(b) Boutricourt.

Sentence du Prelat : „ Voici le sort
„ ordinaire des pauvres Curés de
la Campagne, les Archevêques
qui sont de grands Seigneurs les
„ meprisent et ne les ecoutent
„ pas, ils n'ont des oreilles
„ que pour la noblesse ; recomman-
„ -dons donc le Seigneur de ce lieu
„ et prions Dieu pour Antoine
„ de Thoüilly, demandons à
„ Dieu sa conversion, et qu'il lui
„ fasse la grace de ne point
„ maltraiter le pauvre et de ne
„ point dépoüiller l'Orphelin.
On dit que M. de Thoüilly étoit
un homme de fortune, et que ce
Curé étalla ses qualités ancien-
-nes et modernes.
Ce Seigneur present à cette
mortifiante recommandation
fit de nouvelles plaintes au

même Archevêque ; Celui-cy ayant fait venir le Sr. Meslier à Donchery l'y maltraita de paroles.

Il n'y a guères eu depuis d'autres événements dans sa vie dignes d'être rapportés ; il n'a possedé d'autres bénéfices que la cure d'Etrepigny.

Dans un voyage qu'il fit à Paris vers le tems que parut la premiere fois, le traité de Mr l'abbé Houtteville sur la Religion, le pere Damien amy du curé lui proposa de lire cet ouvrage, afin qu'il lui en dit son sentiment, le Sr. Meslier, consentit a condition qu'ils le liroient ensemble

Quelques jours après étant à diner chez ce Jesuite en la compagnie d'un jeune homme de ces esprits forts, qui le sont encore plus par vanité que par principes, la conversation roula sur le traité en question, ce jeune homme s'abandonnant à des pointes malignes, le S.r Meslier repliqua d'un grand sang froid, qu'il ne falloit pas avoir beaucoup d'esprit pour ferailler de la Religion, mais qu'il en falloit beaucoup plus pour la soutenir et la deffendre.

Ses principaux livres étoient la Bible, les memoires de Commines, un Montagne et quelques Peres : Ce n'est dans

la lecture de la Bible en des
peres qu'il puisa ses sentiments.
il en fit trois copies de sa
main, dont une fut portée à
M. Chauvelin garde des sceaux
de france ; le manuscrit original
a été adressé à M. Le Roux
Procureur et avocat au
Parlement de Mezieres.

Sur le verso d'un papier qui
sert d'enveloppe, il a écrit
J'ai vu et reconnu les abus, les
Erreurs, les vanités, les folies
et les mechancetés des hommes,
je les ai haï et détesté ; je n'ai
osé le dire pendant ma vie, je le
dirai au moins en mourant
et après ma mort, c'est afin
qu'on le sache que j'ai écris le
present mémoire, afin qu'il puisse

servir de temoignage de la verité à tous ceux qui le liront.

On a aussi trouvé chez ce curé un imprimé des traités sur l'existence de Dieu, et sur ses attributs, par M. de fenelon, et les Reflexions du pere Tournemine Jesuite sur l'athéisme et en marge il y à ses notes et ses reponses signées de sa main.

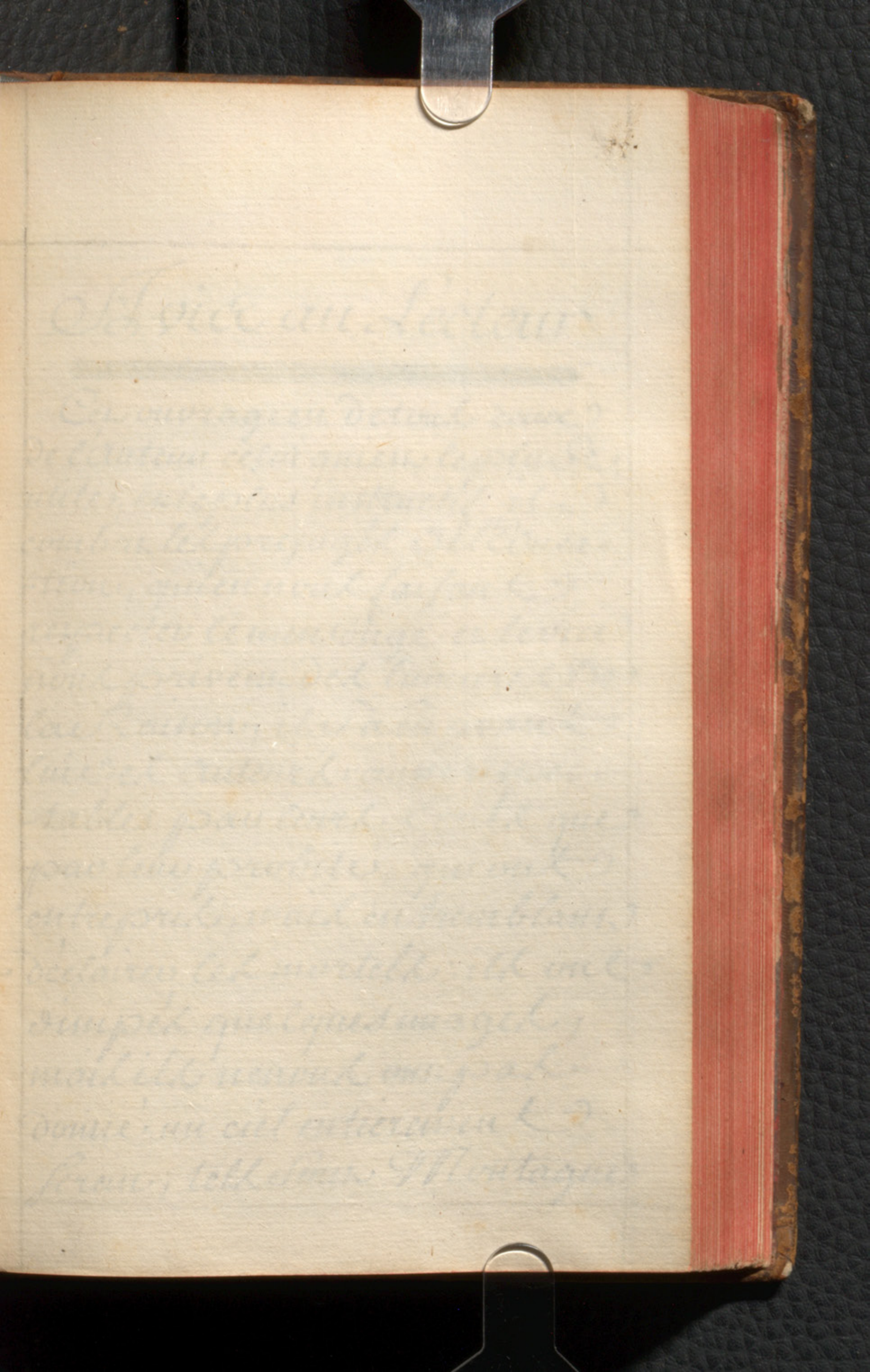
Il avoit écrit deux lettres aux Curés de son voisinage, pour leur faire part de ses sentimens; elles sont trop longues pour les rapporter dans cet abregé: il leur declare qu'il à consigné au greffe de S.te Menehoult justice de sa paroisse une copie de son écrit, mais qu'il craint qu'on ne le supprime suivant le mauvais usage établi d'empecher

que les peuples ne soient instruits et ne connoissent la verité.

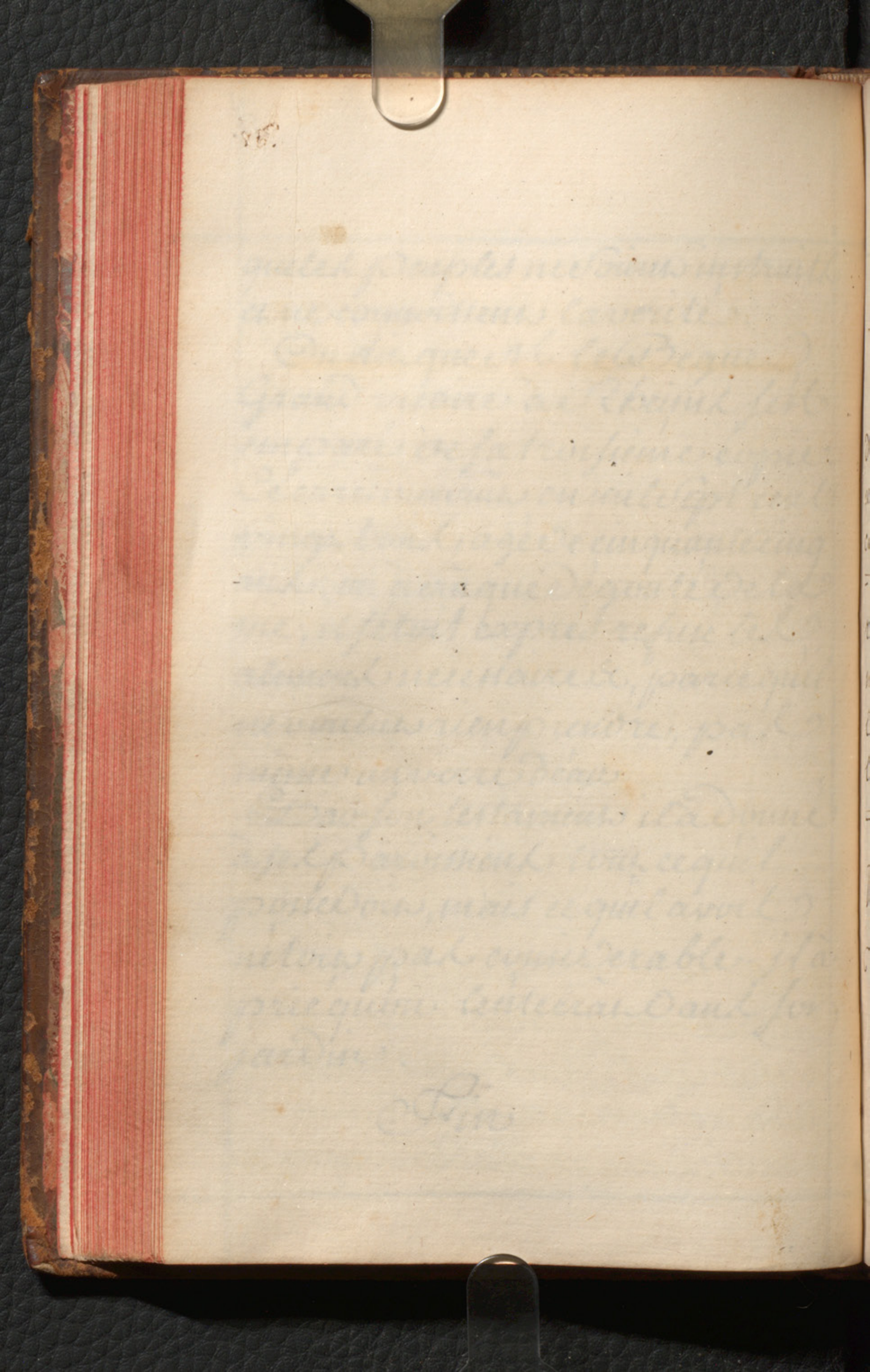
On dit que M. le Begue Grand vicaire a Rheims s'est emparé de sa troisieme copie. Ce curé mourut en mil sept cent vingt trois, agé de cinquante cinq ans; on a cru que dégouté de la vie, il s'etoit exprés refusé les aliments necessaires, parce qu'il ne voulut rien prendre, pas même un verre d'eau

Par son testament il a donné a ses Paroissiens tout ce qu'il possedoit, mais ce qu'il avoit n'etoit pas considerable. il à prié qu'on l'enterrat dans son jardin.

Fin



Avis au Lecteur



Avis au Lecteur

Cet ouvrage est de tous ceux de l'auteur celui qui est le plus utile, et le plus instructif. il combat les préjugés de l'Education, qui en nous faisant respecter le mensonge et le vice nous privent des lumieres de la Raison, il y a eu avant lui des auteurs aussi respectables par leurs Ecrits que par leur probité, qui ont entrepris, mais en tremblant d'eclairer les mortels : ils ont dissipés quelques nuages, mais ils ne nous ont pas donné un ciel entierement serein ; tels sont Montagne

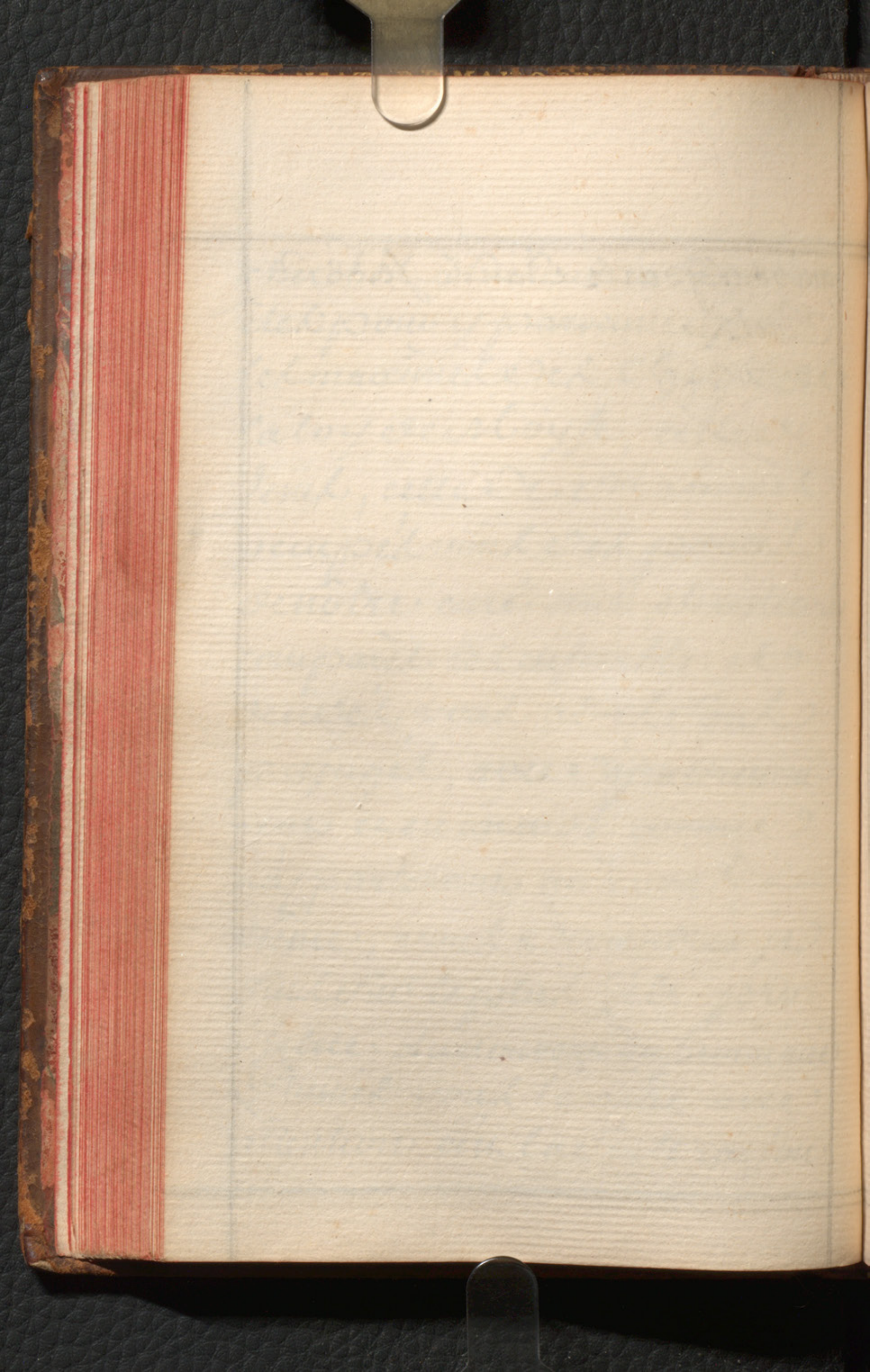
Spinosa en Baile, qui ont
été pour ainsi dire les pré-
-curseurs de ce nouveau Meme
Cet illustre personage
vous laisse des armes pour
foudroyer l'imposture qui vous
a precipités dans l'esclavage
ce n'est point un Moyse ambi
tieux un jesus rempli de ses
visions et de ses reveries,
un Mahomet cruel; non
c'est le seul et veritable Adam
qui n'a d'autre guide que la
raison, c'est enfin l'homme que
Diogene à si longtems cher-
-ché et qu'il n'a pu trouver
Ne soyez pas Mon cher
lecteur du nombre de ces
jeuneses qui avant de lire

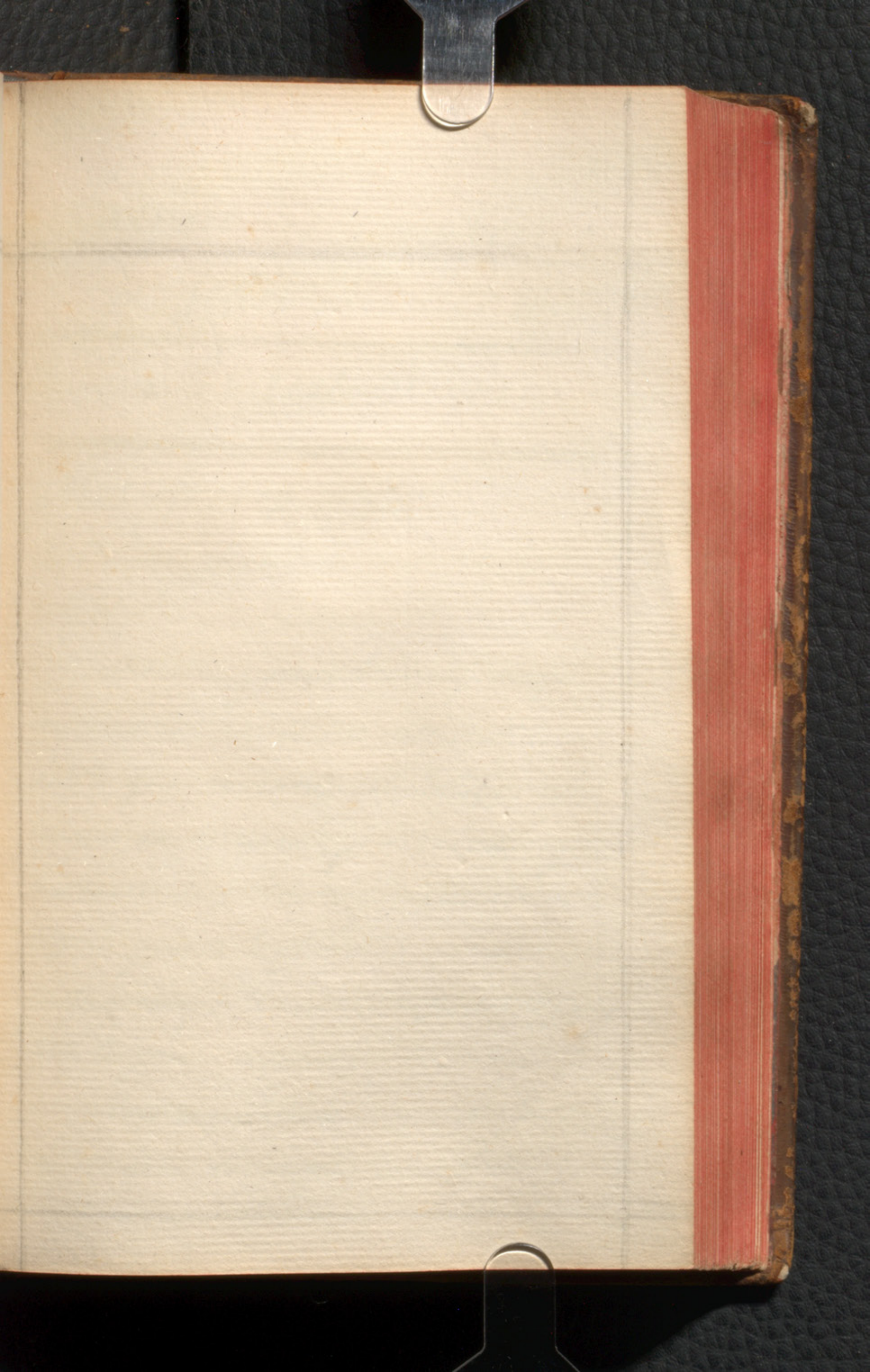
ses ouvrages, crient, ah! le detestable! ah! l'execrable! remontés s'il est possible à l'etat d'ignorance des deux enfans que Psammitichus Roy d'Egypte, qui vivoit 640. ans avant Jesus Christ avoit fait abandonner dans les forets et que deux chevres allaiterent (a) sortés tout jsolé de ces forets jgnorant les hommes et leurs jmpostures

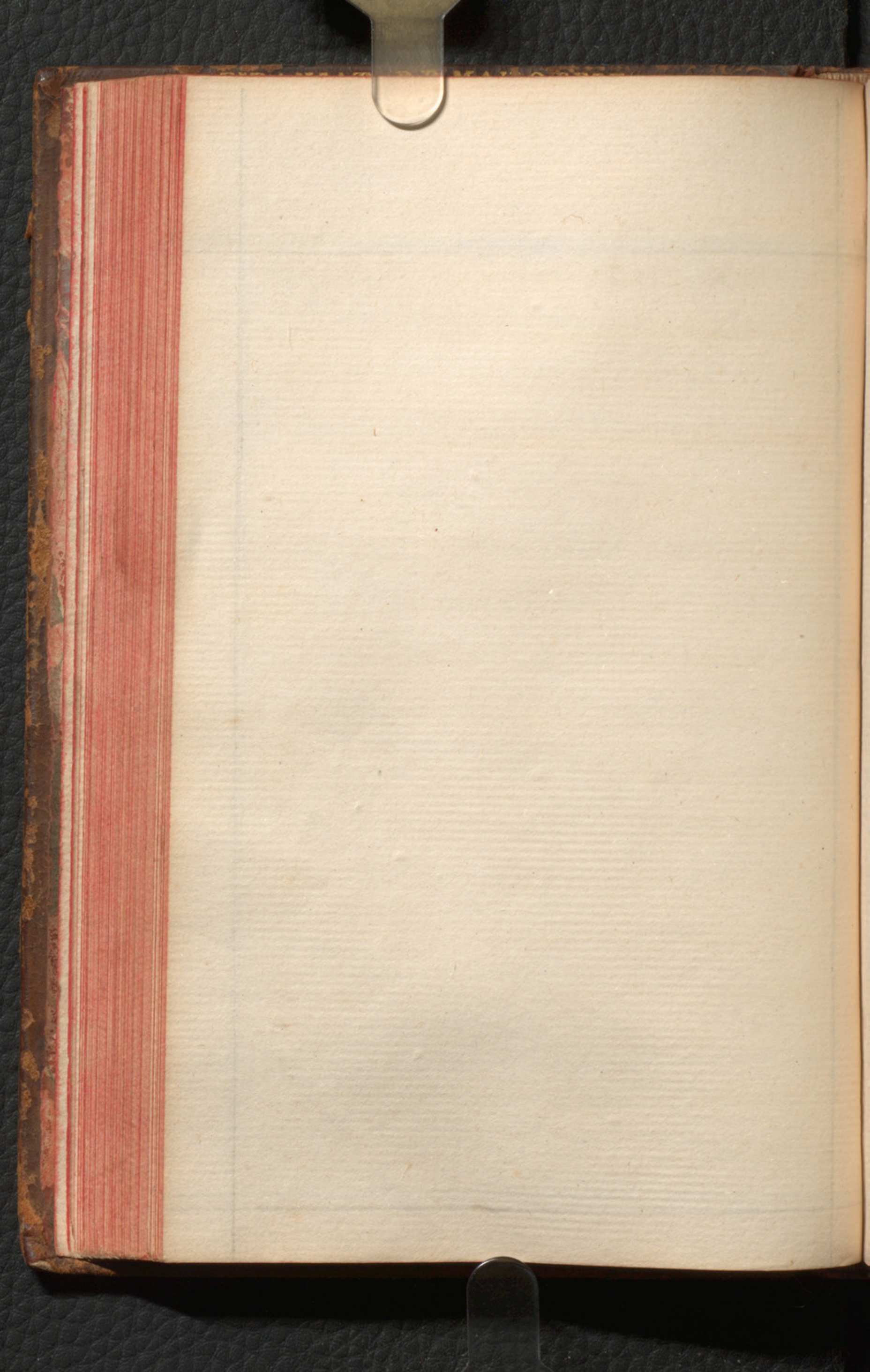
(a) Baile dans son Dictionnaire, dit que ce Prince pour decouvrir, quel étoit le plus ancien Peuple du monde, fit élever deux enfans de telle qu'ils n'enten-dirent parler personne; et parceque à l'age de deux ans, ils prononcerent le mot Beccus, qui signifioit le pain dans la langue de Phrigie il fallut que les Egyptiens cessassent de s'attribuer la premiere antiquité et la cedassent aux Phrigiens./.

cherchés à découvrir ce que vous
êtes; pour y parvenir lisés
les maximes des Egyptiens
la loy de Moyse, celle de
Jesus, celle de Mahomet
occupés vous des pensées
de notre curé anti christicole
comparés les ensemble et
decidés vous alors sans
prejugés, avec désinteressem-
-ent et en un mot comme
n'appartenant qu'à vous
meme, vous deviendrés je
crois le plus zelé pro-
-selite du nouveau missionnaire
Quittés vous l'écouter avec
attention c'est la seule raison

qui vous parle dans ses
Ecrits.







Extrait des Oeuvres de Jean Meslier &c.

Avant-propos.

Mes freres

Comme j'aurois beaucoup risqué pendant ma vie de dire mon sentiment sur le Gouvernement de la Religion et les moeurs des hommes, je vous laisse après ma mort un préservatif contre les erreurs, c'est un présent le plus cher que vous puissiez exiger de ma tendresse, sentez en tout le prix.

Voici ingenuëment ce qui m'a determiné à cet ouvrage. Sentant toute la

douceur de la paix, de l'équité et dela vérité, sources véritables de tout bien; je conçus une horreur indicible deladivision, du mensonge, de l'injustice et dela tyrannie, fléaux dela liberté qui est l'attribut essentiel del'homme et son unique félicité.

Dès ma plus tendre jeunesse je découvris la cause de tous ces maux; quoique mon état m'ait éloigné du monde, je peux dire cependant avec Salomon que, j'ai vu avec horreur l'impiété regner sur toute la terre, l'injustice assise à son coté, et ceux qui sont préposés pour rendre les hommes justes, marcher dans la voie de l'iniquité; j'ai vu les Docteurs et les Sages du siecle encenser l'erreur et la superstition.

Il ne suffit pas toujours de connoitre l'erreur pour l'abandonner; la

Religion par exemple a les Siennes, elles sont du nombre de celles qu'on ne quitte pas aisé=ment, puisqu'on ne le pourroit sans hazarder la perte de ses biens et de sa vie; l'interêt est l'unique mobile de l'homme terrestre.

La Religion du Monarque est toujours la plus Scrupuleusement suivie, parce qu'elle est la plus propre à l'ambition; comme les charges et les dignités dans tous les Etats sont l'ouvrage de la Superstition, il n'est pas éton=nant que les personnes qui les occupent, ne s'attachent point à dissiper les erreurs qui servent de fondation à leur élévation.

De plus la perfidie et la méfiance sont les appuis du mensonge, les Ministres de la vérité ne peuvent allumer son flambeau sans s'exposer à la trahison de leurs amis et de leurs freres mêmes.

Avant propos.

N'attendez pas, Mes freres, que pros=
=crivant toutes les Religions j'excepte la Chrétien=
=ne, celle ci comme les autres n'a puisé son
origine que dans les entrailles de l'erreur, —
désabusez vous, méprisez les discours de vos
sçavants interessés, méfiez vous de leur doc=
=trine, elle n'est pas moins absurde dans ses
dogmes que dans ses maximes: les Chrétiens
sont idolatres comme les payens, ils ne diffe=
=rent que de nom: laissez à vos Docteurs le
soin de préconiser la grandeur, l'excellence,
la sainteté des Mysteres, la certitude des
miracles: écoutez les tranquilement vous
menacer des peines eternelles ou vous pro=
=mettre des récompenses qui ne finissent point:
n'esperez ni ne craignez rien d'eux, toutes
ces fables sont l'ouvrage de la politique —
des séducteurs, de l'aveuglement des peuples;

l'ignorance de ceux-ci et l'autorité les soutiennent aux dépens dela raison.

Que je vous plains, Mes chers freres, dans votre aveuglement! ouvrez les yeux, la lumière se présente, profitez-en; voici comment victimes de l'autorité qu'on a usurpée sur vous, vous êtes devenus les adorateurs de ce qui ne mérite que votre mépris.

Je me rappelle le Souhait d'un homme qui sans avoir d'étude avoit beaucoup de bon sens; je souhaiterois, disoit-il, que tous les grands fussent pendus avec des boyaux de Prêtres; ce souhait est à peu près semblable à ce que pratiqua Ergaves Roi d'Ethiopie. LeRoi de Babylone fit la même chose aux Prêtres de Baal.

Peut on en effet user trop de rigueur contre des personnes qui abusent ainsi dela

bonne foi des nations? ne puniroit-on pas sévè=
=rement un charlatan qui mettant à profit
la crédulité du peuple, lui vendroit du poison
au lieu de bons remedes.

Vous voyez, Mes freres, mon désin=
=teressement; je ne sacrifie point ma croyance
à un vil interest; si j'ai embrassé une pro=
=fession si opposée à mes sentiments, ce n'est
point par cupidité; j'ai obéï à mes parents;
je vous aurois plustot éclairé, si j'avois pu
le faire impunément; vous êtes témoins de
ce que j'avance, je n'ai point avili mon
ministere en exigeant les rétributions qui
y sont attachées.

J'atteste le Ciel que j'ai souverainement
méprisé ceux qui se rioient de la simplicité
des peuples qui aveuglés fournissoient
pieusement des sommes considérables

pour acheter des prieres.

Combien n'est point horrible la plaisan=
=terie de Boniface VIII qui disoit : Nous
sommes enrichis par cette fable de Christ.
Jules III qui se mocquoit de sa propre dignité,
n'est pas moins détestable.

Je ne blâme point le mépris qu'ils
ont eu pour les mysteres superstitieux, mais
je déteste leur insatiable cupidité et l'infame
plaisir qu'ils ont pris à se railler de l'igno=
=rance de ceux qu'ils ont eu soin d'entretenir
dans ce triste etat d'aveuglement.

Qu'ils se contentent de vivre de leurs
richesses, mais qu'ils ne multiplient pas du
moins les erreurs, en abusant de l'aveugle
pieté de ceux qui par leur simplicité leur
procurent une vie si commode. Vous me
rendrez sans doute, MES freres, la justice

qui m'est dûe ; la sensibilité que j'ai temoigné pour vos peines, me garantit du moindre de vos soupçons. Combien de fois ne me suis-je pas gratuitement acquitté des fonctions de mon ministere ! combien de fois aussi ma ten=
=dresse n'a-t-elle pas été affligée de ne pouvoir vous secourir aussi abondamment et aussi souvent que je l'aurois souhaitté ! ne vous ai-je pas toujours prouvé que je prenois plus de plaisir à donner qu'à recevoir ?

J'ai evité avec soin de vous exhor=
=ter à la bigoterie, je ne vous ai parlé - qu'aussi rarement que j'ai pu de votre religion ; il falloit bien qu'en qualité de Curé je m'ac=
=quittasse de ce devoir ; mais aussi combien de fois n'ai-je pas gémi en moi même, lorsque j'ai été forcé de vous prêcher ces pieux mensonges que je detestois dans le coeur !

Avant-propos.

Quel mépris n'ai-je pas eu pour mon ministere et principalement pour cette Superstitieuse messe et ces administrations ridicules de Sacrements, sur tout lorsqu'il falloit le faire avec cette Solemnité qui attiroit toute votre piété et votre bonne foi ! que de remords n'a point excité dans mon coeur votre credulité ! mille fois prêt d'eclater j'allois desiller vos yeux, j'allois vous rendre à votre propre raison, mais une crainte supérieure à mes forces me contenoit soudain et m'a forcé au Silence jusqu'à ma mort.

Je me mets donc à present au dessus de toute crainte ; à couvert des entreprises de mes adversaires et de la vile cupidité de vos Prédicateurs Superstitieux, je vous expose hardiment les lumieres de la raison et de la vérité pour écarter, s'il est possible, les épaisses

ténebres où vous a plongé votre foiblesse et votre aveugle soumission.

Qu'on me traitte d'Impie, de Blasphé=mateur, qu'on fasse de mon corps ce qu'on voudra, toutes ces invectives que je n'entendrai ni ne verrai, affligeront le chimérique hon=neur de mes Parents ; que m'importe ? — vous êtes mes brebis, rien ne m'est plus cher que votre tranquilité et votre bonheur. Puissiez vous être sensibles à ma tendresse, et pratiquer par reconnoissance les avis que je vous donne.

D'ailleurs mon dessein est-il donc si odieux qu'il peut me faire des ennemis ? Je suis assuré que si mon ouvrage — passoit dans le public, il auroit pour le moins autant d'approbateurs que de censeurs ; Les gens d'esprit et d'une probité non—

équivoque l'applaudiroient ; le Magistrat lui même engagé par son ministere à le foudroyer, en deviendroit en lui même le Protecteur zèlé.

Il s'agit donc de tenir ma parole et de vous prouver évidemment qu'on vous entretient dans l'erreur : je vais vous donner des raisons si intelligibles que, pour peu que vous fassiez usage du bon sens, vous conviendrez qu'on vous en impose sur l'article de la religion, et que tout ce qu'on vous oblige de croire de foi divine, est indigne même d'une foi humaine.

Chapitre I.

Des motifs qui ont porté les hommes à établir une Religion.

Vouloir diviniser des loix purement humaines, c'est vouloir en imposer. Il est seur que toutes les religions ne sont que des inventions humaines ; que ceux qui les ont inventées, n'ont eu en vûe que de se faire craindre et respecter sous le nom et l'autorité de Dieu, et d'établir leurs ordonnances.

Cette proposition est du moins vraie à l'egard de plusieurs religions, ou bien il faudroit accorder que plusieurs religions

seroient instituées de Dieu, ce qui seroit absurde, etant toutes opposées et se condamnant réci=
=proquement. Si elles sont opposées, elles ne peuvent être vraies ni partir d'un seul et même principe qui est Dieu. Aussi les Catho=
=liques Romains ont ils eu la précaution d'anathématiser tout ce qui ne se rangeroit pas sous leurs étendarts. Ils ont dit qu'il n'y avoit qu'une vraie religion, que conséquem=
=ment ce n'est que dans la Catholique apos=
=tolique Eglise Romaine qu'on peut espérer son salut. Delà je conclus que la pluspart des Religions ne sont purement que des inventions humaines utiles à l'ambition de ceux qui vouloient à l'ombre d'une fausse piété prendre la domination sur les autres, et s'établir les Puissances sur la terre.

On déifioit anciennement ceux qui

excelloient en quelque rare talent, ou qui s'é=
=toient signalés dans leur patrie par quelque
service distingué. Montagne dit très judici=
=eusement à ce sujet que l'homme est bien
insensé, il ne peut (dit-il) forger un ciron,
et il s'avise de faire des Dieux; on peut lire
le reste dela citation, et consulter Pline sur le
même sujet Liv. 2. ch. 7. Montagne dit aussi
qu'il ne trouve rien de plus ridicule que
d'attribuer la divinité à l'homme; il continue
et finit sa réflexion en disant que cette
folie est le fruit d'une merveilleuse yvresse
de l'entendement humain.

On doit sans doute être surpris devoir
que ces erreurs se soient établies et soutenues;
il y a effectivement lieu de l'être: les person=
=nes qui ne jugent des choses que par l'exté=
=rieur, doivent être dans l'admiration; mais

les gens sensés qui examinent les choses, dé=
=couvrent aisément que l'ignorance des
peuples, l'autorité des grands sont le fonde=
=ment inébranlable du mensonge; ils sçavent
ce que peuvent entreprendre l'ambition, la
flaterie et l'hypocrisie, ils connoissent leurs
subtilités: le peuple d'ailleurs n'admire que
ce qu'il ne connoit pas; lui offre-t'on du
merveilleux? il l'adore: lui presente-t-on
du simple? il le méprise. Les imposteurs
ont beau jeu avec lui. Ceux ci forment des
fables merveilleuses, celui là les admire,
parce qu'il ne les comprend pas; desorte que
Montagne a fort bien pensé quand il
a dit que les choses inconnues sont le
champ de l'imposture.

Dans la naissance de l'Eglise Chré=
=tienne les Enchanteurs et les hypocrites

la troubloient beaucoup par diverses impos=
=tures, dit l'auteur des Chroniques. Il est
nombre d'autres témoignages que je pourrois
employer, mais qui seroient superflus.
Il suffit que j'aie comme démontré que les
religions ne sont qu'illusions, et que ce qu'elles
nous invitent à croire directement, n'est
que mensonge. Il reste donc à sçavoir si
parmi tant de religions il n'en seroit pas
quelqu'une qui émane directement de Dieu.

Comme il n'est point de secte qui ne
se croie établie sur la vérité, chaque sec=
=taire doit conséquemment prouver que sa
croyance est d'institution divine. Aussi
chacun d'eux s'efforce-t'il de prouver qu'il
est dans la bonne voie; mais le prouve-t'il
par des raisons si claires et si convaincantes
qu'on ne puisse en douter? Non, ils convien=

=droit même qu'il leur est impossible.

Il faudra conséquemment tenir pour certain qu'elles sont toutes d'institution hu=maine. Se pourroit-il en effet que ce Dieu si puisant et si sage eut négligé de revêtir ses loix des marques propres à les distin=guer du mensonge, et qu'il eut voulu per=mettre que la religion qu'il auroit donnée à certains hommes n'eut pas de caractere qui la distinguat de celles des imposteurs?

Les Chrétiens eux-mêmes se donnent bien de garde de s'engager à donner des preuves claires, non équivoques de la cer=titude de leur Religion. Comment le feroient-ils? ils ne le peuvent pas, je vais le prouver.

Ils sont depuis tant de siecles en contestation, ils sont si déchainés les uns

contre les autres qu'ils n'ont ménagé ni le feu ni le sang dans la recherche de la vérité; ces contestations cependant durent encore, ce qui ne seroit pas si quelqu'esprit éclairé de l'un ou de l'autre parti avoit donné des preuves claires et convainquantes de la vérité de sa religion; on ne se refuse jamais au convainquant, je parle des personnes sensées: reste donc que personne ne voulant se déclarer protecteur du mensonge, tout le monde seroit d'un unanime sentiment sur cette matiere, si les preuves avoient été con=vaincantes; mais elles ont manqué, cette disette est l'appanage de l'erreur, et c'est cette même disette qui a enhardi les imposteurs à soutenir hardiment les fables qu'ils ont inventées.

Chapitre II.

Des Erreurs de la foi.

Toute religion qui n'a pour fondement de ses mysteres et de sa doctrine qu'un principe d'erreur, n'est pas divine. Or toutes les religions, et principalement la Chrétienne, n'ont d'autre fondement; donc la premiere proposition est sans réplique. La seconde est que toutes les religions prennent pour fondement de leur doctrine et de leur morale un principe d'erreur, c'est la foi. Qu'est-ce que la foi? c'est une croyance aveugle mais ferme de telle ou telle loi, de quelques

révélations et de quelques miracles. Les Chrétiens conviennent sans doute que cette croyance est le fondement de leur religion, j'atteste la Section 6.e du ch. 8. du Concile de Trente: La foi, dit ce Concile, est le fondement et le commencement du salut. Mais cette foi n'est-elle pas aveugle, et ne croît-elle pas sans preuves? Les Croyants ont-ils jamais exigé des preuves de la certitude des Mysteres et des révélations? Non, puisque lors même qu'ils les auroient demandées, ils auroient été rejettés comme infideles. Une demande si juste n'a-t-elle pas banni de l'Eglise les Calvinistes et les Luthériens? Le premier et le plus sûr moyen selon les Chrétiens pour avoir une véritable foi, est de ne pas rechercher; c'est pourquoi les Prêtres et les Docteurs de cette loi répetent frequemment aux curieux cette menace si terrible, que Celui qui voudra

pénétrer dans les secrets de Dieu, sera opprimé par l'éclat de sa gloire. On les entend continuellement prêcher qu'il faut renoncer aux lumieres de la raison, toujours surveil=lants à captiver l'esprit des fideles, ils leur recommandent une foi aveuglément soumise.

Or il est évident qu'une telle foi est un principe d'erreur; on voit en effet les imposteurs se couvrir toujours du nom et de l'autorité de Dieu pour mettre en crédit leurs impostures; ils prétendent tous tenir leur mission de Dieu même. Quel désordre n'a pas causé et ne cause pas tous les jours cet esprit de secte. Les hommes entousiasmés du mensonge exercent toutes ces hostilités les uns contre les autres, pour prouver qu'ils ont chacun la vérité pour fondement de leurs mysteres et de leur doctrine. MON=

=tagne fait une réflexion très sensée Essais
pa. 408. elle se rapporte à celle de Juvenal
Saty. 15–36. on peut lire l'un et l'autre.

Mais peut-on sans insulter à l'idée
qu'on doit avoir de la divinité, faire Dieu
auteur d'une voie si trompeuse pour éta=
=blir ses loix? car en exigeant une foi —
aveugle Dieu auroit tendu des pieges aux
hommes, et leur auroit ouvert un chemin
à l'erreur comme à la verité. Peut-on,
sans blasphemer contre sa miséricorde, sa
bonté, sa justice, perfections inséparables
de l'être suprême, prêcher cette foi aveugle,
foi enfin mille fois plus funeste que cette
fatale pomme d'or que la Discorde jetta
dans l'assemblée des Dieux. Concluons-
que toutes les religions, n'ayant pour fon=
=dement que cette croyance aveugle, ne

peuvent être d'institution divine, delà qu'elles ne sont qu'humaines, qu'illusions et menson=
=ges. Je sçai que les Chrétiens se servent de quatre motifs de crédibilité ; ils tirent le premier dela pureté de leur religion qui condamne le vice, impose la pratique de la vertu. La vertu, disent-ils, est si pure qu'elle ne peut être que divine. Le second est tiré dela Sainteté de ceux qui l'ont embrassée, soutenüe jusqu'à répandre leur sang ; il n'est point en effet croyable, ajoutent-ils, qu'un si grand nom=
=bre d'illustres personnages eussent voulu abjurer les commodités dela vie, sacrifier leurs facultés et même leur sang aux il=
=lusions et à l'erreur. Le troisième est tiré de l'accomplissement des prophéties qui se trouve si vrai dans leur religion qu'on ne peut douter que les Prophètes n'aient été —

inspirés de Dieu à qui seul il appartient de lire dans l'avenir. Les miracles multipliés ont donné naissance au quatrième motif de crédulité ; tant d'aveugles, de sourds, de muets, de boiteux et de démoniaques guéris, tant de morts ressuscités, sont le plus fort argu=ment des Chrétiens en faveur de leur croyance.

Les erreurs qui dattent de long-tems sont dangereuses. Pic de la Mirandole, ce sçavant personnage n'a pu résister aux attraits séducteurs de ces pieux mensonges : aussi paroît-il surpris de ce qu'on peut douter de la vérité d'une religion si pure et si sainte ; l'apologie qu'il en fait est trop longue pour la rapporter. Réfutons ces quatre motifs.

1° C'est une erreur de croire que des preuves qui sont autant en faveur du

mensonge que de la verité, soient des témoi=
=gnages assurés de la vérité; or les arguments
des Chrétiens favorisent l'un autant que l'autre,
car toutes les religions prétendent avoir les
memes motifs de crédibilité; elles tendent toutes
à détruire le vice et à établir la vertu; de là
comme dans la religion Chrétienne, la pureté
de leur doctrine; elles ont eu de sçavants défen=
=seurs et de zélés Prosélytes qui les ont soutenues
au prix de leur sang; enfin elles fournissent
autant et d'aussi grands miracles que la reli=
=gion Chrétienne: les Mahometans et les
Indiens en sont aussi prodigues que les Chré=
=tiens, les Payens même sont plus fertiles
que les autres. Qu'on parcoure l'histoire, on
verra que le paganisme abonde autant en
merveilles que le mahometisme et le
Christianisme.

Montagne nous remet devant les yeux des miracles operés par Esculape en faveur des Romains affligés de la peste. Jadis on voyoit, dit-il, à Delphes un temple dédié a Apollon où il rendoit ses oracles; l'autel etoit accablé d'offrandes en actions de graces des bontés qu'il avoit pour ceux qui l'invoquoient.

Comme l'on n'a que l'histoire pour preuve de tous ces miracles et que les Chré=tiens n'ont que la Tradition, on conclud invinciblement que tous motifs de crédibilité ne sont point des témoignages assurés de leur institution divine; la conséquence paroit claire.

Rien de plus erroné que de regarder comme vrai des signes ou des effets qui peuvent partir du vice comme de la vertu, du mensonge comme de la vérité: or ces

motifs de crédibilité sont de cette nature, on le démontrera par la suitte par l'incertitude des miracles même.

On lit dans les Actes des apotres les mer=veilles de Simon le magicien; Tite Live, Tacite, Celse, Sparte, Strabon, Plutarque, Ovide nous racontent un nombre infini de miracles. Si nous sommes charmés dans Joseph l'historien de ce que la mer rouge se sépare pour laisser passer les Israëlites, nous admirons dans le même auteur la complai=sance qu'eut la mer de Pamphilie pour les macédoniens sous la conduite d'alexandre. Enfin nous lisons dans Moyse même que les magiciens de Pharaon entrerent en lice avec le prétendu Prophète inspiré de Dieu; celui ci ne faisoit rien que les autres ne fissent, il est vrai qu'il surpasse les autres d'un degré;

mais les Chrétiens sont-ils endroit de conclure de cette petite supériorité que Moyse étoit inspiré et que les autres étoient des imposteurs? dire, par exemple, que le premier qui a in=venté le moyen de diviser les jours en heures et en minutes, étoit un Séducteur, et que celui qui les a divisés en Secondes, est inspiré de Dieu, ce seroit sans doute une ridiculité mar=quée, et c'est là apparemment ce qu'on peut dire des Chrétiens, lorsqu'ils deffendent l'in=spiration de Moyse.

Comment se peut-il que, si Jesus Ch. avoit fait toutes les merveilles qu'on raconte, on ne lui ait pas rendu autant d'honneurs qu'à Simon le magicien à qui l'on érigea des Statûes avec des inscriptions? Si l'on doit quelque foi aux miracles, c'est à ceux du Paganisme qu'elle est dûe; ils sont faits

et rapportés par gens d'esprit et d'un mérite distingué; les autres au contraire sont l'ouvra=
=ge d'un homme ignoré et confondu dans le peuple; ils sont rapportés par des gens mer=
=cenaires, par des Pêcheurs c'est tout dire; avoüons donc que le Christianisme n'est que fanatisme, illusion et imposture.

Les historiens des miracles de Moyse racontent aussi ceux des Magiciens, ils disent expressément que ceux ci faisoient tout ce que faisoit Moyse à une exception près; donc s'ils méritent la foi des peuples touchant les miracles de Moyse, ils ne la méritent pas moins quand ils narrent les merveilles des Magiciens; donc ce merveilleux est égale=
=ment l'ouvrage de l'imposture et de la vérité.

Joseph, historien éclairé a sçu le cas qu'on devoit faire des miracles qu'on disoit

avoir été faits en faveur des Juifs, puis=
=qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire
ce qu'il voudra. Naudé dans son livre de
l'Apologie des grands hommes, et Montagne
n'en ont pas eu une idée plus avantageuse.
Des preuves plus convaincantes ne seront pas
déplacées; qu'on lise St. Matthieu, 24, 5, 11, 27.
St. Paul dans ses Epitres où il dit que Dieu
lui même envera l'esprit d'erreur.

Je remarque que tous les Prophètes
se condamnent réciproquement, ils se pros=
=crivent tous, ils anathématisent ceux qui
ajoutent foi à tout autre qu'à eux-mêmes,
par là ils se détruisent.

Michée a-t-il la témérité de contredire
Sedécias, il reçoit un soufflet; les Prophètes
de Samarie étoient en mésintelligence avec
ceux de Jerusalem, les uns et les autres se

disoient cependant inspirés de Dieu. Jezabel fait-elle mourir les Prophetes du Seigneur? Elie pour les venger fait périr quatre cens cinquante Prophêtes de Baal. Quoique Moyse et Jesus Christ voulussent passer pour les seuls Prophetes, Aaron cependant parlant de Moyse à sa Soeur Marie comment lui dit-il? Est-ce que Dieu ne m'a point parlé ainsi qu'à lui? Peut-on aprés cela exiger qu'on adopte ces pretendus motifs de crédibilité?

D'ailleurs il faudroit qu'on ne put dou=ter que ces miracles ont été faits, afin qu'ils pussent servir de preuves. Comment dissiper tous ces doutes? Est-on certain que les personnes qu'on dit les avoir racontés, soient auteurs de ces narrations? Est-on certain aussi qu'elles aient parlé avec désin=teressement et qu'elles aient été assez pénétrantes

pour distinguer le vrai d'avec le faux. Voila les conditions qu'on est en droit d'exiger de ceux qui demandent une foi sans reserve: ces conditions encore ne suffiroient point, il faudroit être assuré que ces narrations ont été fidelement transmises à la posterité et qu'elles n'ont point été corrompues, comme il arrive ordinairement.

Mais il est constant qu'on n'a aucune de ces certitudes; car quoiqu'on sçache le nom de Moyse, on ne sçait pas quelle a été sa probité, on doute même s'il n'avoit pas inventé des fables au lieu de vérités: qui sçait même si l'on ne pourroit pas dire hardiment de lui ce que Simon le Philosophe disoit de Platon: il l'appelloit souvent forgeur de miracles. Je ne doute point que les Chrétiens n'applaudissent la

Satyre de Simon; ceux qui ont la même idée de leur Moyse inspiré, n'ont point ~~d'autre~~ de plus grande certitude en faveur de celui ci que contre l'autre.

Qu'on se donne la peine de lire l'Espion Turc, on y verra le portrait qu'il fait de ce Prophête et de sa nation. Tacite convient et avoue que ce Philosophe prétendu divin avoit beaucoup d'ésprit; il rapporte l'exhortation consolante qu'il fit à ses freres, lorsqu'il fut avec eux chassé ignominieusement à cause de la lepre dont ils etoient affligés. Les Chrétiens rejettent ce trait d'histoire, où est donc la regle pour déterminer la foi? que faut-il croire?

Si l'on n'a aucune certitude des miracles faits par Moyse, ceux de Jesus Christ sont pour le moins aussi incertains; ils manquent comme les précédents de toutes les

conditions nécessaires pour les rendre authenti=
=ques ; les mêmes raisons qui démontrent
l'incertitude des précédents, servent à démon=
=trer l'incertitude de ceux ci.

On a reconnu les retranchemens, les
additions, les falsifications qu'on a faites dans
le narré des quatre Evangélistes, gens sans
caractere et sans aveu.

S.t Jérôme dit dans ses Prologues que
les Ecritures ont été corrompües par les personnes
entre les mains desquelles elles se trouvoient :
on peut lire ce Pere ; il s'étend beaucoup à ce
sujet, il prouve evidemment que l'Ecriture
est totalement falsifiée : lisez son Epître à
Paulin, son Prologue Galéate, sa Préface
sur les Paralipomenes, celle sur Job, sa Pré=
=face sur les Evangélistes au Pape Damase,
lisez ce quil a dit à Paul, à Eustachium

dans sa Préface sur le pseaume 4–14.

Esdras Prêtre de la loi se vante d'avoir corrigé et réüni en entier les prétendus livres sacrés de la loi, il les a divisés en vingt deux livres suivant le nombre des lettres hébraïques, il y en avoit, dit-il, beaucoup de perdus et beaucoup de corrompus.

Ce que St. Jérome et Esdras viennent de dire, m'autorise à conclure qu'il n'y a point de certitude en faveur des Ecritures; Esdras assure qu'il est vrai que s'il les a rétablis, ce n'est que suivant l'inspiration de Dieu, mais suis-je obligé de l'en croire sur sa parole? chaque imposteur en peut dire autant.

Tout le monde sçait que les livres de Moyse et des Prophêtes furent brulés du tems d'Antiochus, il en est peu qui échapperent à sa prudence.

Des Erreurs de la foi.

Le Talmud si respecté des Juifs, est regardé par les Chrétiens comme un tissu de visions et de rapsodies; les Pharisiens, la plus fameuse secte qui fut parmi les juifs, n'ad=mettoient que les cinq livres de Moyse, ils rejettoient les Prophetes; il y a une infinité d'autres falsifications et additions qu'on ne cite point.

Cela etant ainsi, et comme on ne peut le nier, je conclus qu'il n'y a point de certitude pour établir l'autorité qu'on donne à ces livres; les faits et les miracles qui y sont rapportés ne peuvent donc point prouver la verité d'aucune religion; et cela est d'au=tant plus vrai que les Chrétiens assurent qu'ils n'en ont d'autre certitude que celle que la foi leur donne: or nous avons donné une idée juste de cette foi; et par là nous

avons prouvé la foiblesse de la certitude qu'elle donnee.

Examinons si ces livres et les miracles qu'ils contiennent, ont quelque caractere dis=
=tinctif qui puisse soutenir l'idée que nous avons d'un être tout puissant.

1.° On ne voit pas d'érudition dans ces livres, tout y est bas et trivial; on y raconte la création du monde, la multiplication de l'espece; on y parle d'un paradis terrestre où l'on fait venir un serpent qui raisonne, qui séduit; ailleurs c'est une ânesse qui re=
=proche à son maître tous les mauvais traitemens qu'elle en reçoit; on n'y oublie point un déluge universel d'autant plus fa=
=buleux qu'il est eloigné de toute vraisemblan=
=ce; on y parle de la confusion des langues, de la division des nations et autres contes

rapportés d'un stile plat et commun indigne d'avoir pour lecteurs des gens de goût. On lit avec plus d'agrément l'histoire de Promethée, de la Boëte de Pandore, la guerre des Géants, inventés par les Poëtes que toutes ces narrations prétendues divines.

On n'y voit que des loix et des Ordon=nances, des cérémonies superstitieuses, des animaux dont on déclare les uns impurs, les autres dignes d'être sacrifiés.

On y voit l'histoire de plusieurs Rois qui parmi mille actions ~~barbares~~ basses et inutiles ont fait quelques actions d'éclat; falloit-il donc pour des histoires aussi fri=voles et si mal narrées être inspiré de Dieu? en verité on veut rendre la Divi=nité bien méprisable en la déclarant

auteur de ces platitudes.

On ne voit enfin dans ces livres Super=
=stitieux que les actions de quelques visionnai=
=res qui ayant affaire à un peuple grossier,
lui faisoient adorer leurs rêveries et leurs illu=
=sions. Il y a cependant dans ces livres quel=
=ques traits de morale assez bonne, comme
dans le livre de la Sagesse et de l'Ecclésiaste,
l'auteur du premier est pourtant assez incré=
=dule, et il paroit qu'il n'a jamais été persuadé
de l'immortalité de l'ame.

Mais si nous comparons les auteurs
qu'il a plû aux Chrétiens de nommer pro=
=fanes avec ces livres mystérieux, quelle
Supériorité de genie et d'érudition ne re=
=connoitra-t-on pas dans Xenophon, Pla=
=ton, Ciceron et tant d'autres qui se sont
distingués par leurs doctes écrits! les fables

même d'Esope seront toujours préférées par les gens de goût à ces grossieres et basses paraboles qu'on trouve repandües dans les livres saints; pourquoi? parceque en effet Esope instruit plus ingénieusement.

Si le stile grossier des livres saints et des Evangiles etoit inspiré, on n'y verroit point des contradictions manifestes; car outre le peu d'ordre qu'il y a dans la narra=tion des faits mal circonstanciés, il est aisé de penser que les Evangélistes se contredisent, en voici des exemples.

Matthieu fait descendre Jesus Chr. du Roi David par son fils Salomon jus=qu'à Joseph Pere de J. C. Luc au contraire le fait descendre de ce Roi par son fils Nathan jusqu'au même Joseph.

Autre contradiction plus manifeste et

plus absurde de la Généalogie, elle est fausse de tous cotés; on ne sçauroit raisonnablement faire descendre J. C. de David par Joseph, puis=quil est né d'une vierge qui n'a point cohabité avec Joseph; aussi St. Paul sentant la vanité de ces généalogies écrit à Timothée quil ne faut pas s'y arrêter, parceque ce sont des fables.

Matthieu parlant de la naissance dit qu'aussitôt quil fut né, le bruit s'en répandit dans Jerusalem, que les mages etoient allés l'adorer, et que herode craignant que cet enfant qu'on disoit Roi des Juifs, ne le détronât, donne soudain ordre d'exterminer tous les enfants nouveaux nés; que pour éviter la mort de ce divin enfant, Joseph et Marie furent en Egypte où ils resterent jusqu'à la mort du Tyran qui n'arriva que plusieurs années après.

Luc marque au contraire que les Parents de l'enfant demeurerent paisiblement pen=
=dant six semaines dans le lieu de la naissance, qu'il fut circoncis, et que Marie alla, lorsque le tems prescrit par la loi fut arrivé, se pu=
=rifier, que delà ils retournerent à Nazareth en Galilée, et que le Pere et la mere alloient tous les ans à la Pâque qui se celebroit à Jerusalem.

La contradiction me paroit assez sensi=
=ble, mais pour la rendre plus convaincan=
=te, ajoutons qu'il est étonnant que Joseph l'historien qui a écrit principalement les mauvaises actions d'herode, n'ait pas dit un seul mot d'un massacre aussi surpre=
=nant; ainsi l'on voit que ce trait est aussi fabuleux que le reste de l'histoire qui n'est qu'un tissu de contes rapportés par Matthieu.

Les Evangélistes se contredisent encore sur le tems écoulé depuis le baptême jusqu'à la mort de J.C. Car suivant les trois premiers, il n'y a que trois mois d'intervale entre la mort et le Bapteme du Messie; Jean au contraire met trois ans et trois mois.

En voici une qui n'est pas d'une petite conséquence: trois Evangélistes assurent que le Messie Baptisé, il fut soudain transporté dans le désert où il jeuna quarante jours et quarante nuits: Jean au contraire l'envoie deux jours apres son baptême en Galilée où il fait son premier miracle aux noces de Cana: La distance des lieux prouve encore cette contradiction. Ils se contredisent encore sur le lieu de sa première retraite; Matthieu chap. 4. vers. 13 le mene à Capharna en Galilée; Luc au contraire

le mene à Nazareth dont l'autre le fait sortir.

Ils se contredisent aussi sur le tems que ce Messie fut suivi de ses apôtres. les trois premiers Evangélistes disent que Jesus passant sur le bord de la mer de Galilée, il apperçut Simon et André son frere qui ayant vu plus loin Jacques et Jean son frere avec leur Pere Zebédée, il les appella, et qu'ils le suivirent. Jean prétend au contraire qu'André frere de Simon-Pierre fut le premier Prosélyte : ils se contredisent encore sur la derniere Cène qu'il fait avec ses apôtres ; les trois premiers disent qu'il institua dans cette cène le Sacrement de son corps et de son sang, Jean n'en fait aucune mention. Qu'on lise l'Exode 12. 18. le Lévitique 23. 5. les nombres 28. 16, on y trouvera des contradictions.

Ils se sont aussi contrariés sur le nombre des apparitions quils rapportent. Luc chap. 28. v. 16. parle de deux apparitions; Marc en annonce trois, Jean pour se distinguer sans doute en rapporte quatre.

Ils ne sont point d'accord sur le lieu de ces apparitions, Matthieu dit que ce fut en Galilée, dans les champs: Marc que c'étoit lors=quils etoient à table: Luc que c'étoit en Betha=nie où il les quitta en s'élevant; et Jean dit que c'étoit en Jerusalem dans une maison dont ils avoient fermé les portes.

Luc se contredit lui même sur l'Ascension de son Maitre; qu'on lise son Evangile et ses Actes, on verra qu'on n'en impose point. — Nous passons sous silence tant d'autres contra=dictions, en voila assez pour prouver la non inspiration divine de tous ces prétendus

Apôtres et Evangélistes.

Mais je voudrois bien sçavoir d'ailleurs ce qui peut avoir gagné la préférence aux quatre Evangélistes à tous les autres qui avoient comme eux narré les actions et la mission du prétendu Messie. On ne peut contester qu'il n'y ait eu autant d'Evangélistes que d'Apôtres. Lisez Théodoret livre 2. des hérétiques, St. Innocent Epître 3e., St. Ambroise sur la Préface de l'Evan=gile selon St. Luc, Clement Alexandrin liv. 7. chap. 6. Quelle certitude plus convaincante avoit-on de l'inspiration des quatre Evangélistes que de celle des autres.

Si l'on a supprimé les derniers parceque les auteurs se vantoient faussement d'être inspirés, ou que réellement inspirés de Dieu leurs narrations avoient été falsifiées, quel témoignage non équivoque a-t-on de la

verité des quatre premiers? Les Chrétiens restent sans réplique quand on exige d'eux quelque réponse; en ce cas leur silence nous met en-droit de tirer cette conséquence, qu'il n'y a point de preuve assurée pour distinguer les Evangé=listes vrais d'avec les imposteurs. Ils ont cepen=dant un subterfuge, mais il est si foible qu'il ne mérite point d'être ~~répliqué~~ réfuté; neanmoins puisque nous l'avons present, réfu=tons-le.

L'Eglise, disent les Chrétiens, toujours éclai=rée des lumieres du St. Esprit a discerné les livres vrais d'avec les apocryphes; elle l'a déclaré elle même dans le troisieme Concile de Carthage sous le Pape Sirice au Canon 47. vers l'an 397. Le Concile de Trente a aussi fait choix des Livres, et pour preuve de l'inspiration des uns et de la non inspiration des autres qu'a-t-il

dit ? Il nous a plu et nous plait. Certes si un tel prononcé suffit pour témoigner la vérité, on peut hardiment dire que tous ceux qui regnent en sont necessairement dépositaires, et je demande si penser ainsi ne seroit point une extravagance.

Voyons si un homme raisonnable peut et doit même ajouter foi aux prétendus miracles, je prouve qu'il ne le peut pas, ni consequem=ment ne le doit pas.

On ne doit penser d'un être souverainement parfait que ce qui peut convenir à ses perfections ; or est il raisonnable de penser que Dieu se repaisse de sang et de chair, et qu'il fasse des miracles en faveur d'un peuple aux dépens de la vie et de la désolation des autres peuples de la terre ? - Convenons qu'une telle idée de la Divinité n'est pas tout-à-fait juste : elle est cependant comme allouée à la croyance des miracles qu'on nous

raconte tous les jours. Le vieux Testament en est rempli, il nous represente toujours un Dieu plein de complaisance pour un peuple rebelle à qui il sacrifie dans une nuit quarante cinq mille hommes. Qu'on lise le chap. 12. de la Genese, on y verra les promesses que Dieu fait à Abraham; il l'invite à quitter ses Parents et son pays. Dans un autre endroit il rend visite au même Patriarche, il fait alliance avec lui, et lui promet une postérité aussi nombreuse que les grains de la poussiere qui sont sur la terre; la métaphore est un peu outrée, il n'importe, il faut la croire: il continue en lui disant la maniere dont il prétend que sa postérité en agisse à son egard; qu'on consulte la Bible.

Dieu confirma par serment les mêmes promesses à Isaac et à Jacob premiers descen=dants d'Abraham, Gen. 12. c'est aussi ce qui a

donné aux Juifs comme descendants de ces Patri=
=arches le nom de Peuple choisi de Dieu.

Si vous obéissez à la voix de Dieu, disoit
Moyse au peuple choisi, il vous bénira, vous
serez exemptes de maladies, exod. 19. 5. 6. Il leur
deffend principalement de faire alliance avec les
autres peuples; il les exhorte au contraire à les
exterminer, et la raison qu'il leur donne de cette
morale sanguinaire, c'est que, dit-il, vous êtes
saintes et que vous etes le peuple de Dieu,
même chap. 19. de la Genese.

Cette préférence est d'autant plus injuste
qu'elle est trop marquée; car Dieu en se compor=
=tant ainsi ne choisit qu'un peuple préférable=
=ment à tous les autres, quoiqu'il soit le Pere
divin de ceux-ci comme de ceux là.

Qu'on ne se rejette point sur l'indépendance
de Dieu en disant qu'il est le maitre de ses

bienfaits, qu'il peut en combler les uns et en pri=
=ver les autres; est-il de raison plus vaine? car
si Dieu est véritablement l'auteur de la nature
et des hommes, il doit tous les aimer egalement
et leur faire du bien.

Celui qui donne l'etre, doit donner le bien
être, à moins qu'on n'aime mieux avancer que
Dieu a créé certains hommes exprès pour les rendre
malheureux; on sent qu'il est infame d'avoir
une telle idée de la Divinité.

De plus si les miracles du vieux et du nou=
=veau testament etoient vrais, Dieu paroitroit
avoir été plus occupé à punir des fautes legeres
que des crimes énormes; à accorder aux hommes
plustôt des minuties que leur unique et principal
bien; il auroit été plus sensible à leurs petits
besoins qu'à leurs pressantes nécessités, ce que
l'on va prouver tant par les miracles qu'on

lui attribue que par ceux qui auront été plustot l'objet de ses soins et qu'il n'a cependant point faits.

Quels sont les miracles de Dieu pour Moyse? Il a changé son bâton en serpent, ce serpent en bâton: il a changé des eaux en sang: il a ra=vagé par la grêle des Royaumes entiers en faveur d'un peuple méprisable par son ingra=titude et sa grossierté: il a fendu les eaux de la mer pour faire passer un peuple et en engloutir un autre; il a fait tomber la manne du ciel pendant quarante ans: il a tiré de l'eau d'un rocher: il a fait venir de delà les mers une quantité prodigieuse de cailles: il a conservé pendant son exil les souliers et les habits du peuple; enfin du tems de Josué il a ar=rêté le soleil pendant un jour.

Voila assurément une bonne partie de

ses miracles ; mais à quoi tendent-ils ? à faire sortir ce peuple de l'Egypte, à le mettre en pos=
=session de la terre promise.

Il est marqué dans la Genese, 16, 7. 9. que Dieu consola par un Ange la servante d'Abra=
=ham qui avoit été congédiée ; qu'il apparut lui même à Abimelech pour l'avertir de ne point toucher la femme qu'il avoit prise, par=
=ce qu'elle appartenoit à Abraham ; que Dieu fit avertir Loth de l'embrasement de Sodome, qu'il envoya deux anges aux Pere et mere de Samson pour leur dire qu'ils auroient un fils qui ne boiroit ni vin ni biere ; que Dieu envoya un Ange pour exterminer dans une nuit 185 mille hommes qui assiegeoient Jeru=
=salem ; que cinquante mille autres qui moissonnoient dans les champs de Betzame furent tués pour avoir regardé l'arche qui

paroit sur un chariot; que Dieu pour punir David de l'imprudence qu'il avoit eue de faire nombrer ses Sujets, en avoit fait mourir par une peste plus de soixante et dix mille.

Il paroit que Dieu auroit fait un tres mauvais usage de sa puissance, puisqu'il ne s'en seroit servi que pour ravager les Roy=aumes, qu'il auroit été plus occupé du bien temporel de son peuple que de sa perfection qui auroit été son plus grand bien; puisque tous ses miracles ne tendroient qu'à le mettre en possession de la terre promise. On passe le reste de la conséquence, on n'a qu'à remonter à la proposition: ajoutons une réflexion.

Quoi! Dieu auroit envoyé un Démon pour séduire le premier homme et le rendre coupa=ble d'une faute qui seroit punie dans toute sa postérité, et le même Dieu au contraire

auroit envoyé à Abimelech un ange pour l'empêcher de commettre une galanterie avec une femme étrangere! cela n'est pas croyable.

Passons aux miracles du nouveau Testament. Les miracles du nouveau Moyse consistent en guérisons de Boiteux, de Sourds, de Paralytiques, de Muets; en résurrections de morts et autres contes semblables.

Ces miracles sont multipliés à l'infini dans les Evangélistes en faveur de leur héros dont ils narrent l'histoire; mais ils le sont beaucoup plus dans ceux que les Chrétiens ont faits à la loüange de leurs Demi-Dieux. On lit dans ces livres que ces Bienheureux hypocrites chassoient les Démons au seul nom de Jesus, qu'ils commandoient aux Elements, qu'ils n'avoient qu'à vouloir et qu'ils étoient obéïs, que Dieu leur conservoit, même après leur mort,

ce pouvoir ; qu'il leur permettoit de rendre la santé à ceux qui alloient sur leurs tombeaux respecter leurs cendres ; ce pouvoir se commu=
=niquoit même à leurs habits, aux instruments qui avoient déchiré leurs corps.

Il est dit, par exemple, de St. Pierre, actes 5. 15. que son ombre guerissoit les malades qu'on portoit dans les rües où il passoit ; on dit aussi que les chaines qu'il a portées à Jerusalem ont opéré de grands miracles.

Que de prodiges n'a point fait la croix sur laquelle J. C. expira ! on dit qu'elle fut trouvée trois cens ans après sa mort, qu'on la distingua de celle des deux larrons qui avoient été condamnés au même supplice, par la résurrection de plusieurs morts ; on assure que cette croix ne diminue point malgré la dis=
=tribution qu'on en fait aux Pélerins qui vont

l'adorer. Mais la chaupette de St. honoré, chose etrange! n'a-t-elle pas ressucité un mort? Combien de merveilles n'ont point fait, si l'on en veut croire les Chrétiens, le bâton de St. Pierre, de Jacques, de Bernard, la corde de françois, le Bâton de Jean de Dieu, la ceinture de la Mag=deleine! St. Gracilien par l'efficacité de l'o=raison ne fit-il pas reculer une montagne — qui l'empêchoit de bâtir une Eglise?

Nos Chrétiens n'ont ils pas vu l'âme de St. Benoit revêtue d'un manteau monter au Ciel? St. françois ne commandoit-il pas aux hirondelles, et les poissons et les lievres ne se jettoient-ils pas dans ses mains? On lit quel=que part dans une légende que St. Germain Evêque ressuscita un âne; il est étonnant qu'on n'en celebre pas la fête: on ne les rapporte point tous, car ils sont aussi multipliés que les

sables de la mer. D'ailleurs on en verra une quantité suffisante dans le parallele suivant, ce qui achevera de prouver que tous ces prodiges ne sont que pieuses impostures. Voici ce que dit un Chrétien judicieux auteur de l'Apologie des grands hommes.

Tous les historiens (dit-il, Tom. 1. pag. 13) excepté ceux qui sont parfaitement héroïques, ne nous représentent jamais les choses telles qu'elles sont; ils les mas=quent d'un visage etranger, et il continue ses réflexions.

Or on ne pourra douter que ces mira=cles sont des impostures, si l'on prouve qu'ils sont entierement conformes à ceux des Payens; rien cependant de plus facile, com=mencons ce détail, il est nécessaire, puisqu'il est convaincant.

Si les Chrétiens disent que leurs Saints avoient reçu de Dieu le pouvoir de faire des miracles, les Payens assurent que les filles d'Avius Grand-Prêtre d'Apollon avoient reçu de Bacchus le pouvoir de changer ce qu'elles voudroient en bled, vin &c. Ils assurent aussi que les Nymphes qui avoient elevé Jupiter reçurent de lui une corne de la chevre qui l'a=voit alaité, que cette corne etoit pour elles la Corne d'abondance.

Si les premiers attribuent à leurs Saints le pouvoir de ressusciter les morts, les Payens avoient avant eux attribué à Atalide fils de Mercure le pouvoir de vivre, mourir, ressusciter aussi souvent qu'il vouloit; ils disent qu'Esculape fils d'Apol=lon avoit ressuscité Thésée, et qu'Hercule avoit aussi ressuscité Alceste femme d'Ad=

=mete Roi de Thessalie.

S'ils disent que Christ est né d'une Vierge, Les Payens en disent autant de Remus et Romulus nés d'Ilia ou Sylvia vestale; ils en disent autant de Mars et de Vulcain et autres : n'assurent-ils pas aussi que Minerve avoit été conçue dans le cerveau de Jupiter et qu'elle en etoit sortie armée. Si les Saints ont fait sortir des eaux des rochers, Minerve a fait jaillir une fontaine d'huile pour récompenser ceux qui lui avoient dédié un temples.

Si les Chrétiens se vantent d'avoir reçu du ciel l'image de Notre-Dame de Liesse et de Lorette, la S.te Ampoulle, la Chasuble que S.t Ildephonse avoit reçu de la Vierge; les Payens ont reçu un boulier sacré pour la défense de Rome, comme

les Troyens avoient reçu du Ciel leur Pal=
=ladium qui vint prendre place dans le —
temple dédié à Pallas.

Si le Christ et plusieurs Saints ont été
vus monter glorieusement au Ciel, les Payens
avoient vu Romulus glorieux après sa mort,
ils assurent que Ganimede fut transporté au
ciel par Jupiter et qu'il en fit son Echanson;
La chevelure de Bérenice consacrée au tem=
=ple de Vénus fut portée au Ciel; l'âne de
Silene ne le fut-il pas aussi?

Si les Chrétiens soutiennent que les corps
des Saints sont miraculeusement privés de
corruption, et qu'on les a trouvés par révélation
divine; les Payens en disent autant des corps
d'Oreste retrouvé par l'avertissement de l'oracle;
s'ils assurent que les Sept dormants dormirent
pendant 177 ans dans une caverne, les Payens

en disent autant d'Epimenides qui dormit pendant 57 ans dans un semblable lieu. S'ils assurent que plusieurs têtes de leurs Saints ont parlé après avoir été séparées du corps, les Payens en assurent autant de la tête de Gabienus qui chanta un long poëme après avoir été séparée de son corps.

S'ils vantent beaucoup les tableaux des guérisons qu'ont operées leurs Saints, et dont les Eglises sont ornées; ne voyoit-on pas au=trefois dans le temple d'Esculape un nombre infini de tableaux des guérisons miraculeuses qu'il avoit faites.

Qu'ils ne chantent pas si haut ce fameux miracle en faveur d'Isaac, lorsqu'il parut un Belier pour être immolé à sa place, car — Diane envoya une Biche pour être immolée à la place d'Iphigénie.

S'ils disent que Joseph fut averti par un Ange de fuir avec Marie et Jesus en Egypte; les Payens soutiennent que Simonides reçut également des avertissements miraculeux qui le mirent à couvert de plusieurs dangers.

Le Cheval Pegase ne fit-il pas en tapant de son pied contre un rocher jaillir une fontaine, miracle aussi merveilleux que celui de Moyse qui fit sortir d'un rocher une fontaine en le frappant de son bâton.

Si Vincent ferrier a revivifié un corps taillé en pieces moitié cuit moitié brulé, les Dieux de la fable n'en firent ils pas autant en faveur de Pelops fils de Tantale Roi de Phrygie, que son Pere avoit tué et fait servir aux Dieux qu'il régaloit chez lui.

Si les Chrétiens disent que plusieurs saints ont été miraculeusement nourris, les Payens

assurent que Ceres nourrit miraculeusement Triptoleme d'un lait divin; que Phænée fils de Mars etoit sorti du ventre de sa mere deja morte, et que cependant il fut nourri de son lait.

S'ils assurent que plusieurs de leurs Saints ont addouci la férocité des bêtes les plus sau=vages; les Payens disent d'Orphée qu'il at=tiroit par son chant et par l'harmonie de ses instruments les Tigres, les Lions, les Ours, les Montagnes et les Rivieres.

S'ils disent que les murailles de Jericho tomberent par le son des trompettes, les Payens disent que celles de Thebes tomberent par le son des instruments d'Amphion.

Cette conformité est sans doute assez convaincante contre les Chrétiens; car s'ils regardent qu'on ne doit point ajouter foi aux

miracles des Payens, on leur répondra qu'on ne doit pas une foi plus solide à ceux du Christi=
=anisme, puisqu'on n'a pas de preuves plus certaines dela vérité des uns que dela certitude des autres.

Je remarque que M. De Fenelon qui a très profondément écrit sur l'existence de Dieu, n'a sans doute point eu une idée bien avanta=
=geuse de tous ces miracles, puisqu'il n'a pas daigné s'en servir dans ses preuves.

Les Manichéens et les Arriens ont assez fait voir le cas qu'ils en faisoient, ils en ont fait des badinages, et voila tout.

Mais pour mieux démontrer la fausseté des miracles, voyons s'ils répondent à l'idée qu'on peut avoir d'un Dieu ; pour cela il ne faut point perdre de vûe ce que les Chrétiens supposent pour fondement de leur doctrine.

Ils avancent que Jesus Christ est un Dieu tout puissant qui par un excés de son amour pour les hommes a pris leur forme pour les délivrer de la dannation éternelle à laquelle ils etoient condamnés par la faute d'Adam leur premier Pere, et pour les réconcilier avec le Pere Eternel, et c'est, disent-ils, ce que le Christ a fait en expirant sur la Croix.

C'est sur ce fondement aussi que le fils de Marie disoit que Dieu avoit tant aimé le monde qu'il avoit sacrifié son propre fils, afin que celui qui croiroit en lui, ne perit jamais. Ce n'est pas, continue-t-il, que Dieu voulut perdre le monde, qu'au contraire il y a envoyé son fils pour le rachepter. Je suis, dit-il, le bon Pasteur, tout bon Pasteur donne sa vie pour la conservation de ses brebis. Il disoit ailleurs, Je suis venu pour

sauver ce qui etoit perdu. C'etoit donc aussi — pour sauver tous les hommes qu'il etoit venu; et c'est pourquoi il est dit ailleurs que La grace de J.C. est ouverte à tous les hommes, pour qu'ils renoncent à l'impiété et aux desirs du siécle. Aussi chante-t-on tous les jours dans ces mys=teres Qui propter nos, et ces autres paroles, Qui tollis peccata &c. Il est par là évident que la principale fin de Dieu qui l'a envoyé, et de J.C. qui est venu sous la forme humaine, etoit de sauver le monde et d'en oter le péché, les Chretiens en conviennent.

Or on ne voit aucun effet de cette préten=duë rédemption; on ne voit point non plus que le péché soit oté du monde, au contraire on voit le vice se multiplier, les hommes se vau=trer dans l'iniquité. Voit-on un meilleur ordre, de meilleures moeurs chez les Chrétiens que chez

les autres peuples? Il n'y a par conséquent point d'apparence qu'il y ait depuis cette rédemp=
=tion plus d'ames sauvées qu'auparavant.

Quoi! un Dieu Tout puissant se seroit occupé à guérir de simples infirmités corpo=
=relles, et il n'auroit point obvié aux maux spirituels! c'est-à-dire qu'il n'auroit point guéri les ames des hommes? Un Dieu si bon auroit voulu miraculeusement préserver des corps morts de pourriture, et il n'auroit point préservé de la contagion du peché les ames d'une infinité de personnes qu'il seroit venu rachepter au prix de son sang?

Chapitre III.

Des Visions et des Révéla=
=tions.

Parcourons les visions et les révéla=
=tions sur lesquels les Chrétiens fondent et
établissent la vérité de leur religion ; elles
sont telles que quiconque en auroit présen=
=tement de cette espece, serviroit de mépris
et de risée au reste des hommes.

Dieu, disent les saints livres, ayant ap=
=paru à Abraham, lui dit de sortir de
son pays (c'étoit la Chaldée;) quittez tout,
allez vous en dans le pays que je vous

montrerai : Abraham obéit, Dieu lui apparut encore, Gen. 12. 1. Voici, lui dit-il, le pays que je vous destine. Abraham lui eleva un autel, Dieu lui apparut une troisieme fois, et lui marqua la grandeur du pays qu'il de=voit occuper ; il lui donna tout ce pays qui est depuis l'Euphrate jusqu'au fleuve d'Egypte.

Abraham agé de 99 ans eut encore une vision, Dieu lui dit : Je suis le tout puis=sant, marchez droit ; or voici mon alliance ; vous circoncirez tous vos enfants mâles au bout de huit jours, ce sera la marque de mon alliance. Soudain Abraham se circoncit lui et tous les enfants mâles de sa maison. Abraham etant mort, Isaac son fils eut une vision dans laquelle Dieu lui renouvella toutes ses promesses, et Isaac lui eleva un autel.

Isaac mort, Jacob son fils allant en mésopotamie pour prendre une femme qui lui convint, fit une marche si forcée pendant le jour que se sentant fatigué le soir, il se reposa et s'endormit. Il vit pendant son sommeil une échelle qui portoit depuis la terre jusqu'au Ciel, un nombre infini d'anges qui s'amu=soient à monter et à descendre de cette échelle. Il lui sembla voir Dieu au premier échelon qui lui disoit : Je suis le seigneur, le Dieu d'Abraham, d'Isaac votre père, et il lui re=nouvella les promesses. Jacob s'éveilla en sursaut et s'écria dans son enthousiasme fa=natique : Quoi, Dieu est ici, et je ne le sçavois pas ! Ce lieu est terrible, c'est la maison du Seigneur et la porte du Ciel. Il se leva et dressa un autel sur une pierre ; il y répandit de l'huile, et promit à Dieu que, s'il revenoit

sain et sauf, il lui offriroit la dixme de tous ses biens.

Mais de toutes les visions, celle ci est la plus digne d'un Dieu. Ce Jacob gardant un jour les troupeaux de Laban son beau-pere, avec qui il etoit convenu que tous les agneaux de diverses couleurs lui appartiendroient, extrêmement attaché à son interêt, et ayant sans doute l'âme plus portée à la terre qu'aux choses célestes, il vit dans son sommeil, dit l'historien, que les mâles sautoient sur les femelles, et que celles-ci produisoient des petits de diverses couleurs. Dieu non content dans cette vision de lui prouver combien ses interêts lui etoient chers, lui conseilla de sortir de son pays et de s'en retourner dans le sien, attendu, disoit-il, qu'il voyoit la mauvaise foi de Laban. Jacob donc qui ne s'endormoit point

sur ses interêts profita de l'avis céleste; il sortit de ce pays et s'en retourna dans le sien avec toute sa famille. Il rencontra pendant la nuit un inconnu qui l'attaqua; Jacob etoit robuste, il avoit à deffendre non seulement sa vie, mais encore les petits profits qu'il avoit faits chez Laban. Il combattit avec vigueur jusqu'au jour; le succez du combat fut incertain, la vic=toire ne se déclara point: l'adversaire voyant qu'il avoit affaire à un homme qui sçavoit se deffendre, lui demanda son nom: Je m'appelle Jacob: ce n'est pas votre nom, répondit l'in=connu, vous vous appellez Israël, car depuis que vous vous êtes deffendu contre Dieu, à plus forte raison vous vous deffen=drez contre les hommes. Gen. 32. 24. 28.

Voilà quelles sont à peu prés ces révé=lations, ces visions prétendües divines; je

demande quelle apparence de Divinité on peut trouver dans des Songes aussi grossiers. Si quelqu'Allemand ou quelque Suisse passoit en france et qu'il nous dit qu'ayant épousé dans un pays étranger la fille d'un Propriétaire d'un troupeau nombreux à condition que les agneaux qui seroient de diverses couleurs lui appartien=droient, il avoit eu une vision dans laquelle Dieu lui avoit fait voir les mâles sauter sur les femelles, et les femelles produire des agneaux de diverses couleurs; si ce même allemand ou Suisse après avoir parcouru de beaux Royau=mes nous disoit qu'ayant vu un Dieu en songe, il lui avoit dit de quitter son pays, parce qu'il lui destinoit la france, que ce même Dieu lui avoit promis de faire alliance éternelle avec lui, et autres sottises de cette nature, je demande en bonne foi ce qu'on penseroit de

cet étranger, ne crieroit-on pas au fou, au Visi=
=onnaire; mais peut-on juger autrement des
visions d'Abraham, Isaac et Jacob? quelle
preuve peut-on donner du contraire.

Les Chrétiens font aussi Dieu auteur des
Sacrifices des animaux, des autels, de la consé=
=cration des Prêtres. Ils disent: Dieu ordonna
d'écorcher des bêtes innocentes, de les mettre
en pièces, et de les brûler, et il promit que
la fumée lui en seroit agréable. Ce Saint
Patriarche Noé ne manqua point à la sortie
de l'arche d'elever un autel et d'y faire bruler
la chair de toutes sortes de bêtes pour témoi=
=gner à Dieu sa reconnoissance de ce qu'il
l'avoit garanti lui et toute sa famille des
eaux du déluge. Ils assurent que ce Sacrifice
fut si agréable à Dieu qu'il promit de ne plus
maudire la terre.

Voici ce que Dieu ordonna à Moyse touchant les sacrifices des animaux et la consécration des Prêtres : Ordonnez, dit Dieu à Moyse, aux enfants d'Israël de me faire des offrandes. Exod. 25.1. 27.1. et 21. qu'on lise encore la suitte dans l'Exod. 28.3. 29.1. ibid. v.2.4.5.6.7.8.9.10. et 11.

Mais des hommes sensés peuvent-ils ainsi sans rougir de leur croyance, croire que tels sacrifices fussent agréables à Dieu, et les Chrétiens n'ont-ils pas honte de croire honorer le Pere en lui immolant son fils? ne seroit-ce point renouveller toutes les douleurs d'un Pere tendre que de lui immoler tous les jours son fils, pour lui rappeller qu'il a été attaché à une croix, si du moins cela est vrai? Quel fanatisme, quelle illusion! Les reflexions que Montagne a faites là dessus méri=

=tent la lecture de ceux qui cherchent de bonne foi la vérité.

Le détail précédent fait sentir que tous ces sacrifices des animaux ne consistoient qu'en vetement, en sang, fressures, rognons, ongles, peaux, fients, fumée, gateaux, et en certaines mesures d'huile, de ris, le tout offert et infecté de céremonies sales et aussi ridicules que les opérations de magie les plus extravagantes. Mais, ô comble de l'abomination! cette loi dé=testable ne pouvant étancher la soif par le sang des animaux, exigea même celui des hommes! C'est elle sans doute qui porta Jephté à immoler sa propre fille: Saül aussi ne fut-il pas frappé du même aveuglement lors=qu'il voulut immoler son propre fils! Bien différent des Barbares même qui s'étoient bor=nés à ne répandre que le sang de ceux de leurs

freres qui embrasseroient le Judaïsme. Ce n'é=
=toit donc pas assez pour les Chrétiens toujours
altérés de sang humain de répandre celui des
hommes, il falloit encore qu'ils offrissent celui
d'un Dieu même.

Dieu faisoit des promesses, on lui donnoit
du sang en reconnoissance; mais s'il ne les a
point accomplies ces promesses, elles étoient donc
fausses; c'est ce que nous allons évidemment
démontrer.

Pour être convaincu du deffaut d'accom=
=plissement de ces promesses, il est bon d'observer
qu'elles se réduisent 1º. à rendre la postérité des
Juifs aussi nombreuse que les sables de la mer.
2º. à rendre cette postérité plus puissante et plus
heureuse que les autres nations. 3º. à rendre
éternelle cette prétendüe alliance, et à les main=
=tenir dans la possession du pays qu'il leur

donneroit : or il est constant que ces promesses n'ont point été accomplies. Premierement le peuple Juif etant le seul qu'on puisse regarder comme descendant d'Abraham et comme l'heritier de l'accomplissement de ces promesses, n'a jamais été ni si nombreux ni si multiplié que les grains de sable de la mer ; car si ce peuple s'étoit multiplié suivant les promesses, il auroit occupé toutte la terre ; il n'a cependant du tems même qu'il a été le plus florissant, occupé que la Palestine, pays trés borné en comparaison des autres Royaumes et Empires de la terre, ainsi cette multiplication promisse n'a jamais été accomplie.

Secondement ces pretenduës bénédictions promises n'ont point été accordées ; car enfin qu'a fait ce peuple de si distingué et de si divin ? il a remporté quelques victoires,

mais combien de fois a-t-il été vaincu! il a conquis la Palestine, il l'a possédée sous le regne de quelques Rois, mais leur Royaume n'a-t-il pas été détruit? Combien de fois n'a-t-il pas été en servitude, et combien de fois l'armée des Romains ne les a-t-elle pas forcés à mettre les armes bas, quoiqu'ils fussent protegés du Dieu des armées.

Maintenant même cette nation errante et vagabonde sans pays, sans domination, n'est-elle pas l'opprobre de toutes les nations?

3°. Il y a pour le moins autant de fausseté dans cette pretendüe alliance promise, on n'a aucune preuve de sa verité; on voit au contraire que ce peuple est exclus depuis plusieurs siecles de la possession de son pays, qu'il assure lui appartenir par un don que Dieu lui en a fait pour en joüir à jamais.

Chapitre IV.

De la fausseté des Prophéties et Ecritures.

Section premiere.

De l'ancien Testament.

Le quatrieme motif de crédibilité dont les Chretiens se servent, est la Prophétie qu'ils regardent comme une inspiration divine, sou=tenant qu'on ne peut ainsi prédire l'avenir sans être inspiré; c'est de ce prétendu témoigna=ge de verité que parle un archi-Chrétien apôtre

de Jesus Christ; car aprés avoir rapporté tout ce qu'il croïoit de plus merveilleux pour établir la gloire de son maître, il ajoute comme un témoignage plus assuré que ce qu'il avoit dit, est ce qu'il croïoit lui même avoir vû. Nous avons, disoit-il à ses compagnons, la parole des prophéties qui est plus sûre, vous faites bien de vous y attacher, c'est une lampe &c.

Voyons si ces Prophéties méritent d'être si exaltées. Ces hommes n'étoient que des visionnaires qui cédans aux transports de leurs erreurs prenoient pour réalité ce qui n'étoit que vision, ou bien c'étoient des imposteurs qui pour tromper plus facilement les ignorans se vantoient d'agir et de parler par l'esprit de Dieu.

Quel accueil feroit-on à un nouvel Ezé=

=chiel qui diroit comme dans l'ancien Testa=
=ment, ch. 3. v. 4. Que Dieu... lui a fait man=
=ger un livre de parchemin, qu'il lui avoit
ordonné de se faire lier comme un fou, de
manger de la merde... du pain, et dans la
suitte, de la fiente de boeuf. Je demande com=
=ment les Chrétiens les plus imbéciles le
recevroient aujourd'hui.

Mais voici une erreur plus triomphante;
les reproches que se faisoient les Prophetes les
uns aux autres en se traitant réciproquement
d'imposteurs, me paroissent favoriser assez
ma proposition. Ezechiel disoit que la parole
du Seigneur lui étoit addressée, et qu'il étoit
chargé de la part de Dieu de dire aux Pro=
=phetes d'Israël qu'ils abusoient de la pa=
=role du Seigneur, en suivant leur esprit; on
peut lire le reste dans Ezechiel 13.1.... voyez

Sophon. Jérémie 2. 4. Jesus disoit continuel=
=lement à ses Disciples qu'il viendroit de faux
Prophetes qui feroient tant de miracles que la
pluspart seroient séduits ; il les exhorte à s'en
méfier : ainsi les auteurs de ces pretenduës loix
divines n'ignorant pas qu'il n'est rien de plus
facile que de se servir de l'autorité pour en
imposer aux foibles ; et prévoyant qu'ils auroient
des Successeurs qui comme eux se diroient Pro=
=phetes, ont ordonné de punir séverement
quiconque viendroit au nom de Dieu pour
détruire ce qu'ils auroient établi.

Moyse a senti de quelle conséquence il
etoit de ne pas tolerer des missions étrangeres
à la sienne ; aussi a-t-il recommandé à son
peuple de punir severement ceux qui s'avi=
=seroient de parler au nom de Dieu : s'il
s'eleve, disoit-il, parmi vous quelqu'

Prophète... gen. 13. 1. 15.

Voici ce qu'il dit ailleurs : le Seigneur Dieu vous suscitera un autre Prophète comme moi, il parloit de Josué son successeur, vous l'écouterez &c.

Voici comment il fait parler Dieu : Je leur susciterai un autre Prophète semblable à vous, je mettrai mes paroles dans sa bouche &c.

Quant à la maniere dont Dieu parloit et se faisoit connoitre à ses Prophêtes, lisez les Nombres, 12. 8.

Il est à propos de remarquer que toutes ces visions etoient nocturnes. Jeremie, Daniel, Ezech. Ozée, et les autres avouent qu'ils n'ont eu des révélations qu'en dormant pendant la nuit.

Le grand Paul raconte ce fameux —

voyage qu'il a fait au ciel; je ne sçai pas ce=
=pendant si c'est en corps ou en esprit qu'il l'a
fait; on sent par ce doute, pour peu qu'on
veuille se prêter à la raison, que ce voyage
pourroit bien être imaginaire.

Quant à la façon dont ces Prophêtes
recevoient et publioient leurs prétendües révé=
=lations, c'etoit toujours avec les contorsions
et les grimaces des Prêtres payens, lorsqu'ils
rendoient au peuple les réponses des oracles
et des Sybilles.

Tâchons de prouver la fausseté des uns
et des autres. Tout Prophête qui prédit une
chose qui n'arrive pas, est un faux Prophête,
on convient sans doute de cette proposition;
car Dieu s'est expliqué ainsi: Tout Prophête
qui &c. Il dit au contraire que Tout Prophête
qui annoncera la paix au nom du Seigneur

et dont la prédiction sera accomplie, est vé=
=ritablement inspiré de Dieu. Or il est clair
que les Prophêtes avoient prédit des choses en
faveur du peuple de Dieu, et qu'elles ne sont
point arrivées, qu'au contraire tout a tourné
à son préjudice et à sa confusion.

Pour le prouver, comparons ce qu'ils
ont dit avec l'événement.

Moyse a promis aux Juifs que Dieu
les béniroit sur toutes les autres nations, qu'il
leur donneroit le pays des Chananéens et celui
d'autres peuples voisins en possession éternelle,
ce qui cependant est faux, puisqu'on n'a
jamais vu aucune marque d'élection dans
ce peuple, et que l'on s'apperçoit depuis tant
de siecles du frivole de toutes ces promesses:
mais fausses ou non, le peuple a eu de la
foi; il a cru réellement que Dieu ne perdoit

point de vûe son bonheur; c'est pourquoi ceux qui ont succédé à Moyse avoient en héritant de sa dignité hérité aussi de sa po=litique; ils entretenoient les peuples dans ces erreurs, ils assuroient que Dieu accompliroit enfin ses promesses; mais voyant que le peu=ple murmuroit avec raison de ce retardement, ils lui persuaderent que les crimes et les désordres auxquels il se livroit, en suspendroient sans doute l'accomplissement. Aussi n'oubli=oient-ils point de leur parler d'un Dieu irri=té, tenant la foudre en main, et prêt à les écraser, s'ils ne revenoient de leur déregle=ment.

Ils ont, pour mieux les intimider, fait les prophéties sur les chatiments temporels dont Dieu les menaçoit, et sur les bontés qu'il auroit pour eux après qu'ils se seroient convertis.

Dieu par toutes ces révélations paroît extrêmement piqué contre son peuple, il le menace d'une captivité, d'une dispersion la plus honteuse; mais il lui certifie que revenant à lui même et se repentant de lui avoir fait tant de maux, il lui rendra son amitié à la considération de feux Abraham, Isaac et Jacob, qu'alors il les favorisera beaucoup plus qu'auparavant, qu'il envoira un Libé=rateur qui les rassemblera et les mettra en possession éternelle de sa patrie, et que là ils jouiront abondamment de tous les biens sans aucune crainte de l'ennemi; ajoutons, que tous les peuples iroient à Jerusalem sacrifier dans son temple.

Si ces prétendües révélations étoient véritables, depuis longtems le peuple juif seroit le plus nombreux, le plus puissant

et le plus florissant; il seroit encore et le plus sage et le plus brillant; la ville de Jerusa=
=lem seroit la plus illustre, la plus riche et la plus sainte detoutes les villes. //

Section Seconde.

Du Nouveau Testament.

Feuilletons les Evangélistes qu'on dit contenir des Prophéties et des Révélations.

1º Un ange apparut à Joseph, lui dit de prendre Marie et l'Enfant; ce même ange apparut à Marie et lui dit qu'elle concevroit du St. Esprit et auroit un enfant qui mon=
=teroit sur le trône de David, Matth. 1. 20. – Luc 1. 30. Combien, dit Montagne, n'y a-t-il pas d'histoires de semblables cocu=
=ages! Ess. v. 400.

Nous lisons que Jesus Christ commença

à prêcher: faites pénitence, ne dites pas, que mangerons-nous? que boirons nous? votre pere céleste sçait que ces choses vous sont nécessaires, il vous les donnera sans doute, puisqu'il a soin des oiseaux qui ne sement point; cherchez premierement le royaume de dieu, toutes ces choses vous seront données. Matth. 6. 30. 31. 32.

Or à présent que l'on examine sans prévention s'il a jamais été Roi, et si ses disci=ples ont eu toutes choses en abondance.

Il promet qu'il délivrera le monde du péché, le siécle vivant est une preuve du contraire.

Nous lisons ailleurs qu'il est venu sau=ver son peuple; je demande si douze françois, douze Espagnols sont le peuple fran=çois et le peuple Espagnol.

Je passe outre et je demande si un Général à qui l'on a dans une défaite fait douze mille prisonniers qui composoient son armée, lors=quil rachepte 10, 20, ou 30 hommes, peut-on dire quil a rachepté toute l'armée?

Les Chrétiens confessent tous les jours quil y a peu d'Elus, et malgré cela ils préten=dent que J. C. est venu pour sauver tous les hommes. Quils ne nous objectent pas quil a satisfait pour tous les hommes, et que c'est leur penchant animal qui les empêche de s'appropier son sang; cette objection insulte à la Justice de Dieu. Vouloir que Dieu punisse des fautes dont il a reçu une pleine satisfac=tion, est une contradiction qui choque le bon sens: il a prêché par tout la pénitence, parceque le Royaume de Dieu est proche, voila bientot deux mille ans qu'on l'annonce, et il ne vient point.

Mais les Chrétiens disent : Est-ce que quand J. C. parle si fréquemment de son Royaume, il entend la Police, le Gouvernement, la Doctrine de son Eglise foible

J. Christ assure que ceux qui auront une vive foi à sa Providence, recevront des secours ; il les exhorte à s'occuper de l'approche de son Royaume et de ne point s'inquiéter des choses nécessaires. Combien de malheureux qui mal=gré une vive et ardente foi manquent de tout et expirent accablés des besoins les plus pressants !

D'ailleurs cette morale est dangereuse, car si les hommes etoient assez sots de ne point travailler et de s'occuper toujours de ce Roy=aume, que deviendroit la République ? on a beau dire, demandez, l'on vous donnera, fra=pez, l'on vous ouvrira, cherchez, vous

trouverez ; que d'infortunez ne voyons nous point tous les jours frapper sans qu'on leur ouvre, demander et ne rien obtenir, chercher et ne trouver que peines, chagrins et désolations.

L'Eglise, cette Epouse ~~de J.C.~~ si chérie de J.C. qu'il a soin de chatouiller, et qu'il honore fidelement de sa couche, (Cantique.) ne lui demande-t-elle pas depuis dix sept cens ans la conversion des Infideles, l'extirpation des héresies, l'union et la concorde parmi les nations ? l'a-t-elle obtenu ? Non. Celui, dit J.C., qui aura de la foi gros comme un grain de moutarde, commandera aux montagnes, et il sera obéï. Et ailleurs : celui qui croira en moi chassera les démons, guérira les maladies en leur imposant les mains.

Que nos Chrétiens qui sont si fideles croyants fassent ces merveilles, alors on ne

doutera point de la vérité de ce principe de leur croyance ; car ou ils ne le peuvent pas, parce qu'ils ne sont point fideles, ou s'ils sont fideles, ils le peuvent, autrement les promesses sont fausses.

De tous les Sectaires il n'en est point qui cherche avec plus d'ardeur à se tromper que les Chrétiens, l'objection qu'ils vont faire en est une preuve incontestable.

Notre Religion, disent-ils, est suffisam=ment établie, les promesses ont été ac=complies dans la naissance du Christi=anisme pour établir la vérité et pour con=vaincre les incrédules.

Mais ces mêmes miracles, leur répon=dra-t-on, sont toujours nécessaires, puis qu'il y a pour le moins mille fois plus d'infideles que de Croyants.

D'ailleurs comment sçavent-ils que ces

promesses ont été réellement accomplies? Est-ce par les Ecritures? nous avons fait voir que elles sont falsifiées. Ces promesses n'ont été restraintes ni au tems ni au lieu, J. Christ lui même l'a prêché: celui, dit-il, qui croira, transportera les montagnes. Il dit ailleurs positivement, qu'il accordera tout ce qu'on demandera en son nom à son Pere. Si deux d'entre vous s'accordant lui demandent ensemble quelque chose, ils l'obtiendront. Vous sçavez bien, continue-t-il, tout mauvais que vous êtes, donner de bonnes choses à vos enfants: combien plus le Pere céleste donnera-t-il un bon esprit à ceux qui lui demanderont!

Or si ces promesses ne sont bornées ni au tems ni au lieu, elles doivent nécessairement s'accomplir en tout tems et en tout

lieu en faveur de ceux qui ont la foi, sinon on est en droit de les declarer fausses. Or il est cons=tant qu'elles n'ont jusqu'à présent aucun effet dans aucun lieu de la terre.

J. C. dit à ses Disciples qu'il leur don=nera la clef du royaume des Cieux, que ce qu'ils lieront sur la terre sera lié dans les cieux &c.

Mais il n'est point facile de se transpor=ter dans le Ciel pour voir ce qui s'y passe; Il promet aussi à ses Disciples de les faire boire et manger à sa table, de les asseoir au jour du jugement sur douze trônes pour y juger les douze tribus d'Israël: il promet aussi à ceux qui quitteront leurs biens, Pere et Mere &c. de leur donner au centuple pendant leur vie; mais comme l'accomplissement de ces belles promesses est remis sans doute à un

tems qui ne viendra jamais, nous laissons sans les discuter la liberté d'en avoir l'idée qu'on voudra.

Voyons à présent ce que J.C. entend par la promesse qu'il fait à son Eglise que les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle, et qu'elle ne sera jamais détruite.

Si par ces portes il entend que le vice sera détruit, nous ne sentons que trop mal=heureusement pour la Société la fausseté de cette promesse : si par le terme de détruite il entend dire que le Christianisme subsistera jusqu'à la fin des siecles, nous sommes forcés au silence, parceque nous ne sçavons point si nos descendants seront aussi aveugles et aussi superstitieux que nous, ou si plus éclairés ils n'abjureront point ce que nous avons cru.

Peut-être par les portes de l'Enfer on entend les erreurs, et en ce cas il est aisé de répondre que les erreurs se sont glissées dans le Christia=nisme, tous les siecles en ont donné des exemples. D'abord combien les Conciles n'en-ont-ils point fait de retranchements que le fondateur n'a=voit point jugé à propos de faire.

Jesus Christ dit qu'il est venu non pour détruire la loi de Moyse, mais pour la per=fectionner: l'Eglise Romaine a cru devoir supprimer ce que Jesus Christ lui même ob=servoit. Moyse ordonnoit l'observation du Sabat; Jesus Christ le célébroit, et Rome le détruit: J. C. n'empêchoit point de manger de la viande étouffée; le premier Concile de Jerusalem le deffend expressément. Il est bien d'autres retranchements que nous passons sous silence.

Les Chrétiens, il est vrai, conviennent que c'est une grossièreté d'esprit de prendre au pied de la lettre les prophéties: ils se croient au contraire très habiles interpreter de la volonté de Dieu; ils laissent le sens litté=ral, ils en substituent qu'ils appellent mys=tiques, spirituel, allégorique et tropologiques: ils assurent, par exemple, que les promesses que Dieu a faites au peuple d'Israël, ne sont pas pour les Juifs, mais bien pour les Chrétiens qui sont le peuple choisi de Dieu, en faveur de qui il se réservoit d'accom=plir ses promesses.

Que par la promesse que Dieu faite aux Juifs de les délivrer de leur captivité, on doit entendre non la délivrance corpo=relle d'un peuple captif, mais la délivrance spirituelle de tous les hommes qui etoient

dans l'esclavage du Démon, et que c'est là ce qu'a fait Jesus Christ en répandant son sang pour eux.

Que par les biens et les richesses pro=mises aux Juifs, on doit entendre les graces et les bénédictions que Dieu répand dans les ames véritablement chrétiennes.

Qu'enfin par la ville de Jerusalem on doit entendre non la terrestre, mais l'E=glise qui est la spirituelle, ou la céleste qui est le ciel.

Ainsi suivant cette interprétation mystique, les promesses que Dieu fait à A=braham, Isaac et Jacob n'étoient qu'une expression figurée par laquelle on doit enten=dre non les Juifs descendants de ces Patri=arches qui ne sont que corporels et ter=restres, mais bien les Chrétiens qui sont

sont les Juifs spirituels et célestes.

Envain tenteroit-on de faire revenir les Chrétiens de leur erreur, envain leur feroit-on toucher au doigt la fausseté des sens qu'ils donnent aux promesses, esclaves de leur entêtement ils tâchent de couvrir la fausseté de leur interprétation en prétendant y trouver une vérité qui ne fut jamais.

Le sens allégorique est faux, puisque c'est un sens étranger, forgé à la fantaisie du Prophête : ce sens ne peut point servir à démontrer la vérité d'une promesse ni d'une prophétie. Quoi de plus ridicule en effet que de laisser le sens naturel, l'unique symbole de la verité ou de la fausseté d'une chose, et de lui substituer un sens mystique qui a souffert mille entorses!

Une promesse ou prophétie, par exemple, essentiellement véritable dans le sens propre des termes dans lesquels elle est conçüe, ne peut point devenir fausse en elle même par le sens étranger qu'on lui donne ; de même celles qui sont fausses dans leur sens naturel et propre, ne peuvent point devenir véritables par un sens étranger qu'on leur attribüe, cela est in=contestable ; ainsi c'est folie que de donner à une promesse fausse un sens étranger pour la faire recevoir comme vraie ; c'est ce que font les Chrétiens, ils ont donné aux prétendües promesses divines un sens imaginaire, en ce qu'il dépend d'un interprete de donner le sens mystique que bon lui semblera à une prophétie ou à une promesse ; il n'est point d'imposteur qui ne puisse faire usage de la même voie pour établir sa doctrine.

S'il étoit en effet auteur de ces promesses, ne les auroit-il point faites dans un sens naturel et propre, afin que les hommes les eussent comprises? la raison le dicte: car selon les Chrétiens, c'est être téméraire que de vouloir pénétrer dans les secrets de Dieu; de sorte que pour expliquer une prophétie fausse par la mysticité et de façon à la faire recevoir comme vraie, c'est donner dans l'extravagance, de même que c'est être ridicule que d'expliquer allégoriquement une prophétie essentiellement vraie.

De là l'absurdité des prophéties de l'ancien et du nouveau Testament. Abraham avoit deux femmes, par exemple, dont l'une figuroit la Synagogue et l'autre l'Eglise des Chrétiens. Abraham eut un enfant de sa servante, cet enfant figuroit le vieux Testament

il en eut aussi un de Sara, celui ci figuroit le nouveau.

Si telles allégories méritent la foi du peuple, quel fidele respect ne devra-t-on pas aux combats du Chevalier Dom Quichotte, si quelque fa=meux interprete vouloit expliquer d'une fa=çon mystique les exploits de ce Chevalier, il trouveroit certainement bien à figurer.

C'est toutefois sur ces allégories mysti=ques que sont assis les fondements du Chris=tianisme; c'est pourquoi leurs Docteurs croient toujours voir les actions et entendre les discours de J.C. dans chaque page du vieux Testament, lorsqu'ils l'interpretent.

Ils y trouvent par tout son portrait, ils le trouvent dans Abel, dans Isaac, Josué, David, Salomon; jusques même dans les animaux, comme dans l'Agneau Paschal,

dans le Lion de la Tribu de Juda, et même dans les Boucs dont il est parlé dans le lévitique, chap. 16. Ils le trouvent encore dans le rocher que Moyse frappa dans la montagne où Dieu parla à ce Prophète, dans le Serpent divin.

Il en est de même quant à leurs mystères; tout ce qui se passe dans l'ancien Testament n'est que la figure de ce qui se passe dans le nouveau.

Les Enfants qu'Abraham eut de ses concubines representoient, dit St. Augustin, les hommes charnels; les présents qu'Abraham leur fit sont une figure des biens terrestres et sensuels; mais en déclarant son fils Isaac héritier, il figure, continue le même Pere les Enfants chéris de Dieu, héritiers de sa tendresse et de la vie eternelle. Quand

Laban frere de Rebecca reçut le Serviteur d'Abraham, et lui fit fournir tout ce qui etoit nécessaire pour ses Serviteurs et ses bestiaux, cela representoit, disent les Docteurs et les Peres, ceux qui donnent une partie de leurs biens pour Substanter les Missionnaires de J. Christ. Enfin Isaac sortant de sa maison pour aller au devant de sa maitresse, representoit le Christ qui quitte le Ciel pour venir au monde. En verité voila de belles imaginations pour un aussi fameux Docteur que S.t Augustin.

La collision qui arrive dans les entrailles de Rebecca entre les deux Enfants qu'elle portoit, etoit, selon le même Pere, la véritable image de la mauvaise intelligence qui seroit entre les bons et les mauvais. 78. 8. de Temp. Ep. 157.

Les Peres ont vu dans Jacob qui se

revêtit de peaux de boucs pour tromper son Pere, Jesus Christ qui s'incarne; on voit aussi dans cette figure les Gentils qui devoient entrer dans l'héritage des Juifs. Origene. tom. 5. hila=rius . . . 174. ab. liv. 2. 3. contra Marcianum. et St. augustin en plusieurs endroits.

Lia et Rachel femmes de Jacob figuroient la Synagogue et l'Eglise. Lia etoit laide et chas=sieuse, aussi dépeignoit-elle la Synagogue; Rachel la belle aux yeux doux figuroit l'Eglise. Lisez Justin, dialogue contre Triphon aux Erreurs du Christianismes.

Chapitre V.

Des Erreurs de la Doctrine et de la Morale Chrétienne.

Cette doctrine débute d'abord par un Paradoxe; elle enseigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu et en même tems qu'il y a trois personnes et que chaque personne est véritablement Dieu: si ces trois Personnes sont Dieux, voila nécessairement trois Dieux; il est donc faux de dire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, ou s'il est vrai de le dire, il est donc faux d'avancer qu'il y en a réellement trois; puisque un et trois ne peuvent se dire être la même chose.

La meme doctrine ordonne de croire que la premiere personne est Pere dela Seconde, et que la troisiéme est une production dela Premiere et dela Seconde, qui sont le Pere et le fils; elle veut que le St. Esprit qui a été produit, ne dépende ni de l'un ni de l'autre; enfin que le Pere, le fils et le St. Esprit sont aussi anciens l'un que l'autre, absurdité manifeste, car si les deux derniers ont reçu l'être du Pere, il faut de nécessité absolue que celui ci l'eut avant eux; car ce qui n'est point antérieurement, ne peut point donner l'être au subséquent.

Autre absurdité. Comment se peut-il qu'une chose qui ~~n'~~a ~~point~~ été engendrée, n'ait point eu de commencement? les Chrétiens conviennent cependant que les deux dernieres ont été engendrées et produites par

le Pere, donc elles ont eu un commencement; puisqu'on ne peut être engendré et produit sans commencer, donc il y a une postérité évi=dente, donc les deux dernieres ne sont pas véritablement ni réellement Dieux, puisqu'elles ne peuvent être coéternelles au Pere.

Les Docteurs sentent parfaitement cette absurdité; ils la rejettent sur la foi; il faut, disent-ils, renoncer à la raison, et croire pi=eusement, sans rechercher de si hautes mysteres: mais ne leur avons nous pas prouvé que cette foi étoit le principe de l'er=reur; (~~qu'on lise Quênel sur St. Jean;~~) qu'enfin en croyant aveuglément, c'est croire des er=reurs par un principe d'erreur. ~~14. v. 10.~~ Qu'on lise Quênel sur St. Jean 14. v. 10. on verra quel aveuglement il exige et quel sacrifice il veut que la raison fasse de ses droits; il

pousse la chose si loin qu'il dit qu'il faut per=
=dre la raison pour respecter de si grandes
choses.

Nos Chrétiens sont si esclaves de ce point qui
est le principe de leur doctrine, qu'ils aiment
mieux sacrifier leur raison que de ne pas croire;
Voyez Montagne, les couleurs qu'il emploie
pour faire leur portrait sont en effet dignes
de cet Apelles.

Mais jamais les Chrétiens ne m'ont paru
si aveugles que lorsqu'ils font des risées des Pa=
=yens, et qu'ils badinent de leurs Dieux: ce n'est
qu'en attribuant à chacun sa propriété, sa
vertu, sa puissance particuliere que les Payens
ont pû allier la pluralité de leurs Dieux, leur
généalogie et leurs Enfants.

Non content de diviser Dieu en trois
Personnes Dieux et d'assurer que ces trois

n'en font qu'un, ils disent que ce Dieu triple en unique n'a ni corps ni forme, que le Pere a en=gendré dans sa pensée, et le fils qui n'a point de corps; or si cela est, comment peuvent-ils as=surer que le Pere n'étoit pas Mere, que le fils n'etoit pas fille: car s'il est vraï que la pre=miere Personne soit Pere et non Mere, que la Seconde soit son fils et non sa fille; il faut nécessairement qu'il y ait dans l'un et dans l'autre Personne quelque chose qui les caracté=rise; or qu'est-ce qui pourroit caractériser le sexe, si ce n'est la forme; mais ils ne sont pas materiels, cela se détruit de soi même.

Les Chrétiens suscitent encore une amou=rette entre les deux premiers; leur amour mutuel, disent-ils, a produit un autre Dieu qui est le S.t Esprit et qui est aussi ancien qu'eux; qu'on me dise quelque chose qui répugne

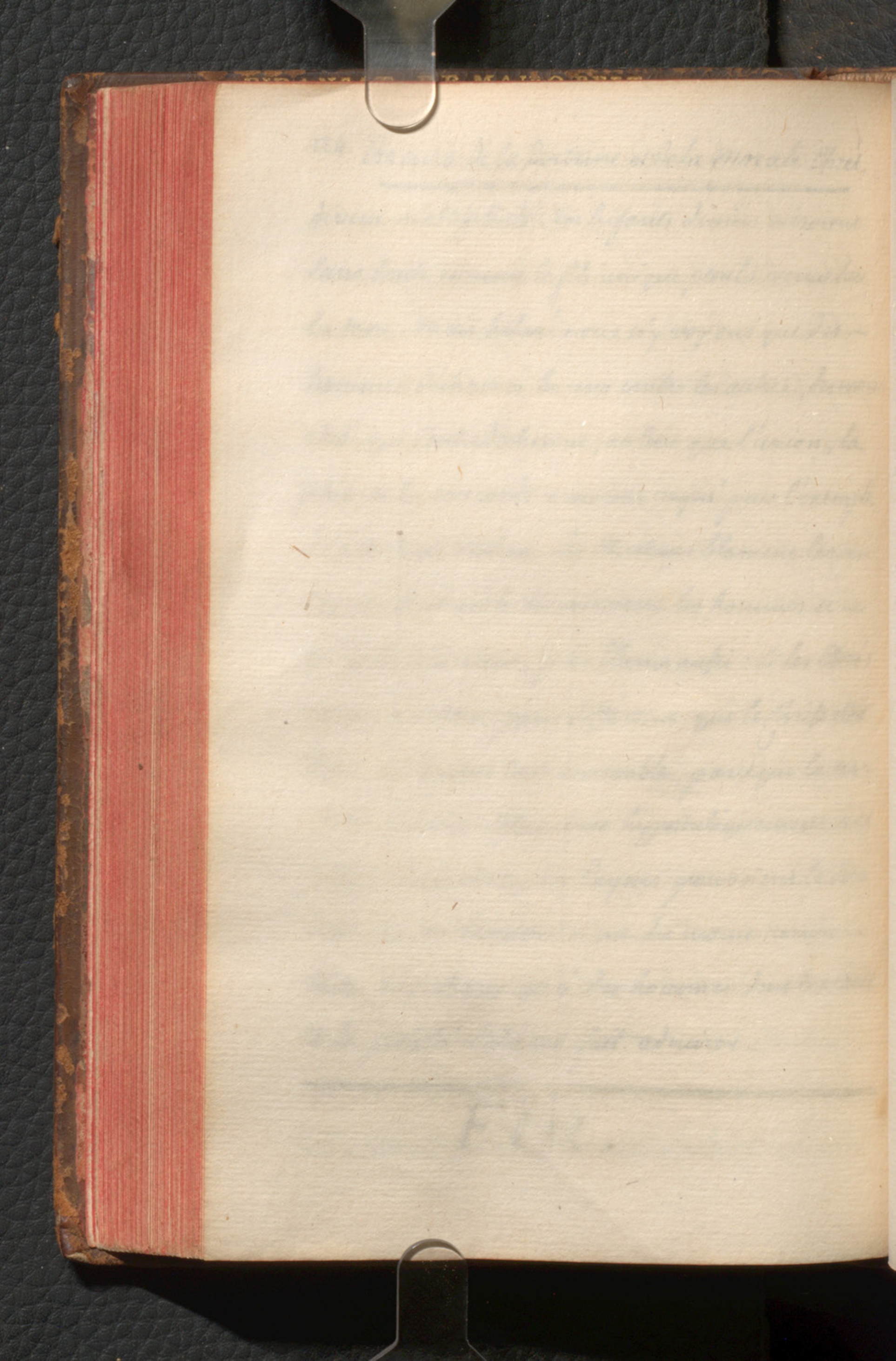
plus au bon sens?

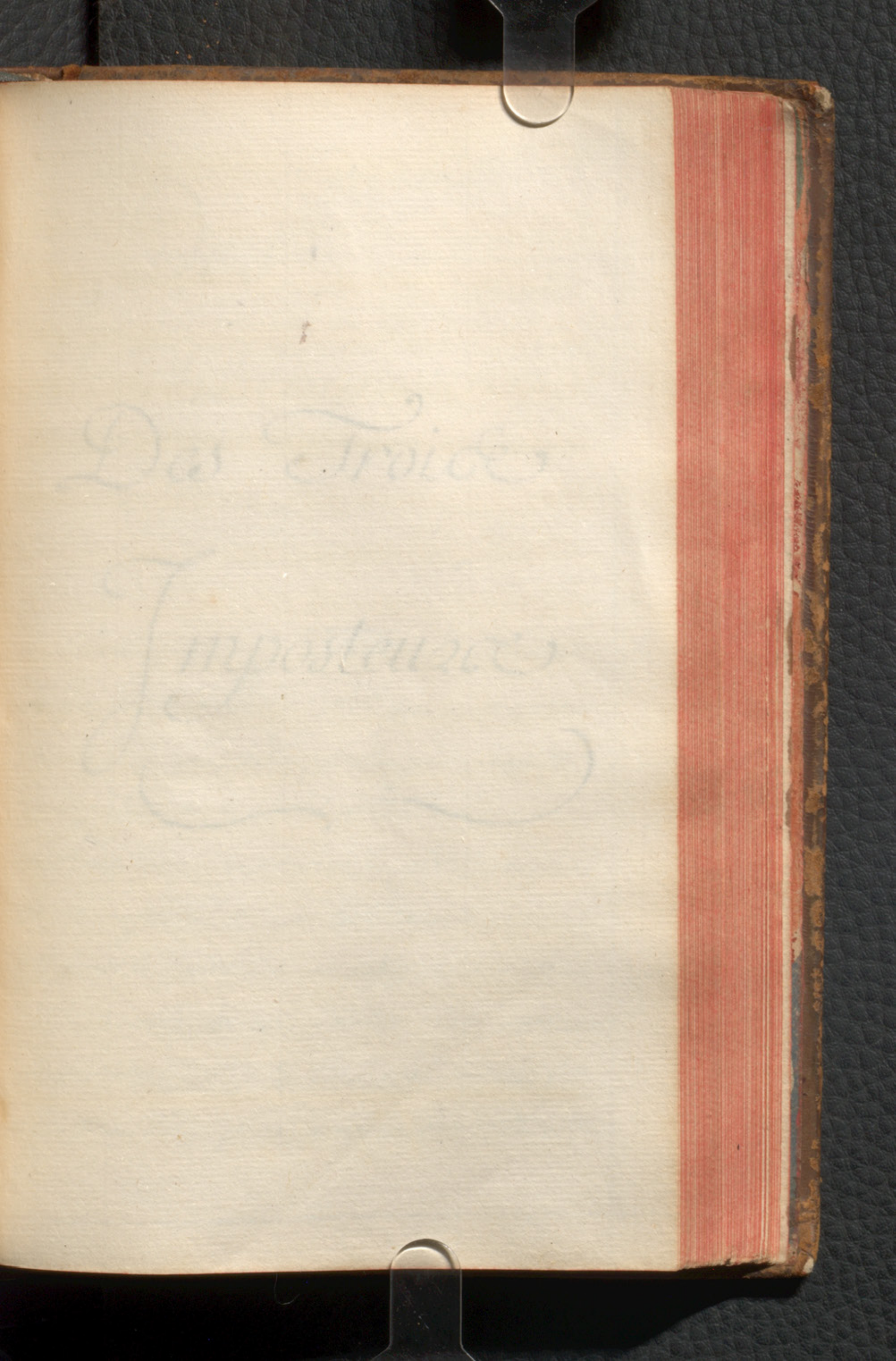
Quel droit d'ailleurs et quelle raison ont les chrétiens de borner ainsi la puissance du Pere à la génération du ~~seul~~ seul fils? Est-ce qu'il n'auroit pas pu ou voulu en engendrer davantage? ou bien auroit-il blessé la bienséance divine en se donnant plusieurs enfants? Rien de plus vain assurément que cette raison et les autres; car si le Pere a cru augmenter sa félicité en se donnant un fils comme etant une perfection, il est évident qu'il l'auroit bien plus augmentée en s'en donnant plusieurs qui auroient été plusieurs perfections; ajoutez que les perfections de Dieu etant infinies, il doit avoir un nombre infini d'Enfants: du moins les payens ont-ils évité cette ridiculité, ils ont cru que leurs Dieux s'éternisoient par la pluralité de leurs enfants.

Si le Père a eu le pouvoir de se donner un fils, ce fils a sans doute eu la même faculté; s'il l'avoit, il s'en seroit servi, puisque étant une perfection dans son pere et qu'étant lui même Dieu, c'en auroit été une en lui: il ne l'a ce=pendant point fait, donc il n'en avoit point la puissance; donc il n'est point égal au Père; ou s'il l'avoit, il s'en seroit servi, à moins que engendrer ne soit une imperfection dans la divinité: en ce cas le Père n'est pas Dieu, par=ce que Dieu n'a point d'imperfections. Mais peut-être que le Père n'a point pris de plaisir dans la génération, puisqu'après ce fils il ne s'en est point donné d'autre: rien de plus triste en effet que le Père et le fils n'ayant point eu de penchant au plaisir de la génération: ils sont si anciens que, s'ils avoient été si ardents à se multiplier, nous verrions à present cette

divine multipliée. Ces Enfants divins auroient sans doute, comme le fils unique, voulu venir sur la terre. Mais, helas! nous n'y voyons que des hommes déchainés les uns contre les autres, des mons=tres qui s'entredéchirent; au lieu que l'union, la paix et la concorde auroient regné par l'exemple de cette race divine. Les Chrétiens blament les Payens de ce qu'ils divinisoient les hommes et qu'ils les adoroient, je les blame aussi: si les Chré=tiens mettent pour différence que le Christ etoit Dieu et homme tout ensemble, parceque la na=ture divine s'étoit unie hypostatiquement à la nature humaine; les Payens pouvoient le dire aussi, et ces derniers n'ont du moins rendu leurs adorations qu'à des hommes dont le mérite et la probité s'étoient fait admirer.

Fin.




Des Trois
Imposteurs

Des Troice Imposteurce

Des Trois Imposteurs.

I.

Quoiqu'il importe à tous les hommes de connoître la vérité, très peu néanmoins la connoissent, parceque la pluspart sont incapables de la chercher eux mêmes, ou ne veulent pas s'en donner la peine ; ainsi il ne faut pas s'étonner si le monde est rempli d'opinions vaines et ridicules, rien n'étant plus capable de leur donner cours que l'ignorance. C'est là l'unique source des fausses idées qu'on a de la Divinité, de

l'ame, des esprits et presque de toutes les autres choses. L'usage a prévalu : on se contente des préjugés de la naissance, et on se rapporte de tout à des personnes interessées qui soutiennent opiniatrément les opinions reçues et parlent autrement qu'elles ne pensent.

2.

Ce qui rend le mal sans remede, c'est qu'après avoir établi les fausses idées qu'on a de Dieu, on apprend au peuple à les croire sans les examiner ; on lui donne de l'aversion pour les véritables sçavants, de peur que la raison qu'ils suivent, ne lui fassent connoitre les erreurs où il est plongé. Les Partisans de cette absurdité ont si bien réussi qu'il est —

dangereux de les combattre; et il leur im=
=porte trop que le peuple soit ignorant, –
pour souffrir qu'on le désabuse: ainsi l'on
est contraint de déguiser la vérité, ou de se
sacrifier à la rage des faux sçavants et des
ames intéressées.

3.

Si le peuple pouvoit comprendre en
quel abîme l'ignorance le jette, il secoue=
=roit bientôt le joug de ces ames venales,
puisqu'il est impossible de laisser agir la
raison sans qu'elle découvre la vérité. –
Pour empêcher les bons effets qu'elle pro=
=duiroit infailliblement, on la peint comme
un monstre qui n'est capable d'inspirer –
aucun bon sentiment; et quoiqu'on blame
en général ceux qui ne sont pas raisonnables,

on ne veut pas néanmoins que la vérité soit écoutée. Ainsi tombant en contradicti=
=ons perpétuelles, il est malaisé de sçavoir ce que prétendent les Ennemis dela raison. Cependant il est vrai que ladroite raison est la Seule que l'homme doit suivre, et que le peuple n'y est pas si mal propre qu'on tâche delelui persuader; mais il faudroit que ceux qui ont Soin del'ins=
=truire s'efforçassent de rectifier ces faux raisonnements, et d'effacer ces préjugés. Alors on verroit que le peuple ouvriroit les yeux peu à peu, qu'il deviendroit susceptible dela vérité, et apprendroit que Dieu n'est point du tout ce qu'il s'imagine.

4.

Pour en venir à bout, il n'est besoin

ni de hautes spéculations, ni de pénétrer fort avant dans les secrets de la nature: il ne faut qu'un peu de bon sens pour voir que Dieu n'est ni colere ni jaloux; que la justice et la miséricorde qu'on lui attribue, et qu'enfin rien de ce que les Prophetes et les Apôtres en ont dit, ne constitue ni sa nature ni son essence. En effet, à parler sans fard, et à dire la vérité comme elle est, il est certain que ces gens là n'étoient ni plus habiles ni mieux instruits que le reste des hommes; que, bien loin de cela, ce qu'ils en disent est si grossier qu'il faut être peuple pour le croire. La chose est de soi très évi=dente; mais pour la rendre encore plus familiere, voyons s'il y a apparence qu'ils fussent faits comme les autres hommes.

5

Pour la naissance et les fonctions ordinaires de la vie, on demeure d'accord qu'ils n'avoient rien au dessus de l'humain; qu'ils etoient nés d'hommes et de femmes, et soutenoient leur vie de même façon que nous; mais pour l'esprit, on veut que Dieu aimât mieux les Prophêtes que les autres hommes, qu'il se communiquoit à eux particulierement. On le croit d'aussi bonne foi que si la chose etoit sensible; sans considerer que tous les hommes se res=semblent, et qu'ils ont tous un même principe à qui tout est egal. On prétend que ces gens là etoient d'une trempe extraordinaire, et faits exprès pour débi=ter les oracles de Dieu; mais outre qu'ils

n'avoient ni plus d'esprit que le commun, ni l'entendement plus parfait; que voyons-nous dans leurs écrits qui nous oblige à avoir ces sentiments d'eux? La plus grande partie de ce qu'ils ont dit, est si obscure qu'on n'y entend rien, et en si mau=vais ordre qu'on voit qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes, et qu'ils étoient fort igno=rants. Ce qui a donné lieu à la croyance qu'on a en eux, c'est qu'ils se vantoient de tenir immédiatement de Dieu tout ce qu'ils annonçoient aux peuples; croyance absurde et ridicule, puisqu'ils avouent eux mêmes que Dieu ne leur parloit qu'en songes; car les songes étant naturels, il faut qu'un homme soit bien vain ou bien insensé pour se vanter que Dieu lui parle en ce tems là; et que celui qui y ajoute

5

Pour la naissance et les fonctions ordinaires de la vie, on demeure d'accord qu'ils n'avoient rien au dessus de l'humain; qu'ils etoient nés d'hommes et de femmes, et soutenoient leur vie de même façon que nous; mais pour l'esprit, on veut que Dieu aimât mieux les Prophêtes que les autres hommes, qu'il se communiquoit à eux particulierement. On le croit d'aussi bonne foi que si la chose etoit sensible; sans considerer que tous les hommes se res=semblent, et qu'ils ont tous un même principe à qui tout est egal. On pretend que ces gens là etoient d'une trempe extraordinaire, et faits exprès pour debi=ter les oracles de Dieu; mais outre qu'ils

n'avoient ni plus d'esprit que le commun, ni l'entendement plus parfait; que voyons-nous dans leurs écrits qui nous oblige à avoir ces sentiments d'eux? La plus grande partie de ce qu'ils ont dit, est si obscure qu'on n'y entend rien, et en si mauvais ordre qu'on voit qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes, et qu'ils etoient fort ignorants. Ce qui a donné lieu à la croyance qu'on a en eux, c'est qu'ils se vantoient de tenir immédiatement de Dieu tout ce qu'ils annonçoient aux peuples; croyance absurde et ridicule, puisqu'ils avouent eux mêmes que Dieu ne leur parloit qu'en songes; car les songes etant naturels, il faut qu'un homme soit bien vain ou bien insensé pour se vanter que Dieu lui parle en ce tems là; et que celui qui y ajoute

foi, soit aussi bien crédule; puisqu'il n'y a pas d'apparence que des Songes soient des oracles; supposé même que Dieu se fit entendre à quelqu'un par Songes, par vision ou par quelqu'autre voie; personne néanmoins n'est obligé de croire un homme qui peut errer, et qui pis est, qui est Sujet à mentir. Aussi voyons nous qu'on n'avoit pas dans l'ancienne Loi pour les Prophêtes autant d'estime qu'on en a aujourd'hui; Lorsqu'on etoit las de leur babil qui ne tendoit qu'à détourner de l'obéïssance dûes aux Rois légitimes, on les faisoit taire par divers Supplices, jusques là que le Christ Succomba, pour n'avoir pas eu comme Moyse, (Moïse fit mourir tout d'un coup 24000 hommes, pour s'être opposés à sa loi) une armée à Sa Suitte pour défendre

Ses opi=

ses opinions. Ajoutez à cela que les Pro=
=phêtes etoient tellement d'habitude de se
contredire les uns les autres, qu'il ne s'en
trouvoit pas de 400. un (il est écrit au 3e.
livre des Rois, chap. 22. ver. 6. que le Roi d'Israël
consulta 400. Prophêtes qui se trouverent tous
faux par le mauvais succès de leurs prophéties)
véritable. De plus, il est certain que le but
de leurs prophéties, aussibien que des loix
de leurs plus célebres Législateurs, a été
d'eterniser leur mémoire, en faisant croire
au peuple qu'ils conferoient privément
avec Dieu. Les plus fins Politiques en
ont toujours usé de la sorte, quoique
cette ruse n'ait pas toujours réussi à ceux
qui differents de Moïse n'avoient pas le
moyen de pourvoir à leur sureté.

6

Cela posé, examinons l'idée que les Prophètes ont eue de Dieu. A les en croire, Dieu est purement un être corporel. Michée le voit assis; Daniel vêtu de blanc et sous la figure d'un vieillard; Ezéchiel comme un feu: voila pour le vieux Testament. Pour le nouveau, les Disciples de Jesus Christ imaginerent le Saint-Esprit sous la figure d'une Colombe; les Apôtres sous celle de langue de feu; et St. Paul enfin comme une lumiere qui l'éblouit et qui l'aveugle. Pour ce qui est de la contradiction de leurs sentiments, Samuel (ch. 13. vers. 2.) croïoit que Dieu ne se repentoit pas de ce qu'il avoit résolu: cependant Jérémie (ch. 18.) dit que Dieu se

repent de quelques conseils qu'il a pris; Joël (ch. 2. vers. 13.) dit qu'il ne se repent que du mal qu'il a fait aux hommes. La Genese (ch. 4.) enseigne que l'homme est maître du pécher, et qu'il ne tient qu'à lui de bien faire; au lieu que St. Paul (aux Romains ch. 9. v. 9.) dit que les hommes n'ont nul empire sur la Concupiscence sans une grace et une création de Dieu toute particuliere. Voila le noble sentiment que ces gens là ont de Dieu et ce qu'on veut que l'on en croie, sentiment où tout est sensible, etant matériel, comme on voit. — Cependant on dit que Dieu n'a rien de commun avec la matiere, et qu'il est quelque chose d'incompréhensible à notre égard. Je voudrois bien sçavoir comment cela se peut accorder, s'il est juste d'en croire

des contraditions si visibles, si peu rai=
=sonnables, et si l'on doit enfin se rapporter
à des gens si grossiers : mais, sans
nous arrêter aux rêveries d'un peuple
élevé dans la servitude, disons que
l'ignorance a produit l'incrédulité et le
mensonge, d'où sont sorties les erreurs
qui regnent aujourd'hui.

Les Raisons

Des Raisons

Qui ont mu les hommes à se figurer un Etre invisible, ou, ce qu'on nomme communément Dieu.

I.

Ceux qui ignorent les causes physi=
=ques, ont une crainte naturelle qui pro=
=cède du doute où ils sont, s'il est une
Puissance qui leur puisse nuire ou aider,
et delà est venu le penchant qu'ils ont
à craindre les causes invisibles, c'est-à-
-dire, leur propre phantôme qu'ils invo=
=quent dans l'adversité, et dont enfin ils
se font des Dieux; et cette crainte chimé=
=rique des Puissances invisibles est la
semence des Religions que chacun se forme

à sa mode. Plusieurs auxquels il importoit que le peuple fut arrêté par de semblables rêveries, ont fomenté cette semence de Reli=gion, en ont fait une loi, et ont enfin incité ce peuple par l'appréhension de l'avenir à leur obéir aveuglément.

2.

La source des Dieux étant trouvée, les hom=mes ont cru qu'ils leur ressembloient et qu'ils faisoient comme eux toutes les choses pour quelque fin: car ils disent unanime=ment que Dieu n'a rien fait que pour l'homme, et réciproquement que l'homme n'est fait que pour Dieu. Ce préjugé étant général, nous voyons pourquoi les hommes ont tant de pente pour l'embrasser, pour faire entendre que c'est delà qu'ils ont pris

Des Raisons qui ont mû &c.

occasion de se former une idée du bien et du mal, du mérite et du péché, de la louange et de la honte, de l'ordre et de la confusion, de la beauté et de la laideur, et des choses semblables.

3.

Chacun doit demeurer d'accord que tous les hommes sont dans une parfaitte ignorance en naissant, et que la seule chose qui leur est naturelle, est de chercher ce qui leur est utile et profitable: d'où vient 1° qu'on croit qu'il suffit, pour être libre, de sentir en soi même qu'on peut vouloir et souhaitter, sans se mettre en peine des causes qui disposent à vouloir et souhaitter, parce qu'on ne les connoît pas. 2° il suffit que tous les hommes ne font rien que pour

une fin qu'ils préferent à autre chose ; ainsi ils n'ont pour but que de connoître les causes finales de leurs actions, s'imaginant que hors cela ils n'ont plus lieu de douter de rien, et trouvant en eux et hors d'eux quantité de moyens de parvenir à ce qu'ils souhaittent ; ayant par exemple des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des animaux pour les nourrir, un soleil pour les eclairer, ils ont formé ce raisonnement ; qu'il n'y a rien dans la nature qui ne soit fait pour eux et dont ils ne puissent jouir et disposer. D'ailleurs considérant qu'ils n'ont point fait ce qu'ils voient, ils ont été bien fondés de s'imaginer un être Suprême qui l'a fait pour eux tel qu'il est ; car après s'être persuadé que rien n'a pu s'être fait par lui même, ils

Des Raisons qui ont mû &c.

ont conclu qu'il etoit l'ouvrage d'un ou de plusieurs Dieux, et qu'ils l'avoient destiné au plaisir et à l'usage de l'homme seul. D'autre coté, la nature des Dieux que les hommes admettoient, leur etant inconnuës, ils en ont jugé par là, s'imaginant que les Dieux etoient susceptibles des mêmes passions qu'eux, qu'ils n'avoient fait le monde que pour eux, et qu'il leur etoit extrêmement cher; et comme les inclinations sont toutes differentes, chacun s'est efforcé d'adorer Dieu selon ses humeurs, pour attirer ses bené=dictions sur soi et pour faire servir toute la nature à ses appétits.

4.

Par ce moyen ~~ce préjugé~~ etant devenu superstition, il s'est enraciné de façon que les plus grossiers se sont crus capables de

pénétrer dans les actions finales, comme s'ils en avoient une parfaitte connoissance; si bien qu'au lieu de faire voir que la nature ne fait rien en vain, ils ont montré que Dieu et la nature devoient avoir un but aussi bien que les hommes: car l'expérience leur faisant voir qu'un nombre infini d'incommodités telles que sont les tremble=mens de terre, les maladies, la faim, la soif &c. troublent les douceurs de la vie, ils ont attribué ces maux à la colere des Dieux qu'ils se représentoient irrités contre les offenses des hommes, sans qu'ils aient que être désabusés de ce préjugé par des exemples journaliers, qui leur prouvoient que les biens ~~journaliers~~ et les maux ont été de tout tems communs aux méchants et aux bons. La raison de cela, c'est qu'il leur

etoit plus facile de demeurer dans leur igno=
=rance naturelle, que d'abolir un préjugé
établi depuis tant de Siecles pour introdui=
=re quelque chose de plus vraisemblable.

5.

Ce préjugé les a fait tomber dans un
autre, qui est de croire que les jugemens
des Dieux leur etoient incompréhensibles,
et que c'est pour cette raison que la connois=
=sance de la vérité est au dessus de l'esprit
humain, erreur où l'on seroit encore, si
les Mathématiques et quelques autres Sciences
n'avoient détruit ce préjugé.

6.

Pour ce qui est de faire voir que la
Nature ne se propose aucune fin, et que
toutes les causes finales ne sont que des
fictions humaines, il n'est pas besoin de

 Des Raisons qui ont mu les Se-
lings Discours ; cette doctrine ôtant à Dieu
les perfections qu'on lui attribue. Voici comme
je le prouve. Si Dieu agit pour une fin, -
soit pour soi même ou pour quelqu'autre,
il desire ce qu'il n'a pas, et il faut avoüer
qu'il y a un tems auquel Dieu n'ayant
pas eu ce pourquoi il agit, il a souhaitté
de l'avoir ; ce qui est faire un Dieu indigent ;
et pour ne rien omettre de ce qui peut
appuyer le raisonnement de ceux qui —
tiennent l'opinion contraire ; si par exemple
une pierre tombe sur quelqu'un, et le tue,
il faut bien, disent-ils, que cette pierre
soit tombée à dessein de tuer cet homme,
cela ne pouvant être que parceque Dieu
l'a voulu. Si on leur répond que c'est
le vent qui a fait tomber cette pierre en
même tems que l'homme passoit, ils vous

demandent: pourquoi l'homme passoit-il précisément au tems que le vent ébranloit la pierre? si vous leur répliquez que le vent étoit alors impétueux à cause que la mer étoit agitée des les jour précédents, encore qu'il ne parut en l'air aucune agi=
=tation, et que cet homme a été prié d'aller manger chez un ami; ils vous demanderont pourquoi en ce tems là plustôt qu'en un autre? faisant ainsi une infinité de ques=
=tions pour tâcher de faire avouër que la seule volonté de Dieu, qui est l'azile des ignorants, est la cause de cette chute. De même lors qu'ils voient la structure du corps humain, ils tombent dans l'admiration et concluent de ce qu'ils ignorent les causes d'une chose qui leur paroit pour cela si merveilleuse, que c'est un ouvrage surna=

 Des Raisons qui ont mû lors &c. Na=
=turel où les causes qui nous sont connües
ne peuvent avoir eu de part. Delà vient
que celui qui veut sçavoir à fond les
causes des miracles, et pénétrer en vrai
Sçavant dans les causes naturelles, sans
s'asservir aux préjugés formés par l'igno=
=rance; delà vient, dis-je, que le vrai
Sçavant passe pour impie et pour hérétique
par la malice de ceux que le vulgaire
reconnoit pour les Interpreter de la Na=
=ture et des Dieux; ces Esprits mercénaires
ne doutant pas que l'ignorance qui tient
le peuple dans l'étonnement, est ce qui
les fait Subsister et ce qui conserve leur
crédit.

7.

Les hommes s'étant donc coëffés
de la ridicule opinion que tout ce qu'ils

Des Raisons qui ont mû leur Devoient est fait pour eux, se sont fait un point de religion de s'appliquer à leurs interêts, et de juger du prix des choses par le profit qu'ils en retirent, d'où ils ont pris sujet de former les notions qui servent à expliquer la nature des choses, sçavoir, le bien et le mal, l'ordre et la confusion, le chaud et le froid, la beauté et la laideur, qui dans le fond ne sont point ce qu'ils s'imaginent; et parce qu'ils se piquent d'a=voir leur libre arbitre, ils se sont ingerés de la louange et de la honte, du pèché et du mérite, appellant bien tout ce qui tourne à leur profit et regarde le culte divin; et mal au contraire ce qui ne convient ni à l'un ni à l'autre; et parce que les ignorants ne sont capables de juger de rien, et qu'ils n'ont nulle idée des choses que par le —

secours de l'imagination, qu'ils prennent pour l'entendement; ces gens, dis-je, qui ne connoissent la nature de quoi que ce soit, se figurent un ordre dans le monde qu'ils croient tel qu'ils se l'imaginent, les hommes etant faits de telle sorte qu'ils croient les choses bien ou mal ordonnées selon qu'ils ont de la facilité ou de la peine à les imaginer, quand les sens les leur représentent; et comme on se plait davantage à ce qui fatigue le moins l'imagination, on se persuade d'etre bien fondé à préferer l'ordre à la confusion, comme si l'ordre etoit autre chose qu'un pur effet de l'imagination des hommes; de sorte qu'en disant que Dieu a tout fait avec ordre, c'est avouer que c'est en faveur de l'imagination humaine qu'ils prétendent que Dieu ait créé le monde de la

maniere qui est la plus facile à imaginer, quoiqu'il y ait cent choses qui sont fort au dessus des forces de l'imagination, et une infinité qui la jettent dans le désordre à cause de sa foiblesse.

8.

Pour ce qui est des autres notions, ce sont de purs effets de la même imagination, qui n'ont rien de réel, et qui ne sont que les différents modes dont cette puissance est capable; par exemple, si le mouvement que les objets impriment dans les nerfs par le moyen des yeux, est agréable aux sens, on dit que les objets sont beaux; que les odeurs sont bonnes ou mauvaises, les saveurs douces ou amères, ce qui se touche dur ou tendre, les sons rudes ou gracieux,

suivant que les odeurs, les saveurs et les sons frappent et pénétrent les sens, jusques là qu'il s'est trouvé des hommes qui ont cru Dieu capable de se plaire à la mélodie, et que les mouvemens célestes étoient un concert harmonieux; preuve évidente que chacun croit les choses être telles qu'il se les figure, ou plustot, preuve que le monde est purement imaginaire; c'est pourquoi ce n'est pas merveille qu'il se trouve à peine deux hommes d'une même opinion, et qu'il y en ait même qui font gloire de douter de tout. Car bien que les hom=
=mes ont un corps, et qu'ils se ressemblent en beau=
=coup de choses, ils different en quantité d'autres. C'est d'où vient que ce qui semble bon à l'un, paroit mauvais à l'autre; que ce qui plait à celui ci, dé=
=plait à celui là: d'où il est aisé d'inferer que les sentimens ne different qu'à l'égard de la fantaisie, que l'entendement y a peu de part, et qu'enfin les

Des raisons qui ont mû les hommes les choses du monde ne sont qu'un pur effet de la seule imagination; au lieu que, si l'on consultoit les lumieres de l'entendement, les Mathematiques font foi que tout le monde conviendroit de la verité, et que les jugemens seroient plus uniformes et plus raisonnables qu'ils ne sont.

9.

Il est donc évident que toutes les raisons dont le vulgaire a coutume de se servir, quand il se mêle d'expliquer la nature, ne sont que façons d'i=imaginer qui ne prouvent rien moins que ce qu'il pretend; et parceque on donne à ces raisons des noms aussi réels que si elles existoient ailleurs que dans l'imagination, je les appelle non pas des êtres de raison, mais de pures imaginations, ne voyant rien de plus aisé que de repondre aux argumens que l'on fonde sur des notions et qu'on vous objecte; comme par exemple, s'il etoit vrai que l'univers fut un écoulement et une suite necessaire de la nature

Des raisons qui ont mû les hommes &c.

divine, d'où viendroient les imperfections et les défauts qu'on y a remarqués, par exemple, la corruption qui remplit tout de mauvaise odeur; tant d'objets, tant de désordres, tant de maux, tant de vices et choses sembla=bles? il n'est rien, dis-je, de plus aisé que de réfuter ces objections; car on ne peut juger de la perfection d'aucun être qu'autant qu'on en connoit l'essence et la nature; et c'est s'abuser, de croire qu'une chose est plus ou moins parfaite suivant qu'elle plait ou déplait, et qu'elle est utile ou inutile à la nature humaine. Pour fermer la bouche à ceux qui demandent pourquoi Dieu n'a point créé tous les hommes sans exception pour se laisser conduire aux lumieres de la raison; il suffit de dire que la lumiere ne lui manquoit pas pour donner à chaque être le degré de perfection qui lui étoit le plus convenable; ou pour parler plus proprement, parceque la loi de la nature étoit si ample et si étendue qu'elle pouvoit suffire à la production de toutes les choses dont est capable un entendement infini.

Ce que c'est.

10.

Ce que c'est que Dieu.

Cela posé, si l'on demande ce que c'est que Dieu; je réponds que ce mot nous représente un être infini dont l'un des attributs est d'être une Substance étendüe, par conséquent éternelle et infinie, l'extension ou la qualité n'étant finie ou divisible, qu'autant qu'on se l'imagine telle. Or la matière étant partout la même, l'entendement ne distingue point de parties: par exemple, l'eau entant qu'eau est imaginée divisible, et ses parties separées les unes des autres, quoiqu'entant que Substance corporelle, elle ne soit ni separable ni divisible. Aussi la matière et la quantité n'ont rien qui soit indigne de Dieu: car si tout est Dieu, et que tout coule necessairement de son essence, il faut absolument qu'il soit tel que ce qu'il

contient, puisqu'il est incompréhensible que des Etres tout matériels soient contenus dans un Etre qui ne le soit point. Et afin qu'on ne croie point que cette opinion est nouvelle, Tertullien, l'un des premiers hommes que les Chrétiens aient eu, a prononcé contre les Apels que ce qui n'est point corps, n'est rien; et contre Praxéas, que toute substance est un corps, sans que cette doctrine ait été condam=
=née dans les 4 ~~[illegible]~~ premiers Conciles Eucuméniques et généraux.

Ces 4 Conciles sont, celui de Nicée tenu l'an 325. sous l'Empereur Constantin le Grand et sous le Pape Sylvestre I. Celui de Constantinople tenu en l'année 381. sous les Empereurs Gratien, Valentinien et Théodo=
=se, et sous le Pape Damase I. Celui d'Ephese tenu en l'an 431. sous les Empereurs

Theodose

Théodose le Jeune et Valentinien, et sous le Pape Célestin. Celui de Chalcedoine tenu l'an 451. sous les Empereurs Valentinien et Martin, et sous le Pape Léon I.

II.

Ces Sentiments sont simples et les seuls qu'un bon et sain entendement puisse former de Dieu; cependant il y en a peu qui se contentent d'une telle simplicité. Le peuple grossier et accoutumé aux flatteries des sens, demande un Dieu qui ressemble aux Rois de la terre; cette pompe, ce grand éclat qui les environne; de telle sorte que, leur oter toute espérance d'aller après la mort grossir le nombre des Courtisans célestes, pour jouir des mêmes plaisirs dont on jouit à la Cour des Rois, c'est oter à l'homme la consolation et la seule chose qui l'empêche de se désespérer

dans les misères de la vie; On veut un Dieu et juste et vengeur, lequel punisse et ré=
=compense à la façon des Rois, et par-conséquent un Dieu susceptible de toutes les passions humaines. On lui donne des pieds, des mains, des yeux, des oreilles, et cependant on ne veut pas qu'un Dieu constitué de la sorte ait rien de matériel. On dit que l'homme est son Chef-d'oeuvre, et même son image; mais on ne veut pas que la copie soit semblable à l'original: enfin le Dieu du peuple est sujet aujourd'hui à bien plus de formes que le Jupiter des Payens.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que plus ces fadaises choquent le bon sens, plus le vulgaire les révère; parce qu'il croit opiniâtrément ce que les Prophètes en ont

dit

dit, quoique ces visionnaires ne fussent parmi les hébreux que ce qu'étoient chez les Payens les Augures et les Devins. On consulte la Bible, comme si Dieu ou la Nature s'y expliquoit d'une façon particuliere, quoi=que ce livre ne soit qu'un tissu de fragments cousus ensemble en divers tems, ramassés par plusieurs personnes et donnés au public à la fantaisie des Rabbins qui ne les ont produits qu'aprés avoir approuvé les uns et rejetté les autres, et suivant qu'ils les ont trouvés conformes ou répugnants à la loi de Moïse.

Le Talmud porte que les Rabbins balancerent s'ils ôteroient le livre des Prover=bes, et celui de l'Ecclésiaste du nombre des Canoniques; et que, s'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils trouverent quelques endroits où il

est parlé avec éloge de la loi de Moïse. Ils en eussent fait autant des prophéties d'Ezéchiel, sans un certain Chavaniaricus qui prit soin de les concilier avec la même Loi.

Oui, telle est la malice et la stupidité des hommes. Ils aiment mieux passer leur vies à se chicaner les uns les autres, et à idolatrer un livre, où il n'y a guères plus d'ordre et de méthode que dans l'Alcoran de Mahomet que personne n'entend, tant il est confus et mal conçu, et qui ne sert qu'à fomenter des divisions; les Chrétiens, dis-je, aiment mieux adorer ce fantôme que d'écouter la loi naturelle que Dieu, c'est-à-dire, la Nature, entant qu'elle est le principe du mouvement, a écrite dans le coeur des hommes. Toutes les autres loix ne sont que des fictions humaines et de

pures illusions inventées, non par les Démons ou mauvais Esprits qui ne furent jamais qu'une idée, mais par l'addresse des Princes et des Ecclésiastiques; ceux là pour donner plus de poids à leur autorité; ceux-ci pour s'enrichir par le débit d'une infinité de chimeres qu'ils vendent cher aux igno=rants.

Toutes les autres loix ne sont, dis-je, appuyées que sur le livre nommé Bible, dont l'original ne se trouve point, qui n'est rempli que de choses surnaturelles, c'est-à-dire impossibles, et qui ne parle que de récompenses et de peines pour les actions bonnes ou mauvaises, mais qui ne sont que pour l'autre vie, de peur que la fourberie ne soit découverte, nul n'en etant jamais revenu. Ainsi le peuple toujours flottants

entre l'espérance et la crainte, est retenu — dans son devoir par l'opinion qu'il a que Dieu ne fait les hommes que pour les — rendre eternellement heureux ou malheu=
=reux, ce qui a donné lieu à une infinité de Religions.

Ce que signifie

Ce que signifie ce mot, Religion; comment et pourquoi il s'en est glissé un si grand nombre dans le monde.

I.

Avant que le mot de Religion fut introduit dans le monde, on n'etoit obligé qu'à suivre la loi naturelle, c'est-à-dire, à se conformer à la droite raison. Ce seul instinct etoit le lien auquel les hommes fussent attachés; et ce lien tout simple qu'il etoit, les unissoit de sorte que les divisions etoient rares: mais depuis que la crainte eut fait soupçonner qu'il y a des Dieux et des Puissances invisibles, ils eleverent des autels à ces Etres imaginaires; si bien qu'en secouant le joug de la nature et de la raison

qui est la source de la vraie vie, ils se lierent par de vaines cérémonies et par un culte superstitieux aux vains fantomes de l'imagination; et c'est d'où vient ce mot de Religion qui fait tant de bruit dans le monde. Les hommes donc ayant admis des Puissances invisibles qui avient tout pouvoir sur eux, ils les adorerent pour les flechir, et s'imaginerent de plus que la nature etoit un Etre subordonné à ces Puissances. Delà ils se la figurerent comme une grande masse ou comme un éclair qui n'agissoit que suivant l'ordre que ces Puissances donnoient. Depuis que cette fausse idée eut frappé leurs esprits, ils n'eurent plus que du mepris pour la nature et du respect pour ces êtres prétendus qu'ils nommerent leurs Dieux. Delà est venue l'ignorance où tant de

peuples

peuples sont plongés, et d'où les vrais sçavants, quelque profond que soit cet abî=
=me, les pourroient retirer, si leur zèle n'étoit traversé par ceux qui conduisent ces aveu=
=gles, et qui ne vivent que d'impostures: mais, quoiqu'il y ait bien peu d'apparence de réussir dans cette entreprise, il ne faut pas abandonner le parti de la vérité; et quand ce ne seroit qu'en considération de ceux qui se sont garantis des simptômes de ce mal, il faut qu'une ame généreuse dise les choses comme elles sont.

2.

La crainte qui a fait les Dieux, a fait aussi la Religion; et depuis que les hommes se sont mis en tête qu'il y avoit des anges invisibles qui étoient cause de leur bonne ou mauvaise volonté, ils firent

banqueroute au bonheur et à la raison; ils prirent leurs chimeres pour autant de Divinités qui avoient soin de leur conduite. Aprés s'être forgé des Dieux, ils voulurent sçavoir de quelle matiere ils etoient, et s'imaginerent enfin qu'ils devoient être de même Substance que l'ame; puis s'étant persuadés que celle-ci ressembloit aux fantômes qui paroissent dans les miroirs ou pendant le sommeil, ils crurent que les Dieux etoient des Substances réelles, mais si minces et si subtiles, que pour les distinguer des corps, ils les appellerent Esprits; bien que ces corps et ces Esprits ne soient en effet qu'une même chose, et ne different que du plus au moins, puis=qu'être Esprit et incorporel est une chose incompréhensible. La raison est que tout

Esprit

Esprit a une figure qui lui est propre, et qu'il est compris en quelque lieu, c'est-à-dire qu'il a des bornes, et par conséquent que c'est un corps, tout mince et tout subtil qu'il soit.

3.

Les ignorants, c'est-à-dire, la plus part des hommes ayant fixé de cette sorte la substance de leurs Dieux, tâcherent aussi de pénétrer par quelles causes ces Agens invisibles produisent leurs effets; mais n'en pouvant venir à bout à cause de leur ignorance, ils en crurent leurs conjectures, jugeant aveuglément de l'avenir par le passé, quoiqu'ils ne vissent ni liaison ni dépendance dans tout ce qu'ils entreprenoient de juger. Ils envisageoient le passé et en auguroient bien ou mal, suivant que la même entreprise avoit autrefois réüssi. —

42. Ce qui signifie ce mot Religion &c.

Phocion ayant défait les Lacédémoniens dans la bataille de Naupacte, les Athéniens après sa mort en élurent un autre du même nom. Annibal ayant succombé sous les armes de Scipion surnommé Africain, à cause de ce bon succès les Romains envoyerent dans la meme Province un autre Scipion contre César. Ainsi plusieurs peuples après deux ou trois expériences ont attaché aux lieux ou aux noms leur bonne ou mauvaise fortune. D'autres se servent de certains mots qu'ils appellent Enchantements, et les croient de telle efficace qu'ils peuvent faire parler les arbres, faire un homme d'un morceau de pain, et métamorphoser tout ce qui paroit devant eux.

4.

Les Puissances invisibles étant éta=
=blies de la sorte, d'abord les hommes
ne les révérérent que comme on fait son
Souverain, c'est-à-dire par les marques de soumissions
et de respect, tels que sont les présents, les
prières et les choses semblables : je dis
d'abord, car la nature n'apprend point
à user en cette rencontre de Sacrifices san=
=glants, lesquels n'ont été institués que
pour la subsistance des Sacrificateurs et
des Ministres destinés au Service de ces
faux Dieux.

5.

Cette semence de Religion, c'est-à-
-dire l'espérance et la crainte, à force de
passer par les passions, les jugements,

et les divers conseils des hommes, a pro=
=duit ce grand nombre de croyances —
bisarres qui sont cause d'etant de révo=
=lutions dans les Etats. L'honneur et le
revenu qu'on attachoit au sacerdoce —
comme on a fait depuis aux Ministres
et autres charges Ecclésiastiques, flatte=
=rent l'ambition et l'avarice des person=
=nes rusées qui profiterent de la stupidité
des peuples qui donnerent si bien dans
leurs fables, qu'on s'est fait insensiblement
une douce habitude d'encenser le mensonge
et de haïr la vérité.

6.

Les mensonges étant établis, et
les ambitieux amorcés par la douceur —
d'être au dessus de leurs semblables; —
ceux-ci tâcherent de se mettre en répu=
=tation

=tation, en feignant d'être amis des Dieux que le vulgaire apprêhendoit. Pour mieux réüssir, chacun en bâtit à sa mode, et prit telle licence de les multiplier qu'on en trouvoit un à chaque pas.

7.

La matiere informe du monde fut appellée le Dieu Cahos. On fit le même honneur au Ciel, à la Terre, au feu, aux Vents, et aux Planettes: on le fit aux hommes et aux femmes; mais les oiseaux, les reptiles, le crocodile, le Veau, le chien, l'agneau, le Serpent et le pourceau, en un mot toutes Sortes d'animaux et de plantes y eurent la meil=leure part. Chaque fleuve, chaque fontaine portoit le nom d'un Dieu: chaque maison avoit le sien, chaque homme son Génie;

enfin tout étoit plein tant dessus que dessous la terre, d'Esprits, d'ombres et de Démons. Ce n'étoit pas assez de feindre des Divinités dans tous les lieux imaginables. On eu ~~avoit~~ cru offenser le tems, le jour, la nuit, la concorde, l'amour, la paix, la victoire, la contention, la rouille, l'honneur, la vertu, la fièvre et la Santé; on eut cru, dis-je, faire outrage à ces belles Divinités qu'on pensoit toujours prêtes à fondre sur la tête des hommes, si on ne leur eut élevé des temples et des autels. Ensuitte on commença à prendre son propre génie que quelques-uns invo=quoient sous le nom de Muse; d'autres sous le nom de fortune adoroient leur propre ignorance: ceux-ci baptisoient leurs débauches du nom de Cupidon, leur colère du nom de furie: en un mot il n'y

n'y avoit rien qui ne portât le nom d'un Dieu ou d'un Démon.

8.

Les fondateurs des Religions ayant pris garde que la base de leurs impostures étoit l'ignorance des peuples, s'aviserent de les y entretenir par l'adoration des images où ils feignirent que les Dieux habitoient, pour faire tomber sur les Prêtres une pluye d'or et des bénéfices que l'on nommoit des choses Saintes destinées à l'usage de ces Sacrés Ministres, afin que nul n'eut l'audace d'y prétendre, ni même le front d'y toucher. Pour mieux leurrer les peuples, les Prêtres faisoient les Prophêtes et prétendoient de penetrer dans l'avenir par le commerce qu'ils se vantoient d'avoir avec les Dieux. Il n'est

Ce que signifie ce mot Religion &c

rien de si naturel que de desirer de sçavoir sa destinée: ces Imposteurs en etoient trop bien informés pour omettre une circonstance si avantageuse à leur but. Les uns s'établirent à Delos, les autres à Delphes et ailleurs, où par des oracles ambigus ils répondoient aux demandes qu'on leur faisoit: les fem=mes même s'en mêloient, et les Romains avoient recours dans les grandes calamités au livre des Sybilles. Les fous passoient pour Enthousiastes; ceux qui feignoient de converser avec les morts etoient nommés Négromanciens; d'autres lisoient dans l'avenir par le vol des oiseaux ou par les entrailles des bêtes. Enfin les yeux, les mains, le visage, un objet extraordinaire, tout leur sembloit d'un bon ou d'un mauvais augure, tant il est vrai que l'ignorance reçoit

reçoit telle impression qu'on veut, depuis qu'on a trouvé le secret de s'en prévaloir.

9.

Les ambitieux qui ont toujours été de grands maîtres en l'art de fourber, ont suivi cette route dans la fondation de leurs loix, pour obliger le peuple à se soumettre de lui même, ils lui ont persuadé qu'ils les avoient reçues d'un Dieu ou d'une Déesse.

Le celebre Moïse petit fils du grand Magicien Moïse, au rapport de Justin-Martyr, s'étant rendu Chef des hebreux que l'on chassa d'Egypte par Edit, parce=qu'ils l'infectoient de rogne et de lèpre dont ils etoient gâtés; cet heureux Politique fut un des plus adroits à user de ce stra=tagême. Après six jours de marche dans

une pénible retraite, il commanda à ces misérables bannis de consacrer le 7.e à Dieu par un repos public, afin de faire accroire que Dieu le favorisoit, qu'il approuvoit sa domination, et que personne n'eut l'audace de le contredire.

Il n'y eut jamais peuple plus igno=rant que celui là, ni par conséquent plus crédule. Dans une si belle occasion de faire valoir le talent, Moïse fit accroire que Dieu lui étoit apparu, que c'étoit par son ordre qu'il prenoit leur conduitte, qu'il l'avoit choisi pour les gouverner, et qu'eux mêmes seroient son peuple, pourvû qu'ils crussent ce qu'il leur diroit de sa part.

Ces malheureux ravis de se voir adoptés par le Maître des Dieux, au sortir de la servitude, applaudirent à

Moïse

Moïse, et jurerent de lui obéir. Son autorité étant confirmée, il songea à la perpétuer, & sous prétexte du culte suprême d'un Dieu dont il se disoit le Lieutenant, il fit son frere et ses enfants Chefs du palais Royal, c'est-à-dire du lieu où se rendoient les oracles, hors de la vüe et de la présence du peuple : ensuitte il fit ce qui s'est toujours fait dans les nouveaux établissements, des prodiges et des miracles dont les simples étoient éblouis, quelques-uns étourdis, mais qui faisoient pitié à ceux qui etoient pénétrants et qui lisoient au travers de ces impostures. — Quelque subtil que fut Moïse, et quelque bons tours qu'il sçut faire, il eut eu un peu de peine à se faire obéir, s'il n'avoit eu la force en main, la fourberie sans les armes ayant rarement réussi.

Parmi ce grand nombre d'idiots il s'en trouvoit toujours qui avient le courage de lui reprocher sa mauvaise foi; que sous de fausses apparences de justice et d'équité il s'étoit emparé de tout; que l'autorité souveraine étant attachée à son sang, nul n'avoit plus droit d'y prétendre, et qu'il étoit enfin moins leur Pere que leur Tyran.

Dans ces occasions Moïse en rusé Politique perdoit ces esprits forts, et n'épargnoit aucun de ceux qui blamoient son gouvernement.

Avec ces précautions, et en colorant ces supplices de veangeances divines, il vécut toujours absolu; et pour finir de la maniere qu'il avoit commencé, c'est-à-dire en fourbe et en imposteur, il se précipita dans l'abîme qu'il avoit remarqué

remarqué au milieu d'une Solitude où il se retiroit de temps en temps sous prétexte de conferer privément avec Dieu pour inspirer à ses Sujets la soumission et le respect; il se jetta, dis-je, dans ce précipice marqué de longue-main, afin que son corps ne se trouvant point, on crut que les Dieux l'avoient enlevé, et qu'il fut semblable à eux.

Il n'ignoroit pas que la mémoire des Patriarches qui l'avoient précédé, etoit en grande vénération, quoi qu'on eut trouvé leurs Sépulchres; mais cela ne suffisoit pas pour contenter une ambition comme la sienne: il falloit pour cela qu'on le révérat comme un Dieu sur qui la mort n'eut point de prise; à quoi tendoit ce qu'il avança, lors qu'il commença à regner, qu'il etoit établi de Dieu, le Dieu de Pharaon. Elie à son exemple,

Elise à l'imitation d'Elie, et tous ceux qui ont eu la sotte vanité d'eterniser leurs noms, ont caché le tems de leur mort, afin qu'on les crut immortels.

10.

Pour revenir aux législateurs, il n'y en a point eu qui n'ait fait descendre leurs loix d'une divinité, et qui n'ayent taché de faire croire qu'ils étoient eux mêmes plus qu'hommes. Numa ayant gouté les plaisirs de la solitude, eut peine à la quitter pour le trône de Romulus; mais s'y voyant forcé par des acclama=tions publiques, il profita de la dévotion des Romains, leur insinua qu'il conversoit avec les Dieux, et que, s'ils le vouloient pour Roi, ils devoient se résoudre à observer

les loix

les loix et les institutions divines qui lui avoient été dictées par la Nymphe Egerie. Alexandre vouloit passer pour le fils de Jupiter: Persée tenoit sa naissance du même Dieu et de la Vierge Danaë; Platon d'Apollon et d'une Vierge, ce qu'il croïoit peut être à cause que les Egyptiens sou=tenoient que l'esprit de Dieu pouvoit engrosser une femme.

11.

Jesus Christ qui n'ignoroit pas les manieres ni la science des Egyptiens, donna cours à cette opinion pour le dessein qu'il méditoit; considérant combien Moïse s'étoit rendu célebre parce qu'il avoit commandé un nombre d'ignorants, Il entreprit de bâtir sur ce fondement,

et se fit suivre par quelques idiots auxquels il persuada que le S.t Esprit etoit son Pere, et sa mere une Vierge. Ces bonnes gens accoutumés à se payer de songes et de rêveries, donnerent dans ses sentiments, et crurent tout ce qu'il voulut d'autant plus volontiers qu'une naissance au dessus de l'ordre commun etoit inouïe parmi eux. Etre né par l'opération du Saint Esprit etoit à leur égard quelque chose de plus que ce que disent les Tartares de leur Gengiskam dont une vierge fut aussi la mere; mais celle-ci n'avoit conçu que par les rayons du Soleil. Cela arriva dans un tems où les Juifs lassés de leur Dieu, comme ils l'avoient été de leurs Juges, (au liv. de Samuël, ch. 8. il est porté que les Israëlites etant mal contentes

des fils de Samuël qui les jugeoient, deman=
=devent un Roi à l'exemple des autres Nations
auxquelles ils voulurent se conformer,) en —
vouloient avoir un visible, ainsi que les
autres Nations. Comme le nombre des
Sots est infini, il trouva des Sujets partout;
mais son extrême pauvreté étoit un obsta=
=cle invincible à son élévation. Les Pharisi=
=ens tantot ravis de la hardiesse d'un homme
de leur secte (J. C. etoit de la secte des Phari=
=siens, c'est-à-dire des Misérables, lesquels —
étoient tous opposés aux Saducéens qui fai=
=soient la secte des Riches,) tantôt jaloux de
son audace, le déprimoient ou l'élevoient
selon l'humeur inconstante de la populace.
Ainsi, quelque bruit qui courut de sa —
Divinité, il etoit impossible, dénué comme
il etoit, que son dessein put réüssir. Quelques

maladies qu'il guerit, quelques morts qu'il ressuscitât, n'ayant ni argent ni armée, il ne pouvoit manquer de perir; mais avec cette précaution, il y a apparence qu'il n'eut pas moins bien réussi que Moïse, Mahomet, et ceux qui ont eu l'ambition de s'élever au dessus des autres. S'il a été plus malheureux, il n'a pas été moins adroit, et quelques traits de son histoire font foi que le plus grand defaut de sa Politique est de n'avoir pas assez pourvû à sa sureté. Du reste, je ne vois pas qu'il ait plus mal pris ses mesures que les deux autres Législateurs dont la mémoire est demeurée l'arbitre de la croyance de tant de peuples.

De la Politique de Jesus Christ.

I.

Est-il rien, par exemple, de plus subtil que ce qu'il répondit au sujet d'une femme (St. Jean ch. 8 et suiv.) surprise en adultere? Les Juifs lui ayant demandé si on lapide=roit cette misérable, au lieu de répondre positivement Oui ou Non, par où il tom=boit dans le piége que ses ennemis lui tendoient, la négative etant directement contre la loi, l'affirmative le convainquant de rigueur et de cruauté, ce qui lui eut débauché des Sectateurs; au lieu donc de répartir comme eut fait une ame commune: Que celui, dit-il, qui est sans péché, jette la premiere pierre: réponse

adroite qui marquoit la présence de son esprit. Une autrefois étant enquis s'il étoit permis de payer le tribut à César, voyant l'image du Prince sur la pièce qu'on lui présentoit, il éluda la difficulté en répondant qu'on eut à payer à César ce qui est à César: la difficulté consistoit en ce qu'il se trouvoit Criminel de Leze-Majesté, s'il nioit que cela fut permis; et qu'en disant qu'il falloit payer, il renversoit la loi de Moïse, ce qu'il protesta de ne vouloir pas faire lorsqu'il se crut encore trop foible, bien qu'il l'ait renversée depuis, lorsqu'il se fut rendu celebre et qu'il le put faire impunément, à l'exemple des Princes qui promettent de confirmer les privileges de leurs Sujets pendant que leur Puissance n'est pas

n'est pas encore bien affermie, mais qui se mocquent ensuitte de tenir leurs pro=
=messes, lorsqu'ils se voient bien établis.

Quand les Phariziens lui demande=
=rent de quelle autorité il se mêloit d'ins=
=truire et de catéchiser le peuple, d'abord entrant dans leur pensée qui ne tendoit qu'à le convaincre de mensonge, soit quil répondit que c'étoit d'autorité hu=
=maine, parcequ'il n'étoit point du sacré corps de l'ancienne loi ni de ceux qui étoient chargés de l'instruction du peuple; soit quil se vantat de prêcher par ordre exprès de Dieu, sa doctrine étant opposée à la loi de Moïse : pour se tirer de cet embarras, il s'avisa de les embarrasser eux mêmes en leur demandant au nom de qui ils croyoient que Jean baptisoit.

De la Politique de Jesus Christ.

Les Pharisiens qui s'opposoient par Politique au Baptême de Jean, se fussent condam=
=nés eux mêmes en avouant qu'il etoit de Dieu : s'ils ne l'avouoient pas, ils s'expo=
=soient à la rage de la populace qui s'i=
=maginoit le contraire : pour sortir de ce mauvais pas ils répondirent qu'ils n'en sçavoient rien ; à quoi J. Christ répliqua qu'il n'etoit pas obligé de leur dire pourquoi et au nom de qui il prêchoit.

2.

Telles etoient les défaites des Destructeurs de l'ancienne loi et des Peres de la nouvelle Religion qui fut bâtie sur les ruines de l'ancienne, où, à dire les choses d'un es=
=prit désinteressé, il n'y a rien de plus divin que dans les autres qui l'ont précédée

précédée. Son fondateur qui n'étoit pas tout-à-fait ignorant, voyant l'extrême corruption de la république des Juifs, l'a jugée proche de sa fin, et a cru qu'un autre devoit renaître de ses cendres.

La crainte d'être prévenu par de plus ambitieux que lui, le fit hater de l'établir par des moyens tout opposés à ceux de Moïse. Celui ci commença à se rendre terrible et formidable aux autres Nations: Jesus au contraire les attira à lui par l'espérance des avantages de l'autre vie qu'on obtiendroit, disoit-il, en croyant en lui: et au lieu que Moïse ne promet=toit que des biens temporels pour l'ob=servation de sa loi, J. C. en fit espérer qui ne finiroient point. Les loix de l'un ne regardoient que l'extérieur: celles de

l'autre ne vont qu'à l'intérieur, lorsent et blâment jusques aux pensées et prennent en tout le contrepied de la loi de Moïse : d'où il s'ensuit que J. C. crut avec Aristote qu'il est de la Religion des Etats comme des autres individus qui s'engendrent et se corrompent ; et comme il ne se fait rien que de ce qui s'est corrompu, nulle loi ne succède à l'autre qui ne lui soit toute opposée. Or, parceque on a peine à se résoudre à passer d'une loi à une autre, et que la plûpart des esprits sont difficiles à ebranler en matière de Religion, J. C. à l'imitation des autres Novateurs, eut recours aux miracles qui ont toujours été l'écueil des ignorants et l'azile des ambitieux.

De la Politique de J. Christ.

3

Par ce moyen le Christianisme étant fondé, J. C. profitant des erreurs de la poli=
=tique de Moïse, ne réussit en nul endroit si heureusement que dans les mesures qu'il prit pour rendre sa loi éternelle. Les Pro=
=phètes hebreux pensoient faire honneur à Moïse en prédisant un Successeur qui lui ressembleroit, c'est-à-dire un Messie grand en vertu, puissant en biens et terrible à ses ennemis : cependant leurs prophéties ont produit un effet contraire ; quantité d'am=
=bitieux ayant pris delà occasion de se dire le Messie promis, ce qui a causé des révol=
=tes qui ont duré jusqu'à l'entière des=
=truction de cette République. J. C. plus adroit que les anciens Prophêtes Mosaï=
=ques, pour couper pied à ceux qui —

s'éleveroient contre lui, a prédit qu'un tel homme seroit le grand Ennemi des Dieux, les déliees des Demons, l'égout de tous les vices et la désolation du monde. — Après ces beaux Eloges, qui voulu se dire Antechrist? Et je ne crois pas qu'on puisse trouver de meilleur secret que celui là pour eterniser une loi. Il n'y a rien de plus fabuleux que le bruit qu'on fait courir de ce prétendu antechrist. St. Paul disoit de son vivant qu'il etoit déja né, par conséquent qu'on etoit à la veille de l'avenement de J. C. Cependant il y a plus de 1640. ans depuis la prédiction de la naissance de ce Precurseur, sans que personne en ait oüi parler. J'avoue que quelques-uns ont approprié ces paroles à Ebion et Cherinthus deux grands ennemis

Ennemis de J.C. parcequ'ils combattoient sa prétendüe divinité; mais on peut dire aussi que, si cette prétention est conforme au sens de l'Apostre, ce qui n'est pas croyable, ces paroles désignent dans tous les siecles une infinité d'antechrists, n'y ayant point de vrai sçavants qui croyent blesser la vérité en disant que l'histoire de J.C. (Le Pape Léon X entrant un jour dans le cabinet de ses trésors, s'écria: Les fables de J.C. aident bien à nous enrichir) est une fable, et que sa Loi n'est qu'un tissu de rêveries que l'igno=rance a mis en vogue et que l'interest entretient.

On prétend néantmoins qu'une Religion qui subsiste sur de si foibles fondemens, est toute divine et surnaturelle,

De la politique de J. Christ.

comme si l'on ne sçavoit pas qu'il n'y a point de gens plus propres pour donner cours à une opinion la plus absurde, que les femmes et les idiots. Ce n'est pas merveille que J. C. n'eut point de sçavants à sa suitte : ils sçavoient que la loi et le bon sens sont opposés ; c'est pourquoi il déclame en tant d'endroits contre les sages, et les exclud de son royaume, où il n'admet que les pauvres d'Esprit, les simples et les imbéciles. Aussi les Esprits raisonnables ne se croient pas malheureux de n'avoir rien à démêler avec les insensés.

De la Morale.

De La Morale de J. C.

4.

Pour ce qui est de sa Morale, y voit-on rien de plus divin que dans les écrits des anciens? ou plustot, que voit-on qui n'en soit un extrait, ou du moins une imitation? S.t Augustin (confess. lib. 7. cap. 9. v. 10.) avoue qu'il a trouvé dans quelques écrits presque tout le commencement de l'Evangile selon S.t Jean, joint que l'on trouve que cet apôtre étoit tellement d'habitude de piller les autres, qu'il n'a point fait de difficulté de dérober aux Prophêtes leurs Enigmes et leurs visions pour en faire son apocalypse. D'où viendroit la conformité qui se trouve entre la doctrine du vieux Testament et celle de Platon? sinon que les Rabbins et ceux qui ont fait l'Ecriture

d'un amas de fragmens, ont pillé ce grand Philosophe? Certes la naissance du monde a plus de vraisemblance dans ses ouvrages que dans la Genese; cependant on ne peut pas dire que cela vienne de ce que Platon lut, dans son voyage d'Egypte, les livres judaïques, Ptolomée, dit St. Augustin, ne les ayant pas encore fait traduire quand Platon y alla. La description du pays, que Socrate fait à Simias dans le Phédon, a infiniment plus de graces que celle du Paradis terrestre; et l'Androgine est sans comparaison mieux inventée que tout ce que dit la Genese de l'extraction d'une des côtes d'Adam. y a-t-il rien qui le ressemble mieux que les deux embrasements de Sodome et Gomorre et celui que causa Phaëton? y a-t-il rien de plus conforme

que la chute de Lucifer et celle de Vulcain et des Géants dans les abîmes par la foudre de Jupiter? y a-t-il rien de plus semblable que Samson et hercule, Elie et Phaëton, Joseph et hippolite, Nabuchodonosor et Lycaon, Tantale et le Mauvais riche, la Manne des Israëlites et l'Ambrosie des Dieux? St. Augustin, St. Cyrille et Théophile égalent Jonas et hercule Surnommé Tri=nocham parcequ'il fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'une Baleine. Le fleuve de Daniel représenté au ch. 7. de ses Prophéties est une imitation visible du Phlé=géton dont il est parlé au Dialogue de l'Immortalité de l'ame. On a tiré le péché originel de la Boëte de Pandore; le Sacrifice d'Isaac et de Jephté de celui d'Iphigénie. Ce qui se dit de Loth et de sa femme est

tout à fait semblable à ce qu'on a raconté de Baucis et de Philémon. L'histoire de Persée et de Bellerophon est le fondement de celle de St George et du dragon qu'il tua: enfin il est constant que les auteurs de ces Ecritures ont transcrit mot à mot les oeuvres d'hésiode et d'homere.

5.

Pour J.C. Celse montroit, au rapport d'Origene (lib. 6. contra Celsum) qu'il avoit tiré de Platon les plus belles Sentences. Telle est celle qui porte qu'un Chameau passeroit plustot par le trou d'une aiguille qu'une personne riche n'entreroit dans le Royaume de Dieu. C'est à la Secte des Phariseens, dont il etoit, que ceux qui croient en lui doivent la croyance qu'ils ont

ont de l'immortalité de l'ame, de la Résur=
=rection, de l'Enfer, et de la plus part de la
Morale, où je ne vois rien qui ne soit
dans celle d'Epictete, d'Epicure et de quan=
=tité d'autres. Ce dernier etoit proposé par
St. Jérome comme un homme dont la
vertu faisoit honte aux meilleurs Chrétiens,
et dont la volupté étoit si temperée que
ses meilleurs repas n'étoient qu'un peu de
fromage, de pain et d'eau. avec une vie
si frugale ce Philosophe, tout payen qu'il
etoit, disoit qu'il vaut mieux être infortuné
et misérable que riche et opulent, sans
avoir la droite raison, ajoutant qu'il est
rare que la sagesse et la richesse se trouvent
en un même sujet, et qu'on ne sçauroit être
heureux ni vivre avec plaisir qu'autant
que la felicité est accompagnée de prudence

de justice et d'honnêteté qui sont les qualités de la vraie et solide volupté.

Pour Epictete, je ne crois pas que ja=
=mais homme (je n'excepte pas J. Christ) ait été plus austere, plus ferme, plus égal et plus dégagé qu'il a été. Je ne dirai rien qu'il ne fut aisé de prouver; mais de peur de passer les bornes que je me suis pres=
=crites, je ne rapporterai des belles actions de sa vie qu'un exemple de sa constance. Etant Esclave d'un Affranchi nommé — Epaphrodite qui etoit Capitaine des Gardes du Corps de Néron, il prit fantaisie à ce brutal de lui tordre la jambe. Epictete s'appercevant qu'il y prenoit plaisir, lui dit en souriant, qu'il voyoit bien que le jeu ne finiroit pas qu'il ne lui eut cassé la — jambe. En effet la chose arriva comme il

l'avoit

l'avoit predit. Eh bien, continua-t-il, d'un visage egal et riant, n'avois-je pas bien dit que vous me rompriez la jambe? y eut-il jamais constance pareille à cela? et peut-on dire que J.C. ait été jusques-là, lui qui pleuroit et suoit de peur à la moin=dre allarme qu'on lui donnoit, et qui témoigna à sa mort une bassesse d'ame qu'on a vûes à peine dans la pluspart de ses Martyrs.

Si l'injure du tems ne nous eut point ravi le livre qu'Arien avoit fait de la vie et de la mort de notre Philosophe, je m'assure que nous verrions bien d'au=tres exemples de sa patience. Je ne doute pas que l'on ne dise de cette action ce que les ignorants disent de la vertu des Philosophes, sçavoir, que c'est une vertu

dont la vanité est la mere, et qui n'est point en effet ce qu'elle paroit : mais je sçai bien aussi, que ceux qui tiennent ce langage, sont gens qui disent en l'air tout ce qui leur vient à la bouche, et croient avoir bien gagné l'argent que les Etats leur donnent pour instruire le peuple, quand ils ont déclamé contre les gens qui sont les seuls qui sçachent ce que c'est que la droite raison et la véritable vertu ; tant il est véritable que rien au monde n'approche si peu des moeurs des vrais Sçavants que les actions de ces ignorants qui les décrient et qui semblent n'avoir étudié que pour parvenir à un poste qui leur donne du pain, qui s'idolâtrent et s'applaudissent quand ils l'ont obtenu, comme s'ils etoient

parvenus

parvenus à un état de perfection, bien qu'il ne soit pour ceux qui l'obtiennent qu'un état d'amour-propre, d'orgueil et de volupté, où la pluspart ne suit rien moins que les maximes de la Religion qu'il professe: mais laissons les gens qui ne sçavent ce que c'est que vertu, pour éplucher la divi=nité de leur maître.

6.

Aprés avoir examiné sa Politique et sa morale, nous n'y avons rien vu de plus divin que dans les écrits des Anciens: voyons si la réputation qui l'a suivi aprés sa mort, est une marque qu'il soit Dieu. Le Peuple est si fort accoutu=mé aux faux raisonnemens que je m'étonne qu'on prétende en tirer aucune

saine connoissance. L'expérience fait foi qu'il n'a de pente à suivre que ce qui n'a rien de réel, et qu'il ne fait rien qui ne le marque.

Cependant c'est sur ces chimeres qu'ont roulé de tous tems les plus commu=
=nes opinions, malgré les efforts des sçavants qui s'y sont toujours opposés: quelque soin que ceux ci aient pris à déraciner ces fadaises, le peuple ne les a quittées qu'après en avoir été saoul. Moïse eut beau se vanter d'être le Lieu=
=tenant de Dieu, et prouver sa domina=
=tion et sa mission par des signes extra=
=ordinaires, pour peu qu'il s'absentât, ce qu'il faisoit de tems en tems, pour conférer, disoit-il, avec Dieu; ce qu'a fait Numa, et ce qu'ont fait beaucoup d'autres Legislateurs, pour peu

pour peu, dis-je, qu'il s'absentât, il ne trouvoit à son retour que les traces des Dieux que les hébreux avoient en Egypte. Il eut beau les tenir 40. ans au désert pour leur faire perdre l'idée de ces Dieux qu'il leur avoit fait quitter, n'en etant pas encore rassasiés, ils vouloient qu'ils marchassent devant eux, et les adoroient opiniatrément, quelque supplice qu'on leur fit souffrir à cet égard.

La seule haine qu'on leur inspira pour les autres nations par un orgueil dont les plus idiots sont capables, leur fit perdre insensiblement le souvenir des Dieux d'Egypte pour s'attacher à celui de Moïse que l'on adora pendant quelque tems avec toutes les circonstances marquées dans la loi, mais que l'on

quitta peu à peu, pour suivre celle de J.C. par je ne sçai quelle inconstance qui fait courir au changement.

Les plus ignorants des hébreux ayant donné le plus de vogue à la loi de Moïse, ces gens aussi furent les premiers à courir après J. C. et comme le nombre en est infini, et qu'ils s'aiment les uns les autres, ce n'est pas merveille que ces erreurs se soient répandues si aisément, ce n'est pas que les nouveau=tés ne coutent toujours de la peine; mais la gloire que l'on en espere, ad=doucit la difficulté. Ainsi les Disciples du Christ, tout miserables qu'ils etoient à sa suitte, etant souvent reduits à se nourrir de grains de bled qu'ils faisoient tomber des épies, (St Luc ch. 2. vers. 23) et à se

voir

voir honteusement exclus des Lieux (S. Luc ch. 9. vers. 51.--57.) où ils pouvoient entrer pour se reposer de leurs fatigues, ne commencerent à se rebuter que lors=
=qu'ils virent leur Maître entre les mains des Bourreaux et hors d'état de leur don=
=ner le bien, les grandeurs et l'éclat qu'il leur avoit promis.

Après sa mort ses disciples au dé=
=sespoir de se voir frustrés de leurs espé=
=rances, et poursuivis des Juifs qui les vouloient traitter comme ils avoient trai=
=té leur Maître, firent de nécessité vertu, et se répandirent par les contrées où sur le rapport d'une femme (S. Jean, ch. 20. 18) ils débiterent sa résurrection, sa filiation divine, et le reste des fables dont les Evangiles sont pleins.

La peine qu'ils avoient à s'avancer parmi les Juifs, les fit résoudre à re=cherchér les Gentils, et à tenter s'ils seroient plus heureux parmi eux que parmi les Juifs : mais comme il falloit plus de science qu'ils n'en avoient, les Gentils étant Philosophes et trop amis dela raison pour se rendre à des baga=telles, ils gagnerent un jeune homme d'un esprit bouillant et actif, un peu mieux instruit que des Pescheurs, ou plustot plus grand babillard, lequel s'as=sociant avec eux par un coup du Ciel, (car sans cela la fourberie seroit inutile) attira quelques ames foibles par la crainte del'Enfer tiré des fables des Poëtes anciens, et par l'espérance d'un Paradis qui n'est gueres plus supportable

que celui de Mahomet: Si bien que les uns et les autres procurèrent à leur — Maitre de passer pour un Dieu, ce que lui même de son vivant n'avoit pu — obtenir; en quoi le sort de J. C. ne fut pas meilleur que celui d'Homere, six villes qui l'avoient chassé et méprisé durant sa vie, s'étant battües après sa mort à qui auroit son corps.

7.

On voit par là que le Christianisme ne dépend comme toute autre chose, que du caprice des hommes, dans les opinions desquels tout passe pour bon ou mauvais suivant l'humeur où ils se trouvent davantage; car S.t Paul est témoin que nul ne peut résister (aux Rom. ch. 9. v. 19) à la

volonté ; car encore que ce passage soit directement opposé à un autre de la Genèse où il est dit que tous les desirs que les appétits des hommes se rapportent à lui, et qu'il en est le maître ; ce qu'on allegue de peur d'oter le libre arbitre au Roi des animaux, c'est-à-dire à l'homme pour lequel seul on veut que Dieu ait créé l'univers : mais sans nous engager dans un Labyrinthe d'erreurs et de contradictions visibles, dont nous avons assez parlé ; disons quelque chose de Mahomet lequel a fondé une loi sur des maximes toutes opposées à celles de Jesus-Christ.

Mahomet

8

A peine les Disciples avoient éteint la Loi Mosaïque pour introduire la Chréti=
=enne, que les hommes suivant leurs ca=
=prices et leur inconstance ordinaire, sui=
=virent un nouveau Législateur (Mahomet) qui s'éleva par les armes ainsi que Moïse: Le titre de Prophête et d'envoyé de Dieu ne lui manque non plus qu'à eux: aussi n'eut-il pas moins d'addresse à faire des miracles, et à donner dans les passions du peuple. D'abord, à leur imitation, il se fit escorter d'une populace ignorante, à laquelle il expliquoit les nouveaux oracles du ciel. Ces misérables amorcés par les faus=
=ses promesses et les contes de cet Imposteur,

répandirent sa renommée et l'exalterent de sorte que celle de ses prédécesseurs diminua peu-à-peu. Mahomet n'étoit pas un homme à fonder un empire : il n'excelloit ni en politique ni en philosophie ; il ne sçavoit ni lire ni écrire : il avoit même si peu de fermeté qu'il eut souvent aban=donné son entreprise, s'il n'eut été comme forcé de la continuer par l'addresse de son compagnon : mais puisqu'il y a réussi, il n'y a point de fat qui ne puisse espérer de devenir législateur. Dez qu'il commença à s'elever, et que son nom devint celebre en Arabie, Coralis jaloux qu'un homme de néant eut l'audace d'abuser le peuple, se déclarat son ennemi et traversat son entreprise ; mais le peuple enfin persuadé que Mahomet conferoit continuellement

avec Dieu et ses Anges, il l'emporta sur son ennemi; la famille de Coralis ayant eu le dessous, et Mahomet se voyant sui=vi d'une foule qui le croyoit un homme divin, il ne craignit plus son compagnon; mais de peur que celui ci ne découvrit ses impostures, il songea à le prévenir. Pour le faire plus surement, il l'accabla de belles promesses: il lui jura qu'il ne vouloit devenir grand que pour lui faire part d'un bien auquel il auroit contribué. Nous touchons, dit-il, au terme de notre élévation: nous sommes surs d'un grand peuple que nous avons gagné: mais il s'agit de le conserver par l'artifice que vous avez si heureusement inventé. En même tems il lui persuada de se cacher dans la fosse des oracles (c'est un lieu

dont il se Servoit pour contrefaire la voix de Dieu) près laquelle il alloit Sou=
=vent au milieu de ses Prosélytes. Le pauvre homme leurré par les promesses de ce fat, contrefit l'oracle à son ordinaire, si bien que Mahomet passant à la tête d'une multitude infatuée de son faux mé=
=rite, Coralis s'écria comme de coutume:
„Moi, qui suis votre Dieu, je vous proteste
„que j'ai établi Mahomet pour le Pro=
„=phete de toutes les nations; ce sera de
„lui que vous apprendrez ma véritable
„loi, parceque les Juifs et les Chrétiens
„l'ont altérée„. Il y avoit longtems que cet homme jouoit ce rôle, mais enfin il fut payé d'une maniere ingrate: car Mahomet entendant cette voix qui le proclamoit homme divin, se

tourna

tourna vers le peuple et lui commanda au nom de Dieu qui le reconnoissoit pour son Prophete, de combler de pierres cette fosse d'où etoit sorti en sa faveur un témoignage aussi authentique, en mémoire de la pyramide que Jacob éleva pour signe que Dieu lui etoit apparu. ainsi périt ce misérable qui avoit servi à l'exaltation de Mahomet, et c'est sur cet amas de pierres que le dernier des plus célébres Imposteurs a établi sa Loi. Ce fondement est si solide et fixé de telle sorte, qu'aprés plus de mille ans de regne, on ne voit pas encore d'apparence qu'il soit sur le point d'être ebranlé.

9

Aussi Mahomet s'éleva et fut plus heureux que Jesus Christ, en ce qu'il vit avant sa mort le progrès de sa Loi, ce que celui-ci ne pouvoit faire à cause de sa pauvreté: il fut même plus heureux que Moïse, qui par un excès d'ambition se précipita sur ses derniers jours, comme nous avons dit. Car, outre qu'il mourut en paix et au comble de ses souhaits, il avoit quelque certitude que sa doctrine subsisteroit après sa mort, l'ayant accomodée au génie de ses sectateurs nés et élevés dans l'ignorance, ce qu'avec d'habiles gens il n'auroit pu faire.

Voila

Voilà, Lecteur, ce qui se peut dire de plus remarquable de ces trois Législateurs. Ils étoient tels que nous les avons dépeints. C'est à vous à voir s'ils méritent que vous les imitiez, et si vous êtes excusable de vous laisser conduire par des guides que l'ambition a élevés, et que l'ignorance éternise. Pour vous guérir de l'un et de l'autre, lisez ce qui suit, d'un esprit libre; mais lisez-le avec attention; et vous éprouverez infailliblement que c'est la pure vérité.

Vérités

sensibles et évidentes.

1

Moïse, Jésus Christ et Mahomet étoient tels que nous avons dit. Il est certain que ce n'est point dans leurs écrits qu'il faut chercher la véritable idée de Dieu: Les apparitions et les conférences divines du premier et du dernier, la filiation divine du second, sont des impostures que vous devez fuir. Dieu est un être simple, ou une étendüe infinie qui ressemble à ce qu'il contient, c'est-à-dire, qu'il est matériel, sans néanmoins être injuste, ni miséricor=dieux, ni jaloux, ni rien de ce que l'on s'imagine, et par conséquent n'est ni puni=seur ni rémunérateur: cette idée de puni=

=tion et de récompense ne peut tomber dans l'esprit que des ignorants qui ne conçoivent cet être Saint que l'on nomme Dieu que sous des images qui ne lui conviennent nullement; au lieu que ceux qui se servent de l'entendement sans confondre ses opérations avec celles de l'imagination, et qui ont la force de se défaire des préjugés d'une mauvaise éducation, ceux-là, dis-je, sont les seuls qui en ont une idée saine, claire et distincte, l'envisageant comme la source de tous les êtres, et qui les produit sans distinction, l'un n'étant pas plus que l'autre à son égard, et l'homme ne lui coûtant pas plus à produire qu'un vermisseau ou une fleur.

C'est

2.

C'est pourquoi il ne faut pas croire que cet Être simple et étendu nommé communément Dieu, fasse plus de cas d'un homme que d'une femme, d'un Lion que d'une pierre, et de tout autre être que d'un fêtu ; qu'il y ait rien à son égard de beau et de laid, de bon et de mauvais, de parfait ou d'imparfait ; qu'il veuille être prié, loué, recherché, caressé ; qu'il soit ému de ce que les hommes font ou disent, susceptible d'amour ou de haine ; ni en un mot qu'il songe plus à l'homme qu'au reste des Créatures de quelque nature que ce soit. Toutes ces distinctions ne sont que pures inventions d'un esprit borné, ce qui fait dire que l'ignorance les a inventées, et que l'intérêt les fomente.

3.

Ainsi tout homme de bon sens ne croira ni Ciel, ni Enfer, ni ames, ni Esprits, ni Diables de la maniere qu'on en parle communément; tous ces grands mots n'ayant été forgés que pour aveu=gler ou pour intimider le peuple. Que ceux donc qui veulent sçavoir la vérité, lisent ce qui suit d'un esprit libre, et ne s'accoutument à donner leur jugement qu'avec beaucoup de reflexion.

4.

Une infinité d'astres que nous voyons au dessus de nous, ont fait ad=mettre autant de corps solides où ils se meuvent, parmi lesquels il y en a un destiné à la Cour céleste où Dieu est

Veritates sensibiles et evidentes.

est comme un Roi au milieu de ses Courtisans, lieu qui est le séjour des Bienheureux, et où l'on feint que les bonnes ames s'envolent en quittant les corps de ce monde: mais sans nous arrêter à une opinion si frivole et que nul homme de bon sens n'admet; il est certain que ce qu'on appelle Ciel n'est autre chose que la continuation de notre air plus subtil et plus épuré; que ces astres se meuvent sans être soutenus par aucune masse solide, de même que la terre qui est effectivement suspendüe au milieu de l'air, et mûe et agitée.

5.

Comme l'on s'est imaginé un Ciel qui est, à ce que l'on dit, le séjour de Dieu

et des Bienheureux, (ainsi qu'il étoit parmi les Payens la demeure des Dieux et des Déesses,) on s'est figuré depuis comme eux un Enfer ou lieu Sousterrain où l'on dit que descendent les ames des méchants, afin d'y être tourmentées; mais ce mot d'Enfer proprement pris dans la signi=fication naturelle, ne signifie autre chose qu'un lieu bas, lequel les Poëtes ont inventé pour opposer à la demeure des habitants célestes qu'ils disoient être fort élevée; c'est ce que porte le mot Infernus ou Inferi des Latins, ou celui des Grecs ακπρε, c'est-à-dire, Lieu obscur; tel que le sepulchre et tous autres lieux bas et obscurs.

De l'Ame.

1

L'ame est quelque chose de plus délicat et plus difficile à traitter que ne le sont le Ciel et l'Enfer ; c'est pourquoi il est à propos pour satisfaire la curiosité du Lecteur, d'en parler un peu plus au long. Avant de dire ce que c'est, je veux lui faire part de ce qu'en ont pensé les plus célebres Philosophes ; mais je le ferai en peu de mots, afin qu'il le retienne avec plus de facilité. Les uns ont dit que l'ame est un esprit ou une Puissance im=matérielle ; d'autres une parcelle de la Divinité ; quelques-uns un air très subtil, et d'autres une harmonie de toutes les parties du corps ; et enfin d'autres que c'est la plus subtile et la plus mince partie

De l'Ame.

du Sang qui se sépare dans le cerveau, et se distribue par les nerfs; desorte que la source de l'ame est le cœur où elle s'engendre, et le lieu où elle fait ses plus nobles fonctions, c'est le cerveau, parce qu'elle y est plus épurée des parties grossieres du sang. Voilà les principaux sentimens qu'on a eus de l'ame. Pour les rendre plus sensibles, divisons ces sentiments en corporels et incorporels, et nommons leurs auteurs, afin de ne s'y point tromper.

2

Pithagore et Platon disent que l'Ame est incorporelle, c'est-à-dire, un être capable de se mouvoir de soi-même, que toutes les ames particulieres du monde sont des portions de l'ame universelle du monde; que ces portions sont incorporelles et

immortelles

immortelles, de même nature qu'elle est ; comme on conçoit que ces petits feux sont de même nature qu'un grand d'où ils sont tirés.

3.

Ces Philosophes ont cru l'univers animé d'une Substance immatérielle et invisible .... et qui est la Source de tout mouvement, et de toutes les ames, qui en sont de petites parcelles : or comme ces ames sont très pures et infiniment au dessus des corps, elles ne s'y unissent pas, disent-ils, immé=diatement, mais par le moyen d'un corps Subtil, comme la flamme, ou de ces airs minces et étendus que le vulgaire prend pour le ciel : ensuitte elles prennent un corps moins Subtil, puis un autre un peu

plus grossier, et toujours ainsi par degrés, jusqu'à ce qu'elles puissent s'unir aux corps sensibles des animaux où elles des=cendent comme dans des cachots ou sepulchres. La mort de l'ame, disent-ils, est la vie du corps où elle est comme ensé=velie, et où elle n'exerce que foiblement ses plus belles fonctions: au contraire, la mort du corps est la vie de l'ame, par=ce qu'elle sort de sa prison, se débarasse de la matiere, et se réunit à l'ame du monde d'où elle est sortie. Ainsi suivant cette pensée toutes les ames des animaux sont de même nature, et la diversité de leurs fonctions ne vient que de la différence des corps où elles entrent. Outre cela Aristote admet un Entendement universel commun à tous les hommes, et qui fait

à l'egard

à l'égard des entendemens particuliers ce que la lumière fait à l'égard des yeux; et comme la lumiere rend les objets visibles, l'Entendement universel rend les objets intelligibles. Ce Philosophe défenit l'Ame, ce qui nous fait vivre, sentir, concevoir et mouvoir; mais il ne dit point quel est sa source et le principe de ses nobles fonctions, et par conséquent ce n'est point chez lui qu'il faut chercher l'éclaircissement des doutes que l'on a de la nature de l'ame.

4.

Dicarque, Asclépiade et en quelque façon Gallien ont aussi cru l'ame incor=porelle, mais d'une autre maniere; car ils ont dit que ce n'étoit autre chose que l'harmonie de toutes les parties du corps,

c'est-à-dire, ce qui résulte d'un mélange exact des élémens et de la disposition des parties, des humeurs et des esprits. — Ainsi, disent-ils, comme la santé n'est point une partie de celui qui se porte bien, quoi qu'elle soit en lui; de même quoique l'ame soit dans l'animal, ce n'est point une de ses parties, mais un mutuel accord de toutes celles dont il est composé; sur quoi il est à remarquer que ces Philosophes croient l'ame incorporelle sur un principe tout opposé à leur intention: car, dire qu'elle n'est point un corps, mais seulement quelque chose inséparablement attaché au corps, c'est dire en bonne école qu'elle est tout-à-fait corporelle; puisqu'on appelle corporel non seulement ce qui est corps, mais tout

ce qui

qui est forme ou accident qui ne peut être séparé de la matiere.

Voilà les noms de ceux qui tiennent pour l'ame incorporelle, qui, comme vous voyez, ne sont pas d'accord avec eux mêmes, et qui par conséquent ne méritent pas d'être crus. Venons à ceux qui ont avoüé qu'elle est un corps.

5.

Diogene a cru qu'elle etoit faite d'air, d'où il a inferé la nécessité de respirer, et l'a définie : un air qui passe dans la bouche par les poulmons où il s'échauffe, et d'où ensuitte il se distribüe dans tout le corps. Leucippe et Démocrite ont dit qu'elle est de feu, et qu'elle est comme le feu, composée d'atômes qui pénétrent

aisément toutes les parties du corps et le font mouvoir. Hippocrate a dit qu'elle est composée d'eau et de feu ; mais il ajoute que dans cette composition il entre une vapeur de l'air et une autre substance qui n'a point de nom et qui est le principe du sentiment ; que de ces quatre substances différentes il se fait un esprit très subtil qui se répand par tout le corps et qui doit s'appeller l'ame.

6.

M. Descartes soutient aussi, mais pitoyablement, que l'ame n'est point matérielle ; je dis pitoyablement, car jamais Philosophe ne raisonna si mal sur ce sujet que ce grand homme, et voici comment il s'y prend.

D'abord

D'abord, dit-il, il faut douter de l'exis=
=tence de tous les corps, et croire qu'il n'y
en a point; puis raisonner de cette —
manière: Il n'y a pas de corps; je suis
pourtant, donc je ne suis pas un corps;
et par conséquent je ne puis être qu'une
Substance qui pense. Quoique ce beau
raisonnement se détruise assez de lui —
même, je dirai néanmoins en peu de
mots ce que j'en pense.

1.° Ce doute qu'il a proposé, est tota=
=lement impossible: car quoiqu'on
puisse quelquefois ne point penser —
qu'on ait un corps, il est néanmoins
impossible qu'il n'y en ait, quand on y
pense.

2.° Quiconque croit qu'il n'a point
un corps, doit être assuré qu'il n'en est

pas un, nul ne pouvant douter de soi-même : or s'il en est assuré, son doute est inutile.

3.° Lorsqu'il dit que l'ame est une substance ou une chose qui pense, il ne nous dit rien de nouveau : car c'est dequoi chacun convient : mais la difficulté est de déterminer ce que c'est que cette substance qui pense, et c'est ce qu'il ne fait pas non plus que les autres.

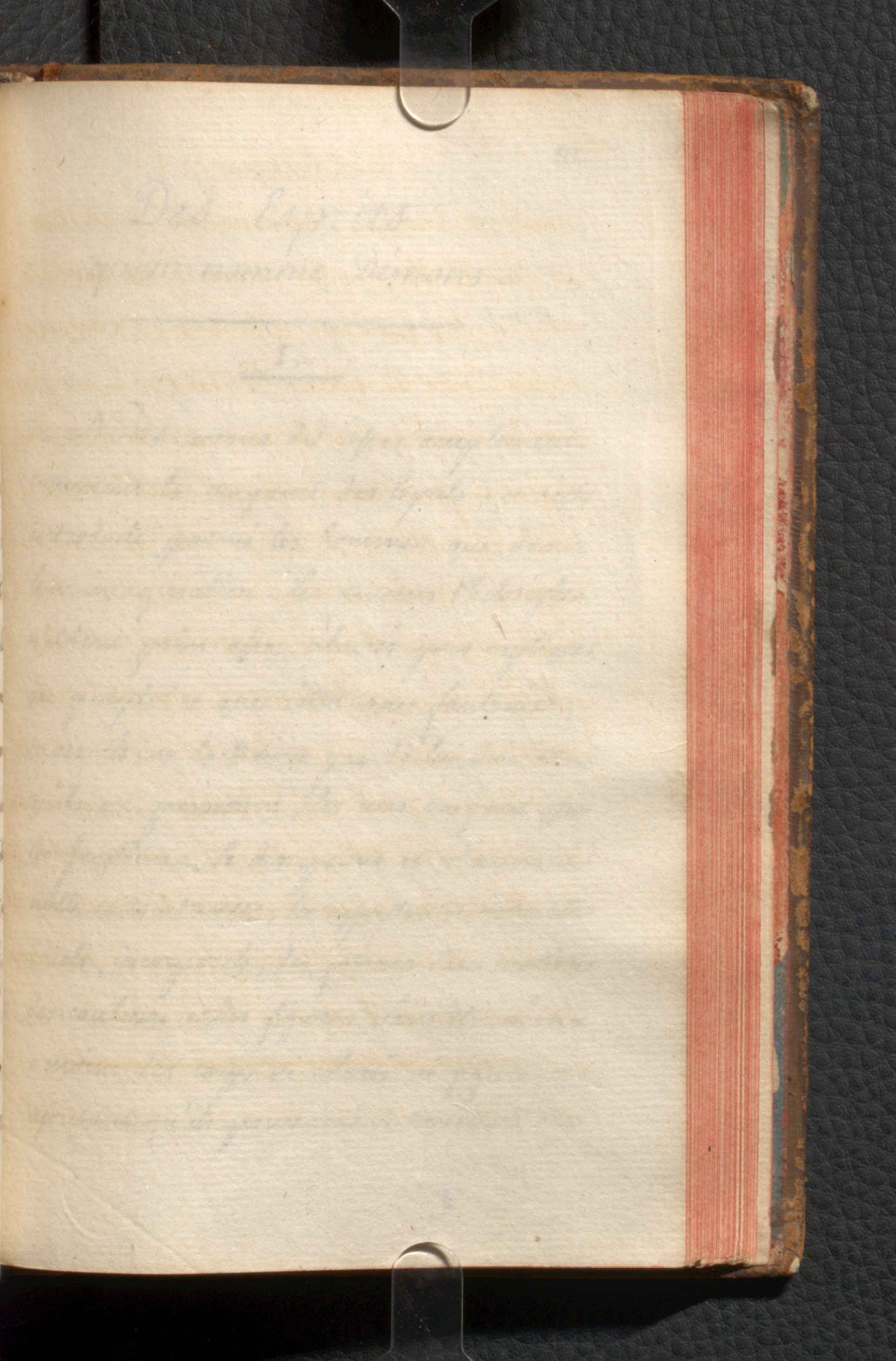
7.

Pour ne point biaiser, comme il a fait, pour avoir la plus saine idée qu'on puisse avoir de l'ame de tous les animaux, sans excepter l'homme qui est de même nature et n'a de fonctions différentes

différentes que par la diversité seule des organes et des humeurs, il faut croire ce qui suit.

Il est certain qu'il y a dans le mon=
=de un esprit très subtil, ou une matière très déliée et toujours en mouvement, dont la source est dans le soleil, et le reste est répandu dans les autres corps plus ou moins selon leur nature ou leurs circonstances. Voilà ce que c'est que l'ame du monde qui le gouverne et le vivifie. C'est donc quelque portion dis=
=tribuée à toutes les parties qui le com=
=posent. Cette ame est le feu le plus pur qui soit dans l'univers: il ne brule pas de soi-même; mais par di~~fférens mouvemens qu'il donne~~ aux particules des autres corps où il est insi=

=nuë; il brule et fait ressentir sa chaleur. Le feu visible a plus de cet esprit que l'air, celui ci plus que l'eau, et la terre en a beaucoup moins. Entre les mixtes les plantes en ont plus que les minéraux, et les animaux encore plus; enfin ce feu s'étant enfermé dans le corps, le rend capable de sentiments, et c'est ce qu'on appelle l'ame, ou ce qu'on nomme Esprits animaux qui se répandent dans toutes les parties du corps. Il est certain que cette ame étant de même nature dans tous les animaux, se dissipe à la mort de l'homme, ainsi qu'à celle des Bêtes; d'où il s'ensuit que ce que les Poëtes et les Théologiens nous chantent de l'autre monde, est une Chimere qu'ils ont faite et débitée pour des raisons qu'il est aisé de deviner.



Des Esprits
[illegible] Démons

1re

[illegible]

Des Esprits qu'on nomme Démons.

I.

Nous avons dit assez amplement comment la croyance des Esprits ne s'est introduite parmi les hommes que dans leur imagination. Les anciens Philosophes n'étoient point assez éclairés pour expliquer au peuple ce que c'étoit que fantome; mais ils ne laissoient pas de lui dire ce qu'ils en pensoient, les uns croyant que les fantômes se dissipoient et n'avoient nulle consistance, les appellerent immaté=riels, incorporels, des formes sans matiere, des couleurs et des figures sans être néan=moins des corps ni colorés ni figurés; ajoutant qu'ils pouvoient se revêtir d'air

comme d'un habit, lorsqu'ils vouloient se rendre visibles aux yeux des hommes. Les autres disent que c'étoient des corps animés, mais qu'ils étoient faits d'air ou d'une autre matiere plus subtile qu'ils épaississoient à leur gré, lorsqu'ils vouloient paroitre.

2.

Si ces deux sortes de Philosophes étoient opposés dans l'opinion qu'ils avoient des fantômes, ils s'accordoient sur les noms qu'ils leur donnoient, car tous les appelloient Démons; en quoi ils étoient aussi mal appris que ceux qui croient voir en dormant les ames des Défunts, ou que c'est leur ame qu'ils voient, en se regardant dans un miroir, ou enfin qui croient que les étoiles qu'ils

voient

voient dans l'eau, sont les ames des étoiles. Après cette sorte d'imagination, ils tombe=
=rent dans une erreur qui n'est gueres moins insupportable, lors qu'ils crurent que les fanto=
=mes avoient un pouvoir illimitté, croyance absurde, mais ordinaire aux ignorants qui s'imaginent que ce qu'ils ne connoissent pas, est une puissance infinie.

3.

Cette ridicule opinion ne fut pas plus=
=tot divulguée, que les Souverains s'en-
servirent pour appuyer leur autorité.. Ils établirent une croyance touchant les Esprits, qu'ils appelloient Religion, afin que la crainte que le peuple auroit de ces — Puissances invisibles, le tint dans son — devoir; et pour le faire avec plus de poids,

ils distinguerent les Démons en bons et en mauvais ; ceux là pour inviter les hom=mes à suivre leurs loix ; et ceux ci pour les retenir et les empêcher de les enfraindre. Pour sçavoir ce que c'est que les Démons, il ne faut que lire les Poëtes grecs et leurs histoires, sur tout ce qu'en dit Hésiode dans sa Théologie où il traite amplement de la génération des Dieux et de leur origine.

4.

Les Grecs ont été les premiers qui les ont inventés, et de chez eux ils ont passé par le moyen de leurs Colonies et de leurs victoires dans l'Asie, dans l'Egypte et dans l'Italie : c'est où les Juifs qui etoient dispe=sés à Alexandrie et ailleurs, en ont eu connoissance. Ils s'en sont servi utilement

comme

comme les autres peuples, mais avec cette différence, qu'ils n'étoient pas nommés par eux Démons, comme par les Grecs, bons ou mauvais; ils nommoient seulement ainsi les mauvais, réservant aux seuls bons Démons le nom d'Esprit de Dieu, appellant Prophètes ceux inspirés du bon Esprit, outre qu'ils nommoient Esprits divins ce qu'ils tenoient pour un grand bien, et Cacos Démon ou Esprit malin, ce qu'ils tenoient pour un grand mal.

5.

Cette distinction de bien et de mal leur fit appeller Démons ceux que nous nommons Lunatiques, insensés, furieux, Epileptiques; comme aussi ceux qui parloient une langue inconnue, étoient ~~à~~ leur avis possédés d'un

Esprit immonde, un muet d'un Esprit muet; enfin les mots d'Esprit et de Démon leur devinrent si familiers qu'ils en parloient à toutes rencontres, d'où il est évident que les Juifs croïoient comme les grecs, que les fantômes n'étoient pas de pures Chimeres ni des visions, mais des Etres réels qui existoient indépendamment de l'imagination.

6.

De là est venu que la Bible est semée de ces mots, Esprits, Démons et Demonia=
=ques: mais il n'y est dit nulle part comment et quand ils furent créés, ce qui n'est gueres pardonnable à Moïse, qui s'est mêlé de parler de la Création du Ciel, de la terre et des hommes, non plus qu'à

qu'à J.C. qui parle à ses Disciples d'Esprits bons et mauvais, mais sans dire néanmoins s'ils sont matériels ou immatériels, ce qui fait bien voir qu'il n'en sçavoit que ce que les Grecs avoient appris à ses ancêtres, en quoi il n'étoit pas moins blamable que de refuser à tous les hommes la vertu, la foi et la piété qu'il assure leur pouvoir donner. Mais pour revenir aux Esprits, il est certain que les mots, Démon, Satan, Diable, ne sont point des noms qui dési=gnent quelque individu, et qu'il n'y eut jamais que les Ignorants portés à le croire, tant les Grecs qui les inventerent que les Juifs chez qui ils passerent. Depuis que ceux ci en furent infectés, ils approprié=rent ces noms, qui signifient Ennemi, Accusateur, et Examinateur, tantôt aux

Puissances invisibles, tantôt à leurs propres Ennemis, c'est-à-dire aux Gentils, lesquels ils disoient habiter le Royaume de Satan, n'y ayant qu'eux dans leur opinion qui habitassent celui de Dieu.

7.

Comme J. C. étoit juif, et par conséquent fort imbu de ces fades opinions, il est par tout ses Evangiles et dans les écrits de ses Disciples, de ces mots, Diable, Satan, Enfer, comme si c'étoit quelque chose de réel et d'effectif; cependant il est vrai, ainsi que nous l'avons fait voir, qu'il n'y a rien de plus visionnaire. Quand ce que nous avons dit, ne suffiroit pas pour le prouver, il ne faut que deux mots pour convaincre les plus opiniatres. Tous les

Chrétiens

Chrétiens demeurent d'accord que Dieu est
le premier principe et la source de toutes
choses, qu'il les a créées, qu'il les conserve,
et que sans son secours elles tomberoient
dans le néant. Suivant ce principe il est
certain qu'il a créé ce qu'on appelle Diable
et Satan aussi bien que le reste: et soit qu'il
l'ait créé bon ou méchant, de quoi il ne s'agit
pas ici, il sort du principe que, s'il subsiste,
tout méchant qu'il est, comme on a dit, ce
ne peut être que par l'entremise de Dieu.
Or comment peut-on croire que Dieu main=
=tienne une créature, non seulement qui
le maudit sans cesse et qui le hait mor=
=tellement, mais qui s'efforce de lui dé=
=baucher ses amis pour avoir le plaisir
de le mortifier par une infinité de débau=
=ches? Comment, dis-je, peut-on comprendre

que Dieu entretienne le Diable pour lui faire du pis qu'il peut; pour le détrôner, s'il pouvoit, et pour détourner de son ser=vice ses élus et ses favoris? Quel est le but de Dieu en cette rencontre? ou plustôt, que veut-on nous dire en parlant du Diable et de l'Enfer? Si Dieu peut tout, et qu'on ne puisse rien sans lui, d'où vient que le Dia=ble le hait, le maudit et lui enleve ses amis? ou il en est d'accord, ou il n'en est pas. S'il n'en est pas d'accord, il n'est pas vrai qu'il soit tout puissant. Ainsi il y a deux principes, l'un du bien, l'autre du mal; l'un qui veut une chose, et l'autre qui veut le contraire. Où conduit ce raisonnement? à faire voir sans ré=plique qu'il n'est ni Dieu, ni Diable, ni Enfer, ni ame, de la façon qu'on les —

dépeint.

dépeint ; que les Théologiens, c'est-à-dire, ceux qui débitent ces fables pour des vérités, sont des gens de mauvaise foi qui abusent de la crédulité des peuples pour leur insinuer ce qu'il leur plait ; comme si le vulgaire n'étoit capable que de chimeres ou qu'il ne dût être nourri que de viandes fades, où il ne voit que du vuide, du néant, de la folie, et pas un grain de sel de vérité et de sagesse. Il y a long-tems qu'on est infatué de ces absurdes raisonnemens ; mais de tout tems aussi il s'est trouvé des Esprits sinceres qui se sont récriés contre une pareille injustice, ainsi que nous venons de faire dans ce petit Traité. Ceux qui aiment la vérité, y trouveront sans doute une grande consolation, et c'est à eux que je veux plaire, sans me soucier en nulle maniere de ceux à qui les préjugés tiennent lieu d'oracles infaillibles.

Fin.

Sermon des Cinquante.

Sermon

Des Cinquante.

Cinquante personnes instruites, pieuses et raisonnables s'assemblent depuis un an tous les dimanches dans une ville peuplée et commerçante; elles font des prières après lesquelles un membre de la Société prononce un discours; ensuitte on dine, et après le repas on fait une Collecte pour les Pauvres; chacun préside à son tour. C'est au Président à faire la prière et à prononcer le sermon. Voici une de

ces prieres et un de ces Sermons; si la semence de ces paroles tombe dans une bonne terre, on ne doute pas qu'elle ne fructifie.

Priere.

Dieu de tous les globes et de tous les Etres, la seule priere qui puisse vous convenir, est la soumission ; car que demander à celui qui a tout ordonné, tout prévu, tout enchainé depuis l'origine des choses ? Si pourtant il est permis de représenter ses besoins à un Pere, conservez dans nos coeurs cette soumission même ; conservez-y cette Religion pure : écartez de nous toute superstition : si on peut vous insulter par des sacrifices indignes, abolissez ces infames mysteres. Si on peut déshonorer la Divinité par des fables absurdes, périssent ces fables à jamais.

Sermon des cinquante.

Si les jours du Prince et du Magistrat ne sont pas comptés de toute éternité, prolongez leur cours; conservez la pureté de nos moeurs, l'amitié que nos freres se portent, la bienveil=lance qu'ils ont pour tous les hommes, leur obeïssance pour les loix, et leur sagesse dans la conduite privée; qu'ils vivent et qu'ils meu=rent en adorant qu'un seul Dieu Rémunéra=teur du bien et Vengeur du mal; un Dieu qui n'a pu naître ni mourir ni avoir des associés, mais qui a dans ce monde trop de Rebelles.

Sermon.

Mes freres,

La Religion est la voix secrete de Dieu qui parle à tous les hommes, elle doit tous les réunir et non les diviser; donc toute Reli=gion qui n'appartient qu'à un peuple, est fausse: la nôtre est dans son principe celle de l'univers entier; car nous adorons un Etre suprême, comme toutes les nations l'adorent: nous pratiquons la justice que toutes les nations enseignent; et nous rejettons les mensonges que les peuples se reprochent les uns aux autres. Ainsi d'accord avec eux tous dans le principe qui les concilie, nous differons

d'eux tous dans les choses où ils se combat=
=tent. Il est impossible que le point dans=
lequel tous les hommes de tout tems se réunis=
=sent, ne soit l'unique centre de la vérité, et
que les points dans lesquels ils diffèrent tous,
ne soient les étendarts du mensonge: la
Religion doit être conforme à leur Morale
et universelle comme elle; ainsi toute Religi=
=on dont les dogmes offensent la morale,
est certainement fausse.

C'est sous ce double aspect de perversité
et de fausseté que nous examinerons dans
ce discours les livres des Hébreux et de ceux
qui leur ont succédé. Voyons d'abord si ces
Livres sont conformes à la morale, et ensuite
nous verrons s'ils peuvent avoir quelqu'om=
=bre de vraisemblance: les deux premiers points
seront pour l'Ancien Testament, et le 3.e pour

le nou=

le Nouveau.

Premier Point.

Vous sçavez, Mes freres, quelle horreur nous a saisis, lorsque nous avons lu ensem=
=ble les Ecrits des hebreux, en portant notre attention sur tous les crimes contre la pureté, la charité, la bonne foi, la justice et la Raison universelle; crimes que non seulement on trouve dans chaque chapitre, mais que pour comble d'horreur on y trouve consa=
=crés.

Premierement, sans parler de l'injus=
=tice extravagante dont on ose charger l'Etre Suprême d'avoir donné la parole à un Serpent pour séduire une femme et pour persécuter l'innocente postérité de cette

femme, suivons pied à pied toutes les horreurs historiques qui révoltent la na=ture et le bon sens.

Un des premiers Patriarches, Loth ne=veu d'Abraham, reçoit chez lui deux Anges, déguisés en Pélerins : les habitants de Sodome conçoivent des desirs impudiques pour ces deux Anges : Loth qui avoit deux jeunes filles promises en mariage, offre de les pros=tituer au Peuple à la place de ces deux Etrangers.

Il falloit que ces filles fussent étrange=ment accoutumées à la prostitution, puisque la premiere chose qu'elles font après que leur ville a été consumée par une pluie de feu, et que leur Mere a été changée en Statue de sel, est d'enyvrer leur Pere deux nuits de suite pour coucher avec lui l'une après l'autre;

cela

cela est imité de l'ancienne fable de Cyniro et de Mirrha, mais dans cette fable bien plus honnête Mirrha est puni de son crime, au lieu que les deux filles de Loth sont ré=compensées par la plus grande et la plus chere bénédiction selon l'esprit juif, elles sont meres d'une nombreuse postérité.

Nous n'insisterons pas sur le mensonge d'Isaac Pere des justes, qui dit que sa fem=me est sa soeur, soit qu'il ait renouvellé ce mensonge d'abraham, soit qu'abraham fut capable en effet d'avoir fait de sa soeur sa propre femme: mais arrêtons nous un moment au Patriarche Jacob qu'on nous donne comme l'exemple des hommes: il force son frere qui meurt de faim, à lui céder son droit d'ainesse pour une assiette de lentilles, ensuitte il trompe son vieux Pere,

il trompe et vole son Beaupere Laban, c'est peu d'avoir épousé deux Soeurs, il couche avec toutes ses servantes, et Dieu bénit cette incontinence et ces fourberies.

Quelles sont les actions des Enfants d'un tel Pere? Dina sa fille plait à un Prince de Sichem, et il est vraisemblable qu'elle aime ce Prince, puisqu'elle couche avec lui; le Prince la demande en mariage; on la lui accorde à condition qu'il se feroit circoncire lui et son peuple: le Prince accepte la proposition; mais sitôt que lui et les siens se sont fait cette opération douloureuse (qui pourtant leur devoit laisser assez de force pour se deffendre) la famille de Jacob égorge tous les hommes de Sichem, et fait Esclaves les femmes et les Enfans.

Nous

Sermon des Cinquante.

Nous avons dans notre enfance en=tendu l'histoire de Thieste et de Pelopée; cette incestueuse abomination est renouvel=lée dans Juda le Patriarche et le Pere de la premiere Tribu; il couche avec sa Belle-fille et ensuitte il la veut faire mourir.

Le livre après cela que Joseph, un Enfant de cette famille errante, est vendu en Egypte, et que cet étranger y est établi Premier Ministre pour avoir expliqué un songe; mais quel premier Ministre qu'un homme qui dans un tems de famine oblige toute la Nation de se faire Esclave pour avoir du pain! Quel Magistrat parmi nous oseroit jamais dans un tems de famine proposer un marché si abominable, et quelle Nation accepteroit cet infame marché?

N'examinons pas ici comment 70 per=
=sonnes dela famille de Joseph, qui s'établirent
en Egypte, pûrent en 215 ans se multiplier jus=
=qu'à 600 mille combattans, sans compter les
femmes, les vieillards et les enfans, cequi devoit
composer une multitude de près de deux mil=
=lions d'ames.

Nedisputons point comment le texte porte
430. ans, lorsque ce même texte en a compté 215.
le nombre infini de contradictions qui sont
le sceau del'imposture, n'est pas ici l'objet qui
doit nous arrêter.

Ecartons pareillement les prodiges ridi=
=cules de Moïse et des Enchanteurs de Phara=
=on, et tous ces miracles faits pour donner
au peuple Juif un malheureux coin de
mauvaise terre qu'ils achepterent ensuite par
le sang et par le crime, aulieu deleur donner
la fertile

la fertile terre d'Egypte où ils etoient: tenons nous-en à cette voie affreuse d'iniquité par où on le fait marcher.

Leur Dieu avoit fait de Jacob un Voleur, et il fait des Voleurs de tout le peuple; il ordonne à son peuple de dérober et d'emporter tous les vases d'or et d'argent et tous les us=tenciles. Voila donc ces misérables au nom=bre de six cens mille Combattans qui au lieu de prendre les armes en gens de coeur, s'enfuient en brigands conduits par leur Dieu. Si ce Dieu leur avoit voulu donner une bonne terre, il pouvoit leur donner l'Egypte; mais non, il les conduit dans un désert; ils pouvoient se sauver par le chemin le plus court; ils se détournerent de plus de 30. mille pour passer la Mer rouge à pied sec; après ce beau miracle le propre frere de Moïse leur

fait un autre Dieu, et ce Dieu est un Veau. Pour punir son frere, ce même Moïse ordonne à des Prêtres de tuër leurs fils, leurs freres, leurs Peres, et ces Prêtres tuent vingt trois mille Juifs qui se laissent égorger comme des Bêtes.

Aprés cette boucherie il n'est pas étonnant que ce peuple abominable sacrifie des victimes humaines à son Dieu qu'il appelle Adonaï du nom d'Adonis qu'il emprunte des Phéniciens.

Le 29e verset du 27e Chapitre du Lévitique deffend expressément de racheter les hommes voüés à l'anathême au sacrifice, et c'est sur cette loi ~~que~~ des Cannibales que Jephté quelque tems aprés immole sa propre fille.

Ce n'étoit pas assez de 23 mille hommes

egorgés pour un Veau, on nous en compte encore 24 mille autres immolés pour avoir eu commerce avec les filles idolâtres, digne exemple, Mes freres, des persécutions en matière de Religion.

Ce peuple avance dans les déserts et les rochers de la Palestine; Voila votre beau pays, leur dit leur Dieu: Egorgez tous les habitants, tuez tous les enfans mâ=les, faites mourir les femmes mariées, réservez pour vous toutes les petites filles.

Tout cela est exécuté à la lettre selon les livres hebreux, et nous frémirions d'hor=reur à ce récit, si le texte n'ajoutoit pas que les Juifs trouverent dans le camp des Madianites 675 mille brebis, 62 mille boeufs, 61 mille ânes et 32 mille Pucelles.

L'absurdité dément heureusement ici

la barbarie; mais encore une fois ce n'est pas à présent que j'examine le ridicule et l'impossible, je m'arrête à ce qui est exécrable.

Après avoir passé le Jourdain à pied sec comme la mer, voila ce peuple dans la terre promise: la personne qui introduit par une trahison ce peuple saint, est une Prostituée nommée Rahab; il fait tomber les murs de Jéricho au bruit de la Trompette; le Saint peuple entre dans cette Ville sur la=quelle il n'avoit de son aveu aucun droit, et il massacra les hommes, les femmes et les Enfants.

Passons sous silence les autres carnages et les Rois crucifiés, et les guerres prétendües contre les Géans de Gaze et d'Ascalon, et le meurtre de tous ceux qui ne pouvoient pro=noncer le mot de Shibolet.

Ecoutons

Ecoutons cette belle avanture. Un Lé=
=vite arrive sur son âne avec sa femme à
Gabao dans la Tribu de Benjamin, quel=
=ques Benjamites veulent absolument com=
=mettre le péché de Sodome avec le Lévite;
ils assouvissent leur brutalité sur sa femme
qui meurt de ces excès. Il falloit punir les
Coupables, point du tout: les onze Tribus
massacrerent toute la Tribu de Benjamin,
il n'en échappa que 600. hommes; mais les
onze Tribus sont enfin fachées de voir périr
une des douze, et pour y remédier, elles ex=
=terminent les habitants d'une de leurs pro=
=pres villes et y prennent 600 filles pour
donner aux 600. Benjamites survivans
et pour perpétuer cette belle race.

Que de crimes commis au nom du
Seigneur! Ne rapportons que celui de l'homme

de Dieu Aod: les Juifs venus de si loin — pour conquérir, sont soumis malgré le Seigneur aux Philistins; ils ont juré obéis=sance au Roi Eglon: un saint Juif nommé Aod demande à parler tête à tête avec le Roi de la part de Dieu; le Roi ne manque pas d'accorder l'audience; Aod l'assassine! et c'est de cet exemple qu'on s'est servi tant de fois chez les Chrétiens pour trahir, pour perdre, pour massacrer tant de Souverains: en=fin la nation chérie qui avoit été ainsi — gouvernée par Dieu même, veut avoir un Roi, dequoi le Prêtre Samuel est bien faché.

Le premier Roi Juif renouvelle la coutume d'immoler les hommes; Saül or=donna précédemment à une bataille que personne ne mangeat tout le jour pour mieux combattre les Philistins; et pour que

ses soldats

ses Soldats eussent plus de force et de vigueur, il jura au Seigneur de lui immoler celui qui auroit mangé ; le peuple heureusement fut plus sage que lui, et ne permit pas que le fils du Roi fut sacrifié pour avoir man=
=gé un peu de miel.

Mais voici, Mes freres, l'action la plus détestable et la plus consacrée. Il est dit que Saül prend prisonnier un Roi du pays nommé Agag : il ne tue point son prison=
=nier, il en agit comme chez les nations humaines et polies. Qu'arrive-t-il ? le Sei=
=gneur en est irrité, et voici Samuël Prêtre du Seigneur qui lui dit : Vous êtes réprouvé pour avoir épargné un Roi qui s'est rendu à vous ; et aussitôt ce Prêtre Bourreau coupe Agag par morceaux.

Que diroit-on, Mes freres, si lorsque

l'Empereur Charles V eut un Roi de france en ses mains, son Chapelain fut venu lui dire: Vous êtes damné pour n'avoir pas tué François premier, et que ce Chapelain eut égorgé le Roi de france aux yeux de l'Empereur et en eut fait un hachis?

Mais que dirons nous du Roi David, de celui qui est si agréable devant les yeux du Seigneur, et qui mérite que le Messie vienne de ses reins? Ce Roi David fait d'abord le metier de Brigand, il rançonne et pille tout ce qu'il trouve; il pille entr'autres un homme riche nommé Nabal, et il épouse sa femme; il se réfugie chez le Roi Achis son bienfaiteur; il égorge, dit le texte sacré, hommes, femmes, enfants de peur qu'il ne reste quelqu'un pour en porter la nouvelle: devenu Roi, il ravit la femme d'Urie,

et fait

et fait tuer le Mari, et c'est de cet adultere homicide que vient le Messie, le fils de Dieu, Dieu lui même : ô blasphême ! ce David devenu ainsi l'ayeul de Dieu pour récompense de son horrible crime, est puni pour la seule bonne et sage action qu'il ait faite.

Il n'y a pas de Prince bon et prudent qui ne doive sçavoir le nombre de son peuple, comme tout Pasteur doit sçavoir le nombre de son troupeau. David fait le dénombrement, sans pourtant qu'on nous dise combien il avoit de sujets, et c'est pour avoir fait ce sage et utile dénombrement qu'un Prophête vient de la part de Dieu lui donner à choisir de la guerre, de la peste ou de la famine.

Ne nous appésantissons point, Mes chers freres, sur les barbaries sans nombre

des Rois de Juda et d'Israël, sur ces meur=
=tres et sur ces attentats toujours mêlés de
contes ridicules; ce ridicule pourtant est
toujours sanguinaire; et il n'y a pas jusque
au Prophête Eliséé qui ne soit Barbare, ce
digne Dévot fait dévorer quarante Enfants
par des ours, parce que ces petits innocents
l'avoient appellé Tête-chauve.

Laissons cette nation atroce dans sa
captivité à Babilone, et dans son esclavage
chez les Romains avec toutes les belles pro=
=messes de leur Dieu Adonis ou Adonaï
qui avoit souvent assuré aux Juifs la —
domination de toute la Nature.

Enfin sous le Gouvernement sage des
Romains il naît un Roi aux hébreux, et ce
Roi, Mes freres, ce Shilo, ce Messie, vous
sçavez qui il est; c'est celui qui ayant d'abord
été mis

été mis dans le grand nombre de ces Pro=
=phêtes sans mission, qui n'ayant pas le
Sacerdoce, se faisoit un metier d'être inspiré
a été au bout de quelques centuries regardé
comme un Dieu. N'allons pas plus loin, —
voyons sur quels prétextes, sur quels faits,
sur quels miracles, sur quels fondements
est batie cette dégoutante et abominable —
histoire.

Second Point.

O mon Dieu! si tu descendois toi —
même sur la terre; si tu me commandois
de croire ce tissu de meurtres, de vols, d'as=
=sassinats, d'incestes commis par ton ordre
et en ton nom, je te dirois: Non, ta Sain=
=teté ne veut pas que j'acquiesce à ces

choses horribles qui l'outragent; tu veux m'éprouver sans doute.

Comment donc, Vertueux et Sages Auditeurs, pourrions nous croire cette affreuse histoire sur les témoignages misérables qui nous en restent?

Parcourons d'une maniere sommaire ces livres si faussement imputés à Moïse, je dis faussement imputés; car il n'est pas possible que Moïse ait parlé de choses advenues longtems après lui; et nul de nous ne croiroit que les Memoires de Guillaume Prince d'Orange sont de sa main, si dans ces Mémoires il etoit parlé de faits arrivés après sa mort: parcourons, dis-je, ce qu'on nous raconte de Moïse.

D'abord Dieu fait la lumiere, qu'il nomme jour, et puis les ténebres qu'il nomme

nomme nuit, et ce fut le premier jour, — ainsi il fut des jours avant que le Soleil fut fait.

Puis le sixieme jour Dieu fait l'homme et la femme, mais l'auteur oubliant que la femme est deja faite, la tire ensuite d'une côte d'Adam. Adam et Eve sont mis dans un jardin dont il sort quatre fleuves, il y en a deux, l'Euphrate et le Nil qui ont leur source à mille lieues l'un de l'autre. Le Serpent parloit alors comme l'homme, et etoit le plus fin des animaux des champs, et il persuade à la femme de manger la pomme, et il les fait chasser du Paradis.

Le genre humain multiplie, et les Enfants de Dieu deviennent amoureux des filles des hommes, et il y avoit des Géants sur la terre, et Dieu se repentit d'avoir fait l'homme.

Il voulut donc l'exterminer par le déluge; mais il voulut sauver Noé, et lui commanda de faire un vaisseau de trois cent coudées de bois de Sypher; dans ce seul vaisseau devoient entrer sept paires de tous les animaux mondes, et deux paires des immondes; il falloit les nourrir pendant dix mois que l'eau fut sur la terre; or vous voyez ce qu'il eut fallu pour nourrir quatorze Elephans, 14 Bufles, 14 Chameaux, autant de Chevaux, d'anes, de Cerfs, de Dains, de serpens, d'Autruches, et plus de deux mille especes considérables.

Vous demanderez où l'on avoit pris l'eau pour s'elever sur toute la terre 15 coudées au dessus des plus hautes montagnes; le texte ré=pond que cela fut pris dans les Cataractes du Ciel, et Dieu sçait où sont ces Cataractes.

Dieu fait après le Déluge une alliance avec Noé et avec tous les animaux, et pour confirmer cette alliance, il institue l'Arc-en-ciel : ceux qui écrivirent cela, n'étaient pas, comme vous voyez, grands Physiciens.

Voila donc Noé qui a une Religion donnée de Dieu, et cette Religion n'est ni la juive ni la Chrétienne : la posterité de Noé veut bâtir une Tour qui aille jusqu'au Ciel, belle entreprise ! Dieu la craint, et fait parler plusieurs langues differentes en un moment aux ouvriers, qui se dispersent ; tout est dans cet ancien gout oriental de fables à perte de vûe.

C'est une pluie de feu qui change des villes en un Lac ; c'est la femme de Loth changée en statûe de sel ; c'est Jacob qui se bat toute une nuit contre un Ange et qui

est blessé à la cuisse : c'est Joseph vendu Esclave en Egypte qui y devient Premier Ministre pour y avoir deviné un rêve : 70 personnes de sa famille s'établissent en Egypte, et en 215 ans elles se multiplient comme nous l'avons vu jusqu'à deux millions : ce sont ces deux millions d'hebreux qui s'enfuient d'Egypte et qui prennent leur plus long pour avoir le plaisir de passer la mer à pied sec.

Mais ce miracle n'a rien de surprenant, les Magiciens de Pharaon en faisoient de fort beaux, et ils en sçavoient presqu'autant que Moïse : ils changeoient comme lui une verge en Serpent, ce qui est une chose toute simple : si Moïse changeoit les eaux en Sang, aussi faisoient les Sages de Pharaon : il faisoit naître des grenouilles,

et eux

et eux aussi; mais ils furent vaincus sur l'article des Poux, les Juifs en cette partie en sçavoient plus que les autres nations.

Enfin Adonaï fait mourir chaque Premier-né Egyptien pour laisser partir son peuple à son aise: la mer se sépare pour le peuple, c'étoit bien le moins qu'on put faire en pareille occasion. Tout le reste est de cette force: ces Peuples errent dans les déserts; quelques maris se plaignent de leurs femmes, aussi tôt il se trouve une eau qui fait enfler et crever toute femme qui a forfait à son honneur; ils n'ont ni pain ni pâte, on leur fait pleuvoir des cailles et de la Manne, leurs habits se conservent quarante ans et croissent avec les enfans, et il descend apparemment des habits du Ciel pour les nouveaux-nés;

Un Prophète du voisinage veut maudire ce peuple, mais son Anesse s'y oppose avec un Ange, et l'Anesse parle très raisonnablement et assez longtems au Prophète.

Ce peuple attaque-t-il une Ville? les murailles tombent au son des trompettes, comme Amphion en bâtissoit au son de la flute; mais voici le plus beau.

Cinq Rois Amorrhéens, c'est-à-dire cinq Chefs de Villages, tâchent de s'opposer aux ravages de Josué; ce n'est pas assez qu'ils soient vaincus et qu'ils en fassent un grand carnage; le Seigneur Adonaï fait pleuvoir sur les fuyards une grosse pluye de pierres; ce n'est pas encore assez, il échappe quelques fugitifs, et pour donner tout le tems à Israël de les poursuivre, la nature suspend ses loix

eternelles

eternelles, le Soleil s'arrête à Gabaon, et la Lune sur Arjalon.

Nous ne comprenons pas trop comment la lune etoit de la partie; mais enfin le livre de Josué ne permet pas d'en douter, et il cite pour son garant le livre du Droi=turier.

Vous remarquerez en passant que ce même livre du Droiturier est cité dans les Paralipomenes; c'est tout comme si on vous donnoit pour authentique un livre du tems de Charle V dans lequel on citeroit Puffendorff; mais passons de miracles en miracles.

Nous arrivons jusqu'à Samson re=présenté comme un fameux paillard favori de Dieu. Celui là, parce qu'il n'étoit pas rasé, défait mille Philistins avec une

machoire et attache par la queüe trois cens Renards qu'il trouve à point nommé.

Il n'y a presque pas une page qui ne représente de pareils contes : ici c'est l'ombre de Samuël qui paroit à la voix d'une sorciere ; là c'est l'ombre d'un Cadran (supposé que ces misérables eussent des cadrans) laquelle recule de dix degrés à la priere d'Ezéchias qui demande judicieusement ce signe : Dieu lui donnoit le choix de faire avancer ou reculer l'heure, et le docte Ezéchias trouvoit que ce n'étoit pas une grande affaire d'avancer l'ombre, mais bien de la reculer.

C'est Elie qui monte au ciel dans un char de feu : ce sont des Enfans qui chantent dans une grande fournaise ardente. Je n'aurois jamais fait, si je voulois entrer dans le détail de toutes les extravagances inouïes

dont ce

dont ce livre fourmille ; jamais le sens com=
=mun ne fut attaqué avec plus d'indécence
et de fureur.

Tel est d'un bout à l'autre cet Ancien
Testament, le Pere du Nouveau, Pere qui
désavoue son fils et qui le tient pour un
Bâtard et rebelle ; car les Juifs fideles à la loi
de Moïse regardent avec exécration le
Christianisme élevé sur les ruines de cette
loi ; mais les Chrétiens ont voulu à force
de subtilités justifier le Nouveau Testament
par l'Ancien même ; ainsi ces deux Religi=
=ons se combattent avec les mêmes armes,
elles appellent toutes deux en témoignage
les mêmes Prophêtes, elles attestent les mêmes
prédictions.

Les Siécles à venir qui auront vu passer
ces cultes insensés, et qui peut être, hélas !

en recevront d'autres non moins indignes de Dieu et des hommes; les Siècles à venir, Mes freres, pourront-ils croire que le Judaïsme et le Christianisme se soient appuyés sur de tels fondements? sur les Prophéties? et quelles Prophéties! écoutez.

Le Prophete Isaïe est appellé par Achaz Roi de Juda pour lui faire quelque prédiction selon la coutume vaine et superstitieuse de tout l'orient; car ces Prophetes étoient, comme vous sçavez, des Gens qui se mêloient de deviner pour gagner quelque chose, ainsi qu'il y en avoit encore beaucoup en Europe dans le Siècle passé, et sur tout parmi le petit peuple.

Le Roi Achaz assiégé dans Jérusalem par Salmanazar qui avoit pris Samarie, demande donc au Devin Esaïe une prophétie

et un

et un signe : Esaïe lui dit : voici le signe : une fille sera engrossée, elle enfantera un fils qui aura nom Emmanuël : il mangera du beurre et du miel jusqu'à ce qu'il sçache rejetter le mal et choisir le bien ; et avant que cet enfant soit en cet état, la terre que tu as en détestation sera abandonnée par ses deux Rois : et l'Eternel siflera aux mouches qui sont aux bords des Ruisseaux d'Egypte et d'Assur ; et le seigneur prendra un razoir de louage, et fera la barbe au Roi d'Assur et lui razera la tête et les poils des pieds.

Après cette belle prophétie rapportée dans Isaïe, et dont il n'est pas dit un mot dans les livres des Rois, le Prophète est char=ge lui même de l'exécution ; le Seigneur lui commande d'écrire d'abord dans un

grand rouleau: Qu'on se dépêche de débuti=
=ner: il hâte le pillage; puis en presence
de témoins, il couche avec une fille et lui fait
un Enfant; mais au lieu de l'appeller Emma=
=nuël, il lui donne nom Mahersalalasbar.

Voila, Mes freres, ce que les Chrétiens
ont détourné en faveur de leur Christ; voila
la Prophétie qui établit le Christianisme, la
fille à qui le Prophête fait un Enfant, c'est
la Vierge Marie, Mahersalalasbar c'est
Jesus Christ, pour le beurre et le miel je
ne sçai ce que c'est.

Chaque devin prédit aux Juifs leur
délivrance, quand ils sont captifs, et cette
délivrance, c'est selon les Chrétiens la Jérusa=
=lem céleste, et l'Eglise de nos jours.

Tout est prédictions chez les Juifs, mais
chez les Chrétiens tous les miracles et toutes
les pré-

les prédictions sont des figures de Jesus Christ.

Voici, Mes freres, une de ces belles et éclatantes figures. Le Prophête Ezéchiel voit un vent d'aquilon et quatre animaux, et des roües de chrisolites toutes pleines d'yeux, et l'Eternel lui dit: Leve toi, mange un livre, et va-t-en: ensuite l'Eternel lui commande de dormir 390 jours sur le coté gauche, et en=suite 40 sur le coté droit; l'Eternel le lie avec des cordes, ce Prophête étoit assurément un homme à lier; nous ne sommes pas au bout.

Puis-je répéter sans vomir ce que Dieu ordonne à Ezéchiel? il le faut. Dieu lui or=donne de manger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croiroit-on que le plus sale faquin de nos jours put imaginer de pareilles

ordures? Oui, Mes freres, le Prophete man=
=ge son pain avec ses excremens; il se plaint
que ce déjeuner lui répugne un peu, et Dieu
par accommodement lui permet de ne mêler
à son pain que de la fiente de Vache.

C'est donc là un type, une figure de l'E=
=glise de Jesus Christ. Après cet exemple il
est inutile d'en rapporter d'autres et de perdre
notre tems à combattre toutes ces rêveries
dégoutantes et abominables qui sont le sujet
des disputes entre les Juifs et les Chrétiens.
Contentons nous de plaindre l'aveuglement
le plus déplorable qui jamais ait offusqué
la raison humaine; Esperons que cet aveu=
=glement finira comme tant d'autres, et
venons au Nouveau Testament, digne
suite de tout ce que nous avons vû.

Troisiéme

Troisiéme Point.

C'est envain que les Juifs furent un=peu plus éclairés du tems d'Auguste que dans les Siecles barbares dont nous venons de parler: c'est envain que les Juifs com=mencerent à connoitre l'immortalité de l'ame, dogme inconnu à Moïse, et les ré=compenses de Dieu après la mort pour les Justes comme les punitions quelqu'elles soient pour les méchants, dogme non moins ignoré de Moïse; la raison n'en perça pas davantage sur ce misérable peuple dont est sortie la Religion Chrétienne qui a été la source de tant de divisions, de guerres civiles et de crimes, qui a fait couler tant de sang, et qui est partagée entant de—

Sectes dans le coin de terre où elle regne.

Il y eut toujours chez les Juifs des Gens de la lie du peuple qui firent les Prophetes pour se distinguer dans la populace. Voici celui qui a fait le plus de bruit, et dont enfin on a fait un Dieu ; voici le précis de son histoire telle qu'elle est rapportée dans le livre qu'on nomme Evangile.

Ne cherchons point en quel tems ces quatre Evangiles ont été écrits, quoi qu'il soit évident qu'ils l'ont été après la prise de Jérusalem. Vous sçavez avec quelle absurdité ces quatre auteurs se contredisent, c'est une preuve démonstrative de mensonge. hélas! nous n'avons pas besoin de tant de preuves pour ruiner ce malheureux édifice : contentons nous d'un récit court et fidele.

D'abord on fait Jésus descendant d'Abraham et de

et de David, et l'Ecrivain Matthieu compte quarante deux générations en deux mille ans, mais dans son compte il ne s'en trouve que quarante une, et dans cet arbre généalogique qu'il tire des Livres des Rois, il se trompe encore lourdement en donnant Josias pour Père à Jéchonias.

Luc donne aussi une généalogie, mais il y met 49 générations toutes différentes; enfin pour comble, ces généalogies sont celles de Joseph, et les Evangélistes assurent que Jésus n'est pas fils de Joseph. En vérité seroit-on reçu dans un Chapitre d'Allemagne sur de telles preuves de Noblesse? Et c'est du fils de Dieu dont il s'agit, et c'est Dieu qui est lui même auteur de ce livre.

Matthieu dit que quand Jésus Roi des Juifs fut né en une étable dans la Ville de

Bethléem, trois mages ou trois Rois virent son étoile en orient; qu'ils suivirent cette étoile laquelle s'arrêta sur Bethléem, et que le Roi Hérode ayant entendu ces choses, fit massacrer tous les petits Enfants au dessous de deux ans, y a-t-il une horreur plus ridicule? Matthieu ajoute que le Pere et la mere emmenerent le petit Enfant en Egypte, et y resterent jus=qu'à la mort d'Hérode.

Luc dit formellement le contraire, il marque que Joseph et Marie resterent paisiblement pendant six semaines à Beth=léem, qu'ils allerent à Jérusalem et delà à Nazareth, et que tous les ans ils alloient à Jérusalem. Les Evangélistes se contredisent sur le tems de la vie de Jésus, sur ses Prédications, sur le jour de sa Cène, sur celui de sa mort, en un mot presque sur tous les faits

les faits. Il y avoit quarante neuf Evangi=
=les faits par les Chrétiens du premier siecle
qui se contredisoient tous encore davantage,
et enfin on choisit les quatre qui nous —
restent.

Mais quand même ils seroient tous
d'accord, que d'inepties, Grand Dieu! que
de miseres! que de choses puériles, absurdes
et odieuses!

La premiere avanture de Jesus, c'est-
-à-dire du fils de Dieu, c'est d'être enlevé —
par le Diable, (car le Diable qui n'a point
paru dans le Livre de Moïse, joue un
grand rôle dans l'Evangile) Le Diable —
donc emporte Dieu sur une montagne —
dans le désert, et lui montre là tous les
royaumes de la terre; quelle est cette —
montagne dont on découvre tant de païs

nous n'en sçavons rien.

Jean rapporte que Jésus va à une noce et qu'il en change l'eau en vin, qu'il chasse du parvis du temple ceux qui y vendoient des animaux pour les sacrifier ordonnés par la loi.

Toutes les maladies etoient alors des Possédés du Diable, et en effet Jésus donne pour mission à ses Apôtres de chasser les Diables; il délivre donc en passant un Possé=dé qui avoit une Légion de Démons, et il fait entrer ces Démons dans un troupeau de Cochons lesquels se précipitent dans la mer tibériade; on peut croire que les Maîtres des cochons, qui apparemment n'étoient pas Juifs ne furent pas contents de cette farce; il gué=rit un aveugle, et cet aveugle voit des hom=mes comme si c'étoit des arbres.

Il veut manger des figues en hyver; il en cherche sur un figuier, et n'en trou=vant point, il maudit l'arbre et le fait sécher: le texte ne manque pas d'ajouter avec prudence: Car ce n'étoit pas le tems des figues.

Il se transfigure pendant la nuit, et il fait venir Moïse et Elie. En verité les contes des Sorciers approchent-ils de ces impertinences? Cet homme qui disoit conti=nuellement des injures atroces aux Pha=risiens, qui les appelloit Race de vipères, sépulchres blanchis, est enfin traduit par eux à la Justice et supplicié avec deux Voleurs. Et ses historiens ont le front de nous dire qu'à sa mort la terre a été cou=verte d'épaisses tenebres en plein midy et en pleine lune? comme si tous les Ecrivains

de ce tems là n'auroient pas remarqué un si étrange miracle. Après cela il ne coute rien de le dire Ressuscité, et de prédire la fin du monde qui pourtant n'est pas arrivée.

La Secte de ce Jésus subsiste cachée, le fanatisme s'augmente ; on n'ose pas d'abord faire de cet homme un Dieu, mais bientôt on s'encourage : je ne sçai quelle Métaphysique de Platon s'amalgame avec la Secte Nazaréenne, on fait de Jésus le Roi, le Verbe de Dieu, puis Consubstantiel à Dieu son Père ; on imagine la Trinité, et pour la faire croire on falsifie les premiers Evangiles, on ajoute un passage touchant cette Trinité, de même qu'on falsifie l'historien Joseph pour lui faire dire un mot de Jésus, quoique Joseph soit un historien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme ;

on va

on va jusqu'à supposer des vers des Sybilles; en un mot point d'artifices, de fraudes, d'impostures que les Nazaréens ne mettent en usage.

Au bout de trois cens ans ils viennent à bout de faire reconnoître ce Jesus pour Dieu, et non contents de ce blasphême ils poussent ensuitte l'extravagance jusqu'à mettre ce Dieu dans un morceau de pâte, ils font disparoître le pain; et tandis que leur Dieu est rongé des souris, tandis qu'on le digere, qu'on le rend avec les excrémens, ils soutiennent qu'il n'y a point de pain dans leur hostie, que c'est Dieu seul qui s'est mis à la place du pain à la voix d'un homme.

Toutes les superstitions viennent en foule inonder l'Eglise; la rapine y préside;

on vend la rémission des péchés, on vend les indulgences ainsi que les Bénéfices, et tout est à l'enchere.

Cette Secte se partage en une multitude de Sectes, dans tous les tems on se bat, on s'égorge, on s'assassine, à chaque dispute les Rois, les Princes sont massacrés; tel est le fruit, Mes chers freres, de l'arbre de la croix, de la Potence qu'on a divinisée.

Voila donc pourquoi on ose faire descendre Dieu sur la terre, pour livrer l'Europe pendant des siecles aux meurtres et aux Brigands. Il est vrai que nos Peres ont secoüé une partie de ce joug affreux, ils se sont défaits de quelques erreurs, de quelques superstitions: mais, bon Dieu! qu'ils ont laissé l'ouvrage imparfait! Tout nous dit qu'il est tems d'achever et de détruire

de fond

de fond en comble l'idole dont nous avons à peine brisé quelques doigts: deja une foule de Théologiens embrasse un Socinianisme qui approche beaucoup de l'adoration d'un seul Dieu dégagé de superstitions.

L'Angleterre, l'Allemagne, nos Provinces sont pleines de Docteurs sages qui ne demandent qu'à éclater; il y en a aussi un grand nombre dans d'autres pays: pourquoi ne pas adorer Dieu en esprit et en vérité? pourquoi s'obstiner à enseigner ce qu'on ne croit pas, et se rendre coupable envers Dieu de ce péché énorme?

On nous dit qu'il faut des mysteres au peuple, qu'il faut le tromper: Eh! mes freres, peut-on faire cet outrage au Genre humain? Nos Peres n'ont-ils pas deja oté au peuple la Transsubstantiation, la

Confession auriculaire, les Indulgences, les Exorcismes, les faux miracles, les images ridicules; le peuple n'est-il pas accoutumé à la privation de ces alimens de sa Supers=
=tition?

Il faut avoir le courage de faire encore quelques pas; le peuple n'est pas si imbécil=
=le qu'on le pense; il recevra sans peine un culte sage et simple d'un Dieu unique, tel qu'on nous dit qu'Abraham et Noé le professoient, tel que tous les Sages de l'antiquité l'ont pratiqué, tel qu'il est reçu à la Chine par tous les Lettrés.

Nous ne prétendons point dépouiller les Prêtres de ce que la libéralité des Peuples leur a donné; mais nous voudrions que ces Prêtres qui se raillent presque tous secretement des mensonges qu'ils
débitent

débitent, se joignissent à nous pour prê=
=cher la vérité.

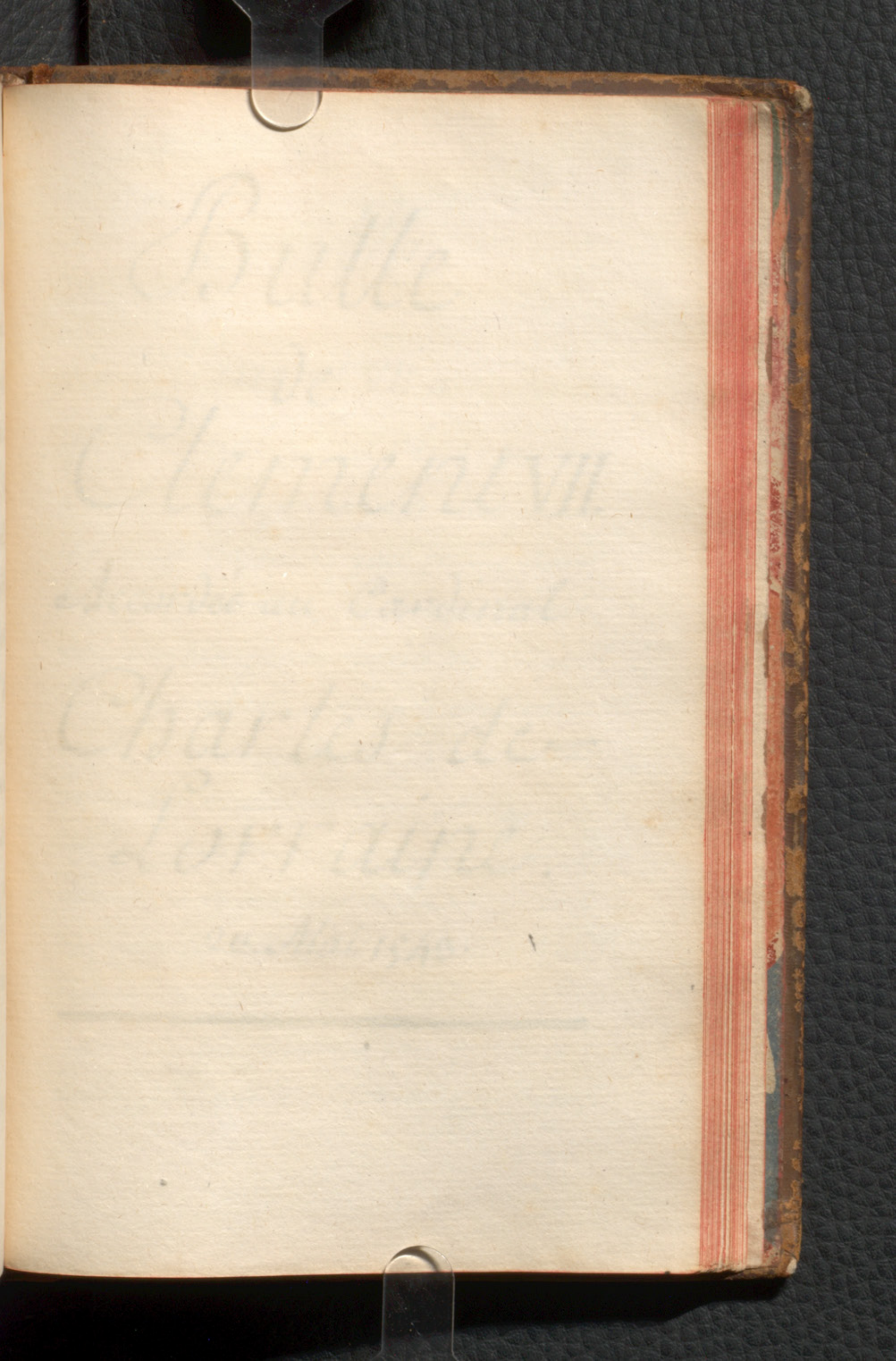
Qu'ils y prennent garde ; ils offensent, ils déshonorent la Divinité ; et alors ils la glorifieront. Que de biens inestimables se=
=roient produits par un si heureux chan=
=gement ! Les Princes et les Magistrats en seroient mieux obéis, les peuples plus tranquiles ; l'esprit de division et de haine seroient dissipés ; on offriroit à Dieu en paix les prémices de ses travaux ; il y auroit certainement plus de probité sur la terre ; car un grand nombre d'esprits qui entendent tous les jours parler avec mépris de cette Superstition Chrétienne, qui l'entendent tourner en ridicule par tant de Prêtres, s'imaginent qu'il n'y a en effet aucune Religion ; et sur ce principe

ils s'abandonnent à des excés; mais lorsqu'=
=ils connoitront que la Secte Chretienne n'est
en effet que le pervertissement de la Religion
naturelle, lorsque la Raison libre de ses fers
apprendra aux peuples qu'il n'y a qu'un
Dieu, que ce Dieu est le Pere commun de tous
les hommes qui sont freres, que ces freres
doivent être les uns envers les autres justes
et bons, qu'ils doivent exercer toutes les
vertus, que Dieu étant juste doit récompen=
=ser les vertus et punir les crimes;
certes alors, Mes freres, les hommes
seront plus gens de bien en etant moins
superstitieux.

Nous commençons par donner
cet exemple en secret, et nous osons
espérer qu'il sera suivi en public.

Puisse

Puisse ce grand Dieu qui m'écoute, ce Dieu qui assurément ne peut ni être né d'une fille, ni être mort à une Poten=ce, ni être mangé dans un morceau de pâte, ni avoir inspiré ces livres — remplis de contradictions, de démence, d'horreurs: puisse ce Dieu Créateur de tous les mondes avoir pitié de cette secte des Chrétiens qui le blasphême! Puisse-t-il les ramener à la Religion Sainte et naturelle, et répandre ses bénédictions sur les efforts que nous faisons pour le faire adorer!



Bulle de Clement VII.

Accordée au Cardinal Charles de Lorraine.

20. Mai 1543.

Bulle

de Clément VII. accordée au Cardinal Charles de Lorraine par laquelle il lui permet et à douze personnes qu'il voudra choisir, de se faire absoudre, lui deux fois dans sa vie, et lesdites personnes une fois, de tous les crimes imaginables qu'ils pourront avoir commis; de se faire dire la Messe avant le jour sur un autel portatif en tel lieu qu'ils voudront, de faire gras le Carême, et de manger du beurre, des oeufs &c. dans les tems que l'usage de ces denrées est interdit.

A la fin se trouve une formule d'absolution que le Confesseur quelconque

ils voudront choisir, pourra donner à l'ar=
=ticle de la mort audit Cardinal et à ces
douze personnes, laquelle absolution porte
remise et dispense des peines du Purgatoire
et rétablissement dans l'état d'innocence
comme au moment de leur Baptême.

Dilecte fili, sa=
=lutem et apos=
=tolicam benedic=
=tionem. Præclaræ
devotionis synceritas
& integra fides quibus
nos et Romanam re=
=vereris Ecclesiam, —
non indignè meren=
=tur ut illa tibi favo=
=rabiliter concedamus
per quæ tuæ et tibi —
deditarum personarum
saluti consuli possit,
ea propter tui qui de
nobili et regali gene=
=re ex utroque paren=
=te procreatus, et —

Mon fils bien
aimé, salut et béné=
diction. La sincerité
et la pureté de votre
insigne attachement
pour nous et pour la
Cour de Rome, et votre
fidélité à toutes épreu=
=ves, méritent que
nous nous portions
avec plaisir à vous
accorder ce qui peut
contribuer à Votre sa=
lut et à celui des per=
=sonnes qui sont
attachées à Vous qui
avez l'avantage d'être
issu du sang Royal

du coté de Pere et de mere, etant par votre Mere Neveu du Cardinal Louïs de Bourbon du titre de S.te Sabine, et du Cardinal Jean de S.t honufre du coté de votre Pere.	Ludovici de Bourbonio tituli Sanctæ Sabinæ Præsbiteri ex sorore, necnon Joannis sancti honufrii Diaconi Cardinalium dilectorum filiorum nostrorum ex fratre germanis nepos existitur.
A ces causes, ayant egard à votre Supplique, Nous voulons que Vous et douze personnes que vous nommerez une seule fois, de l'un ou de l'autre Sexe, puissiez choisir un	In hac parte supplicationibus inclinati discretioni tuæ ac duodecim personis utriusque sexûs per te semel nominandis, ut aliquem Præsbiterum idoneum Sæcularem vel cujusvis

ordinis, etiam Mon=
=dicantium, Regularem
in vostrum possitis
& quilibet vestrûm
possit eligere Confesso=
=rem qui, vitâ tibi &
illis comite, Vos & ves=
=trûm singulos à qui=
=busvis excommunica=
=tionis, suspensionis,
et interdicti, aliisque
Ecclesiasticis sententiis,
Censuris et poenis à
jure vel ab homine
quâvis occasione vel
causâ latis, inflictis
et promulgatis, quibus
Vos et vestrûm quem=

Confesseur de quelque
Ordre que ce soit, même
des Mendiants, lequel
ait le pouvoir de vous
absoudre Vous et chacun
de ceux que vous aurez
nommés, pendant le
cours de votre vie deux
fois, et les autres une
fois, et tous à l'article
de la mort, de toute
Excommunication, sus=
=pense, interdit et
autres censures et
peines de droit ou pro=
=noncées juridiquement,
pour quelque cause ou
occasion qu'elles aient

été infligées ou promul=
=guées, quand même elles
émaneroient du St. Siége
apostolique; comme aussi
de l'inexécution des voeux,
des faux sermens, des
contraventions aux
Mandats apostoliques,
des Parjures, de la Simonie
en quelque forme et en
quelque manière qu'elle
ait été commise; soit
que l'on ait traité des
choses Ecclésiastiques
ou autres; des homici=
=des volontaires ou
Casuels, de l'adultere,
de l'inceste, de la forni=

=libet quâcumque, eti=
=àm apostolicâ auto=
=ritate, pro tempore
illaqueari contigerit, ac
votorum, juramentorum,
Ecclesiasticorum manda=
=torum, præceptorum
transgressionibus, per=
=juriorum et Simoniæ
labe quomodocumque
et qualitercumque et
quibusvis rebus Eccle=
=siasticis vel aliis pro=
=venientibus; homici=
=diorum casualium vel
mentalium, adulterii,
incestûs, fornicationis,
stupri, sacrilegii, rebel=

-sionis et inobedientiæ erga Superiores; necnon manuum violentarum in quasvis personas Ecclesiasticas, non tamen Episcopos aut alios Superiores Prælatos, de præterito injectionis, seu consilii favorisque ad idem præstationis; jejuniorumque et horarum Canonicarum & divinorum Officiorum etiam ratione Ordinum aut beneficiorum dici debitorum, ac pœnitentiarum injunctarum in toto vel in parte —

-cation, du Sacrilege, de la rebellion et de la désobéissance envers les Supérieurs; des violences exercées sur des Ecclésiastiques, à l'exception néanmoins des Evêques et des autres Prélats Supérieurs; du Conseil, aide et faveur prêter pour les maltraitter, (à cet égard pour le passé seulement;) de l'omission en tout ou en partie des jeunes et de la récitation des heures Canoniques et de l'Office divin prescrite

à ceux qui sont dans les Ordres ou pourvûs de Bénéfices, et des pénitences imposées pour la satisfaction des péchés; en un mot de tous les péchés que vous et les personnes que vous nommerez pourrez commettre, même des crimes et délits quelque graves et énormes qu'ils puissent être, quand même ils seroient de la qualité de ceux sur lesquels il faudroit consulter le St. Siége, comme cas à lui reservés,

omissionis; & denique ab omnibus aliis et singulis tuis et ipsarum nominandarum personarum peccatis, criminibus, excessibus et delictis quantùmcumque gravibus et enormibus, etiam talibus propter quæ sedes prædicta meritò consulenda foret, iis casibus videlicet dictæ sedi quomodocumque reservatis, exceptis contentis in litteris in Die Cœnæ Domini legi solitis, te bis, personas verò nominandas præfatas semel in

vitâ, et omnes in mor=
=tis articulo, in quo
etiam de contentis in
dictis litteris valeat
absolutio, de aliis verò
eidem sedi non reservatis
casibus, totiès quotiès
opportunum fuerit,
confessionibus tuis et
cujuslibet persona no=
=minanda hujusmodi
diligenter auditis, ab=
=solvere, ac tibi et illis
pro commissis pœni=
=tentiam salutarem
injungere; nec non vota
quæcumque hierosoli=
=mitanæ visitationis,

à l'exception néanmoins
de ceux dont il est fait
mention dans la Bulle
qui a coutume d'être
lüe le Jeudy saint, des=
=quels néanmoins l'ab=
=solution pourra pareil=
=lement être donnée à
l'article de la mort: et
quant aux autres crimes
et délits dont l'absolution
n'est pas réservée au St.
Siège, ledit Confesseur
pourra vous en absoudre
toutes fois et quantes,
ainsi que les personnes
que vous aurez nom=
=mées, après avoir

entendu Vous et lesdites personnes en Confession. Pourra ledit Confesseur vous imposer ainsi qu'à elles une pénitence salutaire et convenable pour les péchés par Vous et elles commis; changer les voeux de Pélerinage à Jerusalem, à Rome et dans les lieux visités par les Apôtres St. Pierre et St. Paul, et à St. Jacques de Compostelle, en autres œuvres de piété, non compris dans ladite faculté les voeux d'entrer en Religion et de garder

liminum beatorum Apostolorum Petri et Pauli de vrbe, ac sancti Jacobi in Compostellâ, nec non Religionis et castitatis votis duntaxat exceptis, in alia pietatis opera commutare, juramenta quacumque sine tertii præjudicio relaxare, necnon plenariam tibi bis, nominandis verò personis semel in vitâ et in mortis articulo omnium tuorum et nominandarum personarum

prædictarum peccato=
=rum indulgentiam,
remissionem et absolu=
=tionem apostolicâ aucto
=ritate impendere possit.

Liceatque tibi
ac dictis nominandis
personis, qui nobiles,
Presbyteri aut Graduati
fuerint, habere altare
portatile cum debitis
reverentiâ et honore,
Super quo in tuâ et
dictarum nominanda=
=rum personarum
domibus seu in locis
ad hoc congruentibus
et honestis, etiam non

la chasteté, comme
aussi vous déliés de tous
Sermens qui ne seroient
pas au préjudice d'un
tiers.

Est permis à Vous
et auxdites personnes
par vous nommées,
Nobles, Prêtres ou Gradués,
d'avoir un autel portatif
Sur lequel Vous et eux
pourrez faire célebrer
la Messe avec la décence
requise dans vos mai=
=sons et ez endroits
décents et honnêtes,
même non consacrés,
bien plus dans les lieux

même interdits par quelqu'autorité que ce soit, et encore que l'interdit fut prononcé par le St. Siége, à moins que Vous ou les dites personnes ne fussiez la cause de l'interdit ou cessation du Service di=
=vin, et qu'il n'eut tenu qu'à vous d'empêcher que ledit interdit ou cessation du Service divin ne fut mise à éxécution. Pourront les dites Messes être celebrées même avant le jour, pourvû que ce

sacris, quâcumque auctoritate, et quoad te etiam apostolicâ interdictis, seu tempore cessationis à divinis, dummodò tu vel perso=
=næ ipsæ nominandæ causam hujusmodi interdicti seu cessationis non dederitis, nec per vos steterit quominus ea propter quæ fuerit appositum interdictum seu cessatio à divinis, executioni demandentur; etiam ante diem, circà tamen diurnam lucem, ita quod tibi aut personis

nominandis præfatis	Soit vers le lever du
seu Sacerdotaliter cele=	Soleil, Sans qu'aucune
=branti ad culpam	faute puisse vous en
nequeat imputari, in	être imputée à Vous-
tuâ et aliorum præ=	ni auxdites Personnes
=dictorum ac compli=	par vous nommées
=ciorum, familiarium	ni au Célébrant. Pour=
continuorum, commen	=ront les messes et le
=salium, necnon ali=	Service divin être célébré,
=orum domesticorum	en votre présence et des
presentiâ, Missas et	autres personnes par
alia divina Officia –	vous nommées, ensemble
qui Presbyteri sunt	de vos Commensaux,
aut fuerint, per se –	familiers et domestiques.
ipsos celebrare, qui	Les messes et le Service
verò Presbyteri non	pourront être célébrés
fuerint, per Sacerdotes	par ceux d'entre vous
Seculares vel Regulares	qui seront Prêtres, Sinon

par tel Prêtre Séculier ou Régulier que vous voudrez. Pendant le tems que dureront les interdits, vous pourrez entendre la Messe et assister aux Offices que vous ferez célébrer avec quatre personnes à votre choix; et s'il vous arrivoit ou à elles de venir à décéder pendant le tems de l'interdit, vos corps ou les leurs pourront être enterrés en terre sainte sans pompe funebres. Vous pourrez vous faire administrer le-

celebrari facere, et tempore hujusmodi interdicti, tu cum quatuor personis per te eligendis Missis et aliis officiis divinis interesse; et si ejusmodi interdicti tempore te aut easdem personas nominandas è vitâ decedere contigerit, tui et illarum cadavera cum moderatâ funerali pompâ Ecclesiasticæ tradi possint sepulturæ, necnon Eucharistiam et alia sacramenta Ecclesiastica quocumque anni

tempore, etiam in die	Sacrement d'Eucharistie
Paschatis Resurrectionis	et les autres dans quel=
Dominicæ quoad te, sine	=que tems de l'année
tamen præjudicio Recto=	que ce soit, même en
=ris parochialis Ecclesiæ,	tems de Paque, quant
quoad alios verò præter=	à Vous, sans préjudice
=quàm in dictâ die, eti=	aux droits du Curé de
=am præfato interdicti	la Paroisse, par tel Prê=
tempore, vos et quilibet	=tre Séculier ou Regulier
vestrûm à quocumque	qu'il vous plaira, et
malueritis Presbytero	dans tel endroit qu'il
idoneo sæculari vel	vous conviendra; et
Regulari, etiam ubi=	quant aux autres, ils
=cumque volueritis	auront la même faculté,
sine Rectoris præjudicio,	excepté en tems de Pâ=
recipere, et idem Pres=	=ques, et sans excepter
=byter illa vobis mi=	les tems d'interdit.
=nistrare, liberè et licitè	

En outre Nous voulons que pendant le tems du Carême ou les autres tems de l'an=née, pendant lesquels les fideles visitent les Eglises et font des Stations dans ou hors la Ville pour gagner des Indul=gences, Vous et les douze personnes que vous nommerez, puissiez gagner les Indulgences et la remission de vos péchés en visitant une ou deux Eglises, un ou deux ou trois autels

valeatis.

Praeterea quadrage=simalibus et aliis anni temporibus stationum Ecclesiarum et locorum urbis et extra eam, quae à Christi fidelibus pro consequendis indulgen=tiis Stationum visitari solent, unam vel duas Ecclesias, seu unum, duo aut tria altaria unius vel diversarum Ecclesiarum, locorum in quibus te vel easdem personas nominandas pro tempore esse contigerit, visitando, in quibus ter

orationem Domini=
=cam et totam salu=
=tationem Angelicam
recitaveritis, vos eas=
=dem indulgentias et
remissiones peccato=
=rum consequamini
quas consequeremini,
si singulis diebus e=
=jusdem singulas urbis
et extrà eam Ecclesias
et loca pro stationibus
visitari solitas seu
solita personaliter
visitaveritis. Quòd si
tu aut persona no=
=minandæ hujusmodi
id facere non possitis,

d'une ou de differentes
Eglises, et y récitant trois
fois l'Oraison Domini=
=cale et la Salutation
Angélique, de même
que si vous eussiez
tous les jours visité
tant dedans que hors
la Ville les Eglises et
lieux qui ont coutume
d'être désignés pour les
Stations. Que si Vous
et les personnes que
vous nommerez, ne
pouvez pas les faire,
Vous en serez dispensés
au moyen de quelque
aumône.

	aliquam elargiendo-
	eleemosynam nihilomi=
	=nus easdem indulgen=
	=tias et peccatorum-
	remissiones consequi-
	valeatis.
Nous vous permet=	Quodque eisdem-
=tons de manger sans	Quadragesimalibus et
scrupule, par le conseil	aliis diebus et tempori=
d'un Médecin, de la viande,	=bus quibus esus ovorum,
des oeufs, du fromage,	casei, butyri et aliorum
du beurre et autres-	lacticiniorum quomo=
laitages, et d'en faire	=dolibet est prohibitus,
manger à vos Commen=	tu unà cum tuis fami=
=saux, familiers et	=liaribus, continuis, Com=
Domestiques, et à ceux	=mensalibus, ac tecum
qui seront admis à-	in mensâ tuâ discum=
votre table, même dans	=bentibus, ovis, butyro

caseo et aliis lacticiniis et carnibus, de utriusque Medici consilio, liberé et licité sine conscientiæ scrupulo uti, vesci et frui liberé et licité va=leatis.

Cæterum præfatas personas per te nomi=nandas, quæ feminini sexûs fuerint unà cum quatuor honestis muli=eribus per quamlibet earum ad libitum eli=gendis, quatèr in an=no quæcumque Mo=nasteria Monialium cujusvis ordinis, etiam

les tems de Carême et autres de l'année où l'usage de ces denrées est interdit.

Au surplus, si parmi les personnes que Vous nommerez, il s'en trouve quelqu'une du sexe féminin; elles auront la faculté d'en=trer avec quatre hon=nêtes femmes qu'elles choisiront, quatre fois l'année dans les Monasteres de Religi=

=euses qu'elles voudront, même dans ceux de l'ordre de S.te Claire, en prenant la permis=sion des Supérieures desdites maisons, de converser avec les Reli=gieuses et d'y prendre leurs repas, sans néan=moins y pouvoir cou=cher; ce que nous octroyons de notre auto=rité Apostolique, no=nobstant tous Statuts, Reglemens contraires Generaux ou particu=liers.

Sanctæ Claræ, de licen=tiâ inibi præsidentium, ingredi ac cum eisdem Monialibus conversari, refectionemque corpora=lem sumere, dummodò ibidem non pernoctent, auctoritate Apostolicâ et tenore suprà dictis licentiam et facultatem concedimus; et pariter indulgemus, non obstan=tibus præmissis ac qui=busvis Apostolicis necnon in provincialibus et Syno=dalibus Consiliis editis generalibus vel Specialibus constitutionibus et ordina=tionibus.

Necnon quibusvis
similium Indulgentia=
=rum vel facultatum
eligendi Confessores,
etiam in casibus reser=
=vatis absolutionum,
suspensionibus vel li=
=mitationibus per Nos
et Sedem apostolicam
pro tempore vel ad
certum tempus nondum
elapsum factis, ac qui=
=busvis privilegiis, in=
=dultis ac litteris apos=
=tolicis, etiam Mare
magnum, Bulla
aurea, vel aliis nun=
=cupatis eisdem ordini=

Et quant aux In=
=dulgences ci-dessus
accordées, et les facultés
de choisir des Confesseurs
et d'être absous des cas
réservés, Nous dérogeons
spécialement et expressé=
=ment, pour cette fois
seulement, à toutes
suspenses et limitations
faites par le St. Siège
et par nous, et à celles
qui pourront être faites
par la suitte, à tous
privileges et lettres
apostoliques appellées
Mare magnum,
Bulle d'or, et autres

contraires à la teneur
des Présentes, accordées
à certains ordres, même
aux Dérogatoires des
Dérogatoires, et en par=
=ticulier aux Statuts
des Religieuses de S.te
Claire qui ne leur
permettent pas de
laisser entrer personne
dans leurs Monasteres,
toutes lesquelles dispo=
=sitions nous tenons
pour suffisamment
exprimées.

=bus etiam motu pro=
=prio, at cum quibusvis
etiam Derogatoriarum
Derogatoriis, clausulis
ac irritantibus et aliis
Decretis concessis, appro=
=batis et innovatis, etiam
quod Mulieres sæculares
S.tæ Claræ aut alia Mo=
=nasteria etiam rigore
cujusvis indulti apostolici
ingredi non possint dispo=
=nentibus, quibus omnibus,
tenores illorum pro sufficien=
=ter expressis habentes quoad
præmissa, hâc vice duntaxat
specialiter et expresse deroga=
=mus, cæterisque contrariis
quibuscumque.

Volumus autem ne, quid absit, propter hujusmodi causam vel concessionem eligendi Confessorem, tu aut personæ nominandæ prædictæ reddamini procliviores ad illicita in posterum committenda. Quòd si à sinceritate fidei et unitate Romanæ Ecclesiæ et obedientiâ et devotione nostrâ vel Successorum nostrorum Romanorum Pontificum Canonicè intrantium destiteritis, aut ex confidentiâ

A Dieu ne plaise que les permissions que nous vous accordons, et la faculté de vous choisir un Confesseur ainsi qu'aux personnes que vous nommerez, vous rendent plus enclins à commettre par la suitte des péchés; et Nous entendons que si Vous ou les dites personnes veniez à vous détacher de la foi et unité de l'Eglise Romaine, et à vous départir de la Soumission dûe à nous et à nos Successeurs

légitimement élus; et que dans la confiance d'obtenir des Concessions ou remissions semblables, vous commettiez quelques crimes par la suitte, Nous voulons que les Présentes ne puissent en aucune façon vous servir.

Quant à la permission de célebrer ou faire célebrer la Messe avant le jour, Nous entendons que vous en usiez modérément, attendu que

ejusdem concessionis vel remissionis aliqua forsan commiseritis, Concessio et remissio predicta et quoad illas, presentes litteræ nullatenus vobis suffragentur.

Et quod indulto celebrandi vel celebrari faciendi ante diem, parcè utamini; quia cum in altaris Ministerio immoletur Dominus Jesus Christus

Dei filius qui can=
=dor est lucis æter=
=næ, congruit hoc
non noctis tenebris
fieri, sed in luce.

Datum Bononi=
=æ sub annulo
Piscatoris die XXa.
Maii MDXXXXIII.
Pontificatûs nostri
anno nono; sic sig=
=natum Blo et Sul=
=gin.

dans le St. Sacrifice
des autels, Jesus Christ
fils de Dieu qui est la
blancheur de la lumi=
=ere éternelle, s'immo=
=lant lui même, il
convient que le minis=
=tere des autels se fasse
le jour, et non pendant
les tenebres de la Nuit.

Donné à Boulo=
=gne sous l'anneau
du Pescheur le 20e. may
1543. La neuvieme
année de notre Pontifi=
=cat. ainsi signé Blo
et Sulgin.

Et sur la suscrip= =tion, A notre fils bien aimé Charles de Lorraine élu à l'ar= =chevêché de Rheims. Scellé du petit Seel en cire rouge.	Et superscriptum, Dilecto filio Carolo De Lotharingiâ electo Remens. h. si= =gillatum parvo si= =gillo in cerâ rubeâ.
La Collation de la présente copie à l'ori= =ginal a été faite par moi Notaire apostolique soussigné, à la suitte de la Cour à fontaine= =bleau, le Roi y étant, l'an mil cinq cens cin= =quante six, le vingt troisième jour de juin.	Collatio præsentis Co= =piæ à suo originali de= sumpta fuit facta per me Notarium apostolicum subscriptum aulam se= =quentem apud fontem Blandi, Rege ibi existente. Anno Domini millesimo quingentesimo quinqua= =gesimo sexto, die vigesimâ tertiâ mensis Junii .... Lenfant.

Forma absolutionis plenariæ præmissâ Confessione.

Misereatur tui &c. et post verba communis absolutionis, dicat sacerdos: iterum Apostolicâ auctoritate tibi concessâ et mihi commissâ, te absolvo ab omnibus peccatis, delictis et excessibus quantumcumque enormibus hactenus per te commissis, ac à Censuris -

Formule d'Absolution après la Confession.

Misereatur tui &c. et après les paroles ordinaires de l'absolution, le Prêtre dira: et encore en vertu de l'autorité apostolique dont la concession vous a été faite et dont l'exécution m'est confiée, Je vous Absous de tous péchés, délits et excès quelque énormes qu'ils soient, même des Censures que vous

auriez pu encourir et des cas réservés au St. Siège, entant que la faculté et pouvoir m'en sont donnés; et je vous remets par une pleine et entière Indulgence toutes les peines du Purgatoire que vous auriez pu mériter pour les péchés par vous commis, vous rétablissant dans l'innocence et pureté que vous avez reçue au jour de Notre Baptême; de manière que venant à décéder,

quomodolibet incursis et sedi apostolicæ reservatis, in quantum mihi facultas conceditur: et iterum remitto per plenariam indulgentiam omnem pœnam in Purgatorio tibi debitam pro permissis; ac restituo te illi innocentiæ et puritati quam in Baptismo accepisti: ita quod decedenti tibi ab hoc sæculo, clausæ sint portæ pœnarum, et apertæ januæ deliciarum Paradisi; et si-

hac vice non morie=
=ris, salva sit tibi —
nihilominus ista gra=
=tia, quando aliás —
fueris in articulo —
mortis. In nomine
Pa+tris, et fi+lii, et
spiri+tûs sancti.
Amen.

les portes des peines
éternelles soient fermées
pour vous, et les portes
des délices du Paradis —
vous soient ouvertes: et
si vous ne mourrez point
encore, que la présente
grace vous profite, quand
une autrefois vous vous
trouverez à l'article de la
mort. Au nom du Pere
et du fils et du st. Esprit.
ainsi soit-il.

Nous procureur general fiscal de la Prin=
=cipauté de Joinville, certifions avoir transcrit
avec exactitude les copiés ci-dessus sur les originaux
deposés aux archives du Chateau de Joinville. à
Joinville ce 20. avril 1752. Signé Simonneresemont.

A Mademoiselle Du***.

O Toi qui sçais que la Sagesse
N'est qu'une longue volupté,
Toi qui joignant les gouts à l'équité
Ne confonds point le crime et la foiblesse;
Toi qui tendre, sans t'allarmer,
Sçais être amante et vertueuse,
Et qui Philosophe amoureuse
En inspirant l'amour, sçais le faire estimer;
Toi qui cueillant des fleurs aux bords des précipices,
Et suivant vers le bien des sentiers peu battus,
Vois les vertus auprès des vices,
Et les plaisirs près des vertus:
Voluptueuse Eglé, respectable Uranie,
Esprit simple et naïf, redoutable génie,
Citoyenne paisible et coeur digne des Dieux,
Unique T***, c'est à toi que j'addresse

A Mademoiselle de ***.

Ces vers Enfans de ma tendresse,
A toi l'objet de tous mes voeux.
Nous sommes faits pour être vertueux;
La Raison nous le dit sans cesse:
Mais souvent la Raison nous blesse,
Et l'oreille est fermée à des cris odieux.
Quand le plaisir nous prie d'être heureux,
L'ame charmée à l'écouter s'empresse
Ses doux accens Tyrans harmonieux
font aimer son empire et bruler de ses feux;
C'est sans effaroucher qu'il contraint et qu'il presse,
En regnant sur une ame il en comble les voeux;
Et quand nous préférons à sa flateuse yvresse
Les pesantes douceurs d'un devoir rigoureux,
La Nature outragée appellant la tristesse
Nous livre sans réserve à l'ennui douloureux.
Ou parant les ris et les jeux
Implorant les plaisirs, l'amour et la jeunesse,

A Mademoiselle De***.

Couvrant des passions la foule enchanteresse
Sous des voiles ingénieux
Il livre à notre coeur qui pour lui s'interesse,
Des assauts si puissants et si voluptueux,
Qu'enfin par force ou par addresse
Il en chasse toujours le devoir ennuyeux.
Le seul moyen d'échapper à sa chaine
C'est de se refuser à ses moindres faveurs;
Celui qui se permet d'innocentes douceurs,
Cede bientot au penchant qui l'entraine;
Point de vertu durable, ou bien point de plaisir,
Mortels, c'est à vous de choisir.
Voila, voila l'erreur de ce fou vénérable
Qui déchirant son corps pour faire peine au diable,
Mal couché, mal nourri, burlesquement vêtu,
Baisant la terre aux pieds d'un Prieur redoutable,
Psalmodiant sans fin, offre à Dieu pour vertus
Ses chansons, son capuce, et des sens abbattus:

A Mademoiselle de ***.

Insensé qui confond le plaisir et le vice,
Qui croit que la douleur remplace la justice,
Et qui philosophant sous Thomas ou sous Scot
Dans le corps d'un Docteur loge l'ame d'un Sot.
Mais quoi! la volupté n'est-elle point à craindre?
Dois-je suivre mes goûts, ou dois-je les contraindre?
La Vertu, le Plaisir: idoles eternels
Qui partagent les voeux et l'encens des mortels,
Sous leurs traits naturels ont-ils frappé la vûe?
Envain la foule prévenüe
Suivant du préjugé la vieille illusion,
Craint le plaisir qu'elle aime, et croit que dans la nüe
Bien loin des sens est la perfection.
Véritable vertu, volupté bien connüe,
Vous n'existez que par votre union:
Le seul sage est heureux, le seul heureux est sage;
Qui n'est que l'un des deux l'est imparfaitement:
Peut-on sans s'estimer être heureux un moment?

S'estimer et souffrir est-ce un grand avantage?
Mais comment réunir la sagesse aux plaisirs?
Si la sagesse à ces plaisirs s'oppose,
Si la Raison deffend ce que le gout propose,
S'il faut pour être juste étouffer ses desirs?
Garde toi d'écouter les dogmes puériles
D'un Insensé payé pour t'allarmer;
Ne cesse point de jouir et d'aimer;
N'arrête point les secousses fertiles
D'un coeur qui s'éteindroit dans tes sens inutiles.
Crois moi; tes passions sont un présent des Dieux,
Mais un présent délicieux,
Trésor de l'humaine foiblesse,
Dont leur secourable sagesse
Enrichit le néant d'un être infortuné
Au doute, à l'ignorance, à l'ennui condamné.
Si de nos passions la douce violence
Eveillant nos esprits et nos regards frappés

A Mademoiselle De ***.

Ne nous arrachoit point au ténébreux Silence
Dont nous sommes envelopés.
Livrés à la langueur d'une pesante vie,
Sans foiblesses, mais sans vertu,
Au sein d'une éternelle et basse léthargie
Nous mourrions sans avoir vecu:
Les Dieux n'ordonnent point un sommeil inutile;
Ils firent la Raison, ils firent le plaisir:
Eveille toi, songe à jouir;
Bientôt la vieillesse stérile
Te laissera le tems de réfléchir;
C'est pour les ans glacés que la Raison fut faite,
Non pour l'âge fougueux;
Vieillards, craignez une ardeur indiscrete,
Jeunes amans, soyez heureux.
Tu vois que ma Philosophie
N'est pas d'un gout à rebuter,
Selon moi le plaisir est le bien de la vie;

Et quand sans troubler l'ordre il vient se présenter,
En bénissant le Ciel je cours en profiter.
Mais si de mes desirs la coupable manie
Peut de l'ordre adorable obscurcir l'harmonie;
Si la moindre injustice ou la moindre douleur
Doit aux dépens d'un autre amener mon bonheur;
Sans hésiter, humain et raisonnable
Je sçais, cruel à mes plus tendres voeux,
Prévenir du remords la voix impitoyable:
Juste, et par là moins malheureux
Je goute au moins le flateur avantage
De sçavoir être vertueux;
Sans doute plus heureux
Si j'eusse été plus sage,
Si cherchant du plaisir les chemins tortueux,
Du feu de ma Raison j'eusse éclairé mes yeux.
Celui que la Raison éclaire
Par d'injustes desirs n'est jamais combattu;

A Mademoiselle De ***.

Il sçait que le plaisir aux humains nécessaire
N'est doux qu'au sein de la vertu;
Mais la vertu sur la terre inconnue
N'est point ce Spectre hideux qui dégoute la vüe,
Qui nourri dans un cloitre et couvert de lambeaux
S'abbreuve de ses pleurs, et vit dans les tombeaux.
Tu n'es point la Vertu, Bellone redoutée,
Fléau des malheureux Mortels,
Qui couvrant de débris la terre ensanglantée
T'y fais par la terreur élever des autels.
Et toi, fausse ou plutôt criminelle prudence,
Politique profonde, odieuse science,
Vertu des Scélérats, et peut-être des Rois,
Tu confonds la force et les Loix:
De trahisons nourrie, et de sang affamée,
Des maux et des forfaits tu n'es point allarmée.
Horreur du genre humain; monstre affreux, porte-tu
Les adorables traits de l'aimable vertu?

Cette fille du Ciel que la Justice éclaire
Dans les bras de la Volupté,
Instruit, caresse et plaint la foible humanité;
La Raison et les ris empressés à lui plaire
Sur son auguste front tracent son caractere;
La douceur, la noblesse et l'ingénuité
Trésors de son visage y parent la beauté:
Les plaisirs innocents, les graces invincibles
Lui livrent en riant les coeurs les moins sensibles;
La prudence attentive et la froide équité
Lui montrent sans orgueil la simple vérité:
L'imagination, le sens et l'harmonie
Versent sur ses discours les charmes du génie.
La terre tresaillit en recevant ses loix,
Et l'Univers se tait pour entendre sa voix.

Couplets

Au sujet des refus de Sacrements ordonnés par l'Archevêque de Paris. Mars 1753.

Sur l'air : Laissez paître vos bêtes.

Pauvre Sot que vous êtes,
Croyez moi, Monsieur De Beaumont,
Laissez paitre vos bêtes
Autant qu'elles voudronts.

Ces bonnes gens
Sont peu friands,
avec de petits croquets blancs
Vous les renverez tous contents :
Pauvre Sot que vous êtes &c.

De tels repas
Ne coutent pas,

C'est pourtant ce qui rend si gras
Moinillons, Prêtres et Prelats:
Pauvre sot que vous êtes,
Croyez moi, Monsieur DeBeaumont,
Laissez paître vos bêtes —
Autant qu'elles voudront.

On est touché
Du bon marché,
Mais on en seroit rebuté
Si vous y mettiez la cherté:
Pauvre sot que vous êtes &c.

Epître à Madame ***.
sur la Religion.

Tu veux donc, belle Uranie
Qu'érigé par ton ordre en Lucrece nouveau
Devant toi d'une main hardie
A la Religion j'arrache le bandeau;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie,
Et qu'enfin ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie?
Ne crois point qu'enyvré des erreurs de mes sens
De ma Religion blasphémateur prophane,
Je veuille avec dépit dans mes égaremens
Détruire en libertin la loi qui les condamne:
Examinateur scrupuleux
De ce redoutable mystere

Epitre à Madame De +++.

Je prétends pénétrer d'un pas respectueux
Au plus profond du Sanctuaire
Du Dieu mort sur la Croix que l'Europe revere.
L'horreur d'une effroyable nuit
Semble cacher son temple à mon oeil téméraire,
Mais la Raison qui m'y conduit
Fait marcher devant moi son flambeau qui m'éclaire.
Les Prêtres de ce temple avec un ton sévere
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr,
Un Dieu qui nous forma pour être misérables,
Qui nous donna des coeurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir:
Qui nous créa d'abord à lui même semblables
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais souffrir
Des tourments plus épouvantables.
Sa main créoit à peine une ame à son image,
On le vit soudain repentir;

Comme si l'ouvrier n'avoit pas du sentir
Les défauts de son propre ouvrage,
Et sagement les prévenir.
Bientôt sa fureur meurtriere
Du monde épouvanté frappant les fondements,
Dans un Déluge d'eau détruit en même tems
Les sacrileges habitants
Qui remplissoient la terre entiére
De leurs honteux déréglements;
Sans doute on le verra par d'heureux change=
=ments
Sous un ciel épuré redonner la lumiere
A de nouveaux humains, à des coeurs innocents
De sa lente sagesse aimables mouvements.
Non, il tire de la poussiere
Un nouveau peuple de Titans,
Une race livrée à ses emportements
Plus coupable que la premiere.
Que fera-t-il? quels foudres éclatants

Epitre à Madame De ***.

Vont sur ces malheureux lancer ses mains séveres?
Va-t-il dans le Cahos plonger les Eléments?
Ecoutez, ô prodige! ô tendresse! ô mysteres!
Il venoit de noyer les Peres,
Il va mourir pour les Enfans.
Il est un peuple obscur, imbécile, volage,
Amateur insensé des Superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'Escla=vage
Et l'éternel mépris des autres nations.
Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance
Se fait concitoyen de ce peuple odieux,
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance,
Il rampe sous sa mere, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.
Longtems vil ouvrier, un rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lache exercice;
Il prêche enfin trois ans le peuple Iduméen,
Et périt du dernier supplice.

Son sang du moins, ce sang d'un Dieu mourant pour nous
N'étoit-il pas d'un prix assez noble, assez rare
Pour suffire à parer les coups
Que l'Enfer jaloux nous prépare?
Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas est inutile?
Quoi! l'on me vantera sa clémence facile,
Quand remontant au ciel il reprend son courroux!
Quand sa main nous replonge aux éternels abimes,
Et que par ses fureurs effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes
Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits?
Ce Dieu poursuit encore, aveugle en sa colere,
Sur les derniers Enfans l'erreur d'un premier Pere?
Il redemande compte à cent peuples divers
Assis dans la nuit du mensonge
De ces obscurités où lui même il les plonge,
Lui qui vient, nous dit-on, éclairer l'univers?

A Madame de ***.

Amerique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naitre aux portes du Soleil,
Vous, Nations hyperborées,
Vous que l'erreur nourrit dans un profond som=
=meil,
Vous serez donc un jour à sa fureur livrées?
Pour n'avoir pas sçu qu'autrefois
Dans un autre hémisphère aux plaines idumées
Le fils d'un charpentier expira sur la Croix.
Non, je ne connois point à cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer;
Je croirois le déshonorer
Par un si criminel hommage.
Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des Cieux
Ma voix pitoyable et sincere;
Mon incrédulité ne doit point te déplaire,
Mon coeur est ouvert à tes yeux:
On te fait un Tyran, je cherche en toi mon Pere,
Je ne suis point Chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

Epitre à Madame de ***.

Ciel! ô Ciel! quel objet vient effrayer ma vûe!
Je reconnois le Christ puissant et glorieux:
Auprès de lui dans une nüe
Sa Croix se présente à mes yeux;
Sous ses pieds triomphants la mort est abbattüe,
Des portes de l'Enfer il sort victorieux:
Son regne est annoncé par la voix des oracles,
Son trône est cimenté par le sang des martyrs,
Tous les pas de ses Saints sont autant de miracles,
Il leur promet des biens plus grands que leurs desirs;
Ses exemples sont Saints, sa morale est divine;
Il console en secret les coeurs qu'il illumine;
Dans les plus grands malheurs il nous offre un apui:
Et si sur l'imposture il fonda sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.
Entre ces deux Portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure vérité,
A toi que la nature honora d'un génie

Qui seul egale ta beauté.
Songe que du très haut la Sagesse immortelle
A gravé de sa main dans le fond de ton coeur
La Religion naturelle:
Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur
Ne sont point les objets de sa haine éternelle:
Crois que devant son trône, en tout tems, en tous lieux
Le coeur du juste est précieux:
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable
Trouve plustot grace à ses yeux
Qu'un Janséniste impitoyable
Ou qu'un Prélat ambitieux.
Et qu'importe en effet sous quel titre on l'implore?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore,
Ce Dieu n'a pas besoin de nos voeux assidus.
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices;
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas par nos sacrifices.

